UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01793219 5

56
I

ŒUVRES
DE
LUCE DE LANCIVAL.

TOME II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12

OEUVRES

DE

LUCE DE LANCIVAL,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR M. COLLIN DE PLANCY,

ET DES DISCOURS PRONONCÉS SUR SA TOMBE

PAR MM. DE GUERLE, LACRETELLE ET ROGER,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

BRISSOT-THIVARS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 14.

MDCCCXXVI.

LIBRARY
FEB 27 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1999
L68
1826
t. 2

FOLLICULUS.

FOLLICULUS,

POËME.

CHANT PREMIER.

Muse, sifflons un sot qui siffle tout le monde ;
Et toi qui de Python poursuis la race immonde,
Apollon, prends ton arc, aux reptiles fatal,
Et replonge le monstre en son bourbier natal;
Viens venger tes enfans. Si l'on a vu Voltaire
Dicter trente ans des lois au monde littéraire,
Le sceptre qu'il porta ne fut point usurpé :
Cet astre erra, dit-on; du moins, s'il l'a trompé,
Il éblouit son siècle, et sans ignominie
La raison se courbait sous la main du génie.
Mais qu'un pédant, sans titre, en despote insolent
Prétende gouverner l'empire du talent,
Seul ouvrir, seul fermer le temple de Mémoire,
Et, vivant de mépris, distribuer la gloire;

Un pareil joug révolte, et ne peut que flétrir;
C'est l'avoir mérité qu'avoir pu le souffrir.
Pour en sentir l'opprobre, il est temps qu'on apprenne,
Quel est ce roi des arts dont la voix souveraine
Prononce au nom du goût ses burlesques arrêts.
Soit frayeur, soit dédain, quand tous restent muets,
Je suis l'humble roseau qui, par un libre organe,
Vous dis : Le roi Midas a des oreilles d'âne.
Mais il faut égayer ce sujet odieux;
Un monstre peint sans art déplairait trop aux yeux.
La Vérité sans doute est ma première Muse :
Permets, ô Vérité, qu'en instruisant j'amuse,
Et que de ses couleurs l'aimable Fiction
Pare la nudité de ma narration.
Nous renaissions : Brumaire avait sauvé la France,
Et des plus beaux destins nous offrant l'espérance,
D'un peuple détrompé l'heureux libérateur
Déroulait à nos yeux son plan réparateur ;
La Raison triomphait, lorsqu'un monstre sauvage
Que l'Orgueil enfanta, que nourrit l'Esclavage,
Contre tous les talens toujours prêt à s'armer,
La Barbarie, enfin, puisqu'il faut la nommer,
Près du sacré parvis où les vrais catholiques
Du pontife d'Auxerre honorent les reliques,

Rassembla dans un antre impénétrable au jour
Tous les fléaux divers qui composent sa cour.
Là vont se réunir la stupide Ignorance,
La Fraude aux yeux menteurs, l'horrible Intolérance,
Fille du Fanatisme, et qu'on voit aujourd'hui,
Froide dans ses fureurs, souvent marcher sans lui;
L'Usure au cœur d'airain, et sa sœur l'Avarice,
La douce Hypocrisie, épouvantable vice
Qui s'enlaidit des traits qu'il emprunte aux vertus,
Et mille autres encore en tumulte accourus,
Peuplent en un instant cette cour souterraine.
De ce hideux sénat la digne souveraine,
Sur un trône de fer et sous un dais sanglant,
Agite d'une main un glaive étincelant.
Dans l'autre est un flambeau que la Discorde attise,
Et sur son étendard, que porte la Sottise,
Aux serres d'une buse un tigre entrelaçant
Ses ongles tout rouillés d'un carnage récent :
Tel Alecton préside au conseil des Furies.
Quand on eut fait silence : « O sœurs toujours chéries !
« Et vous à me servir également zélés,
« En quel lieu, mes amis, vous ai-je rassemblés !
« Vous qui, rois de la France, avez pendant deux lustres
« Brillé, sous mon empire, au rang les plus illustres;

« Qui de la nation seuls faisiez les décrets,
« Seuls dans les tribunaux prononciez les arrêts;
« Qui, renouvelant tout, épurant le ciel même,
« Pour votre usage avez créé l'Être suprême,
« Rappelez-vous le jour, et que ce souvenir
« Vous serve de leçon encor pour l'avenir,
« Le jour où, transportés d'un civique délire,
« Croyant, pour tout sauver, qu'il fallait tout détruire,
« Les trois ordres unis, ou plutôt confondus,
« Aux pieds du souverain, qui n'était déjà plus,
« Abjurèrent leurs droits, annulèrent leurs titres;
« Et, de leur sort futur acceptant pour arbitres
« Tous les chefs plébéiens qui combattaient pour nous,
« Comme de vrais moutons se livrèrent aux loups.
« En ce jour la Raison, ma constante ennemie,
« S'était sur ses lauriers un moment endormie.
» Espérant la plonger du sommeil au tombeau,
« Je prends son air, ses traits, et jusqu'à son flambeau;
« Je m'offre à ses amis : ils me prennent pour elle,
« Se pressent sur mes pas enflammés d'un beau zèle.
« Je sus en profiter; j'avais mes orateurs;
« Par eux je travestis des plans réformateurs
« Que ma rivale avait préparés pour la France;
« Des plus indépendans j'exalte l'espérance;

« J'obtiens, j'exige encor : de succès en succès,
« J'entraîne nos Solons dans les derniers excès.
« La Raison demandait qu'un plus juste équilibre
« Fixât les droits du trône et ceux d'un peuple libre ;
« Qu'on fît peser sur tous le fardeau des tributs,
« Que de la monarchie on prévînt les abus :
« Moi, prouvant qu'un monarque est un abus lui-même,
« Je lègue au peuple seul la puissance suprême ;
« En droits, en biens, en tout, je les déclare égaux :
« Vive l'Égalité! répètent tous les sots.
« Tout prospérait pour nous, quand, du fond de l'Afrique,
« Bonaparte, accourant, tua ma république.
« Vous savez trop, hélas! ce qu'il a fait depuis ;
« Autour de moi j'ai vu crouler tous mes appuis :
« Du sol où je régnais c'est peu qu'il nous exile ;
« Au monde il ne veut pas nous laisser un asile.
« Vous à qui mes destins ne sont point étrangers,
« Vous connaissez nos maux, vous voyez nos dangers,
« Délibérez ; voyez quels moyens sont les nôtres
« Pour réparer les uns et prévenir les autres.
« — Je n'en connais aucun, et j'en frémis d'effroi,
« Reprit l'Intolérance ; amis, c'est surtout moi
« Que poursuit du vainqueur l'implacable colère ;
« Il prétend, le cruel! quand sa main tutélaire

« De la religion relève les autels,
« Qu'elle règne sans moi, qu'éclairant les mortels
« Sans les persécuter, même sans les proscrire,
« La pieuse Indulgence assure son empire ;
« Enfin je la vois vivre en paix avec ses sœurs ;
« Les plus fermes croyans ne sont plus oppresseurs ;
« Tous les cœurs sont unis quand le culte diffère,
« Et même dans un juif un chrétien voit un frère :
« Quel scandale ! — Ma sœur, le scandale n'est rien,
« S'écria l'Ignorance au stupide maintien ;
« Mon sort plus que le vôtre à chaque instant empire ;
« C'est par les fondemens qu'on sape mon empire :
« L'Instruction renaît : en de plus heureux jours,
« Je crus avoir fermé son temple pour toujours ;
« Au silence, à l'exil je l'avais condamnée,
« Et son dernier refuge était le Prytanée ;
« J'espérais bien qu'un jour il serait son tombeau.
« Là d'infidèles mains, conservant son flambeau,
« L'alimentaient en fraude, et dans plus d'un lycée,
« Sa féconde lueur, qu'on croyait éclipsée,
« Ainsi se communique, et circule et s'accroît.
« Que dis-je ! d'infortune ô funeste surcroît !
« Dans l'éternelle nuit pour me faire descendre,
« On prétend que bientôt renaîtra de sa cendre

« Le corps académique autrefois si fameux,
« Cette fille des rois qui périt avec eux.
« Si ce malheur arrive, il n'est plus d'espérance,
« Plus de salut pour nous, plus de retour en France.
« — Avec plus de candeur on ne peut déplorer
« Des maux qu'il vaudrait mieux songer à réparer,
« Reprit sans s'émouvoir la douce Hypocrisie.
« Tant que Napoléon régnera, c'est folie
« Que d'espérer le sceptre à nos mains arraché,
« Ou cet espoir, du moins, doit demeurer caché.
« Nous ne pouvons plus rien, rien par la violence;
« Tout par l'adresse, tout avec la patience.
« Pour garder le pouvoir qu'il usurpa sur nous,
« Notre fier ennemi contre cent rois jaloux
« Sera loin de la France obligé de combattre;
« Il faut un demi-siècle au moins pour les abattre :
« Nous cependant ici nous aurons nos *Débats;*
« Son œil ne pourra voir de si loin, ni si bas.
« Or, voici le projet qu'en sœur je vous confie :
« Sur la Raison, qu'il faut nommer Philosophie,
« D'abord nous rejetons le mal par nous commis;
« Par Rousseau, par Voltaire et par tous ses amis,
« Prouvons qu'aux factions la France fut livrée.
« Dès aujourd'hui, changeant de style et de livrée,

« Parons-nous des vertus qu'alors nous détestions ;
« Détestons les forfaits qu'alors nous exaltions ;
« De pieuses clameurs, de saintes apostrophes,
« Effrayons la science ; appelons philosophes
« Tous les amis des arts, des lettres, des vertus ;
« Calomnions si bien que l'on n'écrive plus.
« Pour arriver plus vite à ce but désirable,
« Je vous propose un homme unique, incomparable,
« A flétrir toute gloire homme prédestiné ;
« Du talent véritable il est ennemi né ;
« De son âme son corps est la parfaite image,
« Et son cœur n'est pas plus affreux que son visage.
« Son père lui donna Zoïle pour patron ;
« Pour hochet il suça la plume de Fréron :
« On raconte de lui d'étonnantes merveilles ;
« La nature à son ventre attacha les oreilles,
« Et dans son estomac elle a mis son cerveau.
« Formé par mes leçons, ce prodige nouveau
« De mensonge à son tour peut tenir une école :
« J'avoûrai qu'il n'a pas le don de la parole,
« Mais il médit d'un style assez original ;
« Pour égarer un peuple, il suffit d'un journal.
« — Un peu d'esprit pourtant nous sera nécessaire.
« — Amis, rassurez-vous : par faveur singulière,

« Mon cher Folliculus, car enfin, c'est son nom,
« En a tout juste assez pour faire un feuilleton.
« A tous ces dons il joint celui d'être insensible;
« Il n'a rien fait; sans risque il peut être inflexible;
« Il n'a pas un ami; donc rien à ménager;
« Mort au plaisir, il vit pour boire et pour manger :
« Que ne fera-t-il point pour manger et pour boire ?
« Tel est Folliculus. » L'infernal auditoire,
A ces mots, ne répond que par des cris confus :
« C'est lui ! nous l'adoptons; *vivat* Folliculus !
« — Oui, voilà mon héros, reprend la Barbarie;
« Qu'il écrive; lui seul peut venger la patrie;
« Qu'il soit mon précurseur ! A ces mots l'Intérêt,
« Qui déjà sur ce plan fait son calcul secret,
« Observe qu'il faudra remplir différens rôles,
« Et que Folliculus n'a pas assez d'épaules
« Pour porter seul le poids dont on veut le charger;
« Le profit, les périls, il faut tout partager :
« — Choisissons, s'il en est, même s'il en peut être,
« Des collaborateurs dignes d'un si grand maître,
« Des braves comme lui, c'est un choix hasardeux.
« —J'en offre un, dit l'Orgueil.—Moi, j'en fournirai deux,
« Cria la Faim. — Moi trois, dit la Fainéantise.
« — Je les garantis tous, ajouta la Sottise.

« —Fort bien, dit l'Intérêt. Il ne nous reste plus
« Qu'à trouver le grenier où gît Folliculus.
« Chargez-moi de ce soin; je lui vais apparaître
« Sous les traits qu'il chérit, et dès demain, peut-être,
« Dans cet antre ébauchant son premier Feuilleton,
« Aux badauds enchantés il donnera le ton. »
Tous se sont écriés : J'en accepte l'augure !
Et, le conseil fini, de leur caverne obscure
Les monstres, protégés par les ombres du soir,
S'échappent pleins d'orgueil, d'allégresse et d'espoir.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Le dieu dont les pavots ont la vertu propice
De reposer nos yeux du spectacle du vice,
D'endormir la Sottise et d'assoupir nos maux,
Prodiguait ses faveurs à tous les animaux,
Même à Folliculus : près de sa douce amie,
Sous un toit, ce n'est point une métonymie,
C'était bien sous un toit, ou, si vous l'aimez mieux,
Dans un appartement le plus voisin des cieux,
Folliculus dormait auprès de sa compagne,
Et faisait, comme on dit, des châteaux en Espagne.
Peu chargé d'alimens, et ce jour-là surtout,
Ayant dîné fort mal, et soupé point du tout,
Les cases du cerveau d'un léger suc nourries,
Laissaient un champ plus libre aux vagues rêveries;
Il rêvait, ce qu'il voit sans rêver aujourd'hui,
Que l'or à flots pressés pleuvait autour de lui :
Jadis sous cette forme en tous lieux adorée,
D'une prison d'airain un dieu força l'entrée;

Jupiter devint or pour plaire à Danaé :
Ici c'est autre chose ; Euphrosine, Aglaé,
En or convertissaient leurs charmes pour lui plaire ;
L'or pourtant n'était pas son unique salaire ;
L'une, exaltant son air noble, jeune, éveillé,
Baise amoureusement son œil dépareillé ;
L'autre sous son menton passe une main céleste ;
Une autre... le fripon rêvait aussi le reste.
Sous les traits de Fréron s'approchant de son lit,
C'est dans ce doux moment que l'Intérêt lui dit :
« — Mon cher Folliculus, tu crois faire un beau songe ;
« Oui, l'aspect de tant d'or est un brillant mensonge.
« Pour qui, bouffi de grec et bourré de latin,
« S'est couché sans savoir s'il dînera demain :
« Ces doux tributs offerts par des mains caressantes,
« Et ces nymphes pour toi doublement bienfaisantes,
« A tes yeux éblouis c'est une illusion,
« Et tu t'en souviendras avec confusion.
« Ne fais rien sans argent. — Parbleu ! c'est mon envie,
« Reprit Folliculus, et, dans toute ma vie
« Je n'ai jamais écrit sans me faire payer.
« C'est aujourd'hui surtout que j'ai cœur au métier ;
« Ajoutez qu'aux partis j'ai toujours fait la figue ;
« J'ai dit : Vive le roi ! j'ai dit : Vive la ligue !

« Mais en cachant mon nom. » Hélas! voile trompeur!
Son nom n'est rien; un jour poursuivi par la peur,
Son premier soin sera de cacher sa personne.
Chacun sur ce point-là diversement raisonne.
M-B et *J* se nomment franchement;
Sur quoi leurs compagnons assez malignement
Disent, pour se venger d'être moins magnanimes,
Qu'en se nommant tous deux sont restés anonymes.
Folliculus, voyant près de lui rassemblés
Ces braves, comme lui par l'honneur appelés,
Leur expose en ces mots le plan qu'ils doivent suivre :
« —Amis, un même soin nous rassemble; il faut vivre:
« Des malins, s'emparant d'un mot déjà cité,
« Diront : Je n'en vois pas, moi, la nécessité :
« Moi, je la sens trop bien. Si mon expérience
« Paraît digne à vos yeux de quelque confiance,
« Écoutez mes avis. Nous ferons un journal;
« Mais nous dérogerons à l'usage banal
« Qui, bornant notre gloire au talent de médire,
« Veut que nous débutions par nous faire maudire;
« Nous médirons, sans doute, et nous serons maudits;
« Mais soyons lus d'abord, et sans être érudits,
« *A*, voire *N*, voire *Y*, tous le seront, je gage;
« Il faut de la Raison essayer le langage.

« Ce mot vous effarouche, et vous me regardez
« D'un air qui semble dire : Impossible ! Attendez.
« L'essai sera facile à faire plus qu'à croire,
« Et nous n'avons besoin que d'un peu de mémoire.
« D'abord, par une belle amplification,
« Prouvons qu'on doit haïr la révolution.
« Pardonne, cher *Y!* je sais qu'elle t'est chère,
« Que sous Fréron le fils, comme moi sous le père,
« Tu mentis, tu médis, tu fus premier commis;
« Tes frères en Marat sont restés tes amis :
« Autre temps, autre style. Après ce préambule
« Indispensable, ami, quel que soit ton scrupule,
« A la religion catholique, au bon goût,
« Aux beaux-arts, à celui qui gouverne surtout,
« Il faudra consacrer une page hypocrite :
« L'effort en sera grand, et non pas le mérite.
« Pour la religion, le catéchisme est là;
« Le menteur de service une fois le lira.
« Moi, copiant Fréron, dont je suis l'interprète,
« J'écrirai que Racine est un fort bon poëte;
« Que Voltaire, attendu qu'il persiffla Fréron,
« N'a rien fait, ne pouvait rien faire qui fût bon.
« Un autre exploitera l'instruction publique,
« Et prendra dans Rollin des preuves sans réplique,

« Que si l'on ne sait pas le grec on ne sait rien,
« Et que pour le savoir il faut l'apprendre bien.
« Ces vérités semblaient dans le néant rentrées;
« En les ressuscitant, nous les aurons créées.
« Quant à Napoléon, nous dirons en deux mots,
« Mais répétés souvent, que de tous les héros
« Que la Grèce enfanta, qu'on admira dans Rome,
« Et même en France, aucun n'égala ce grand homme.
« Avec justice alors, il le faut avouer,
« Sans intérêt, hélas! nous paraîtrons louer:
« C'est la première fois, ce sera la dernière.
« —Mais, repartit *Y*, la marche est singulière;
« C'est à la Barbarie, à son prochain retour,
Que nous avons vendu notre plume en ce jour;
« Nous la servirons mal avec cette doctrine.
« Comment, si le bon Dieu, Bonaparte et Racine,
« Sont célébrés par nous... —Mais attends donc la fin,
« Cher *Y*; je t'ai cru mieux avisé, plus fin.
« Racine, dont j'ai fait d'ailleurs un commentaire,
« Ne sera célébré qu'aux dépens de Voltaire.
« Nous ferons des sermons, mais on nous connaît bien;
« Aucun de nos lecteurs n'en sera plus chrétien.
« Nous loûrons Bonaparte: ah! qu'*Y* se rassure;
« En louant un héros sans art et sans mesure,

« Souvent on lui fait perdre un plus flatteur encens :
« Au puissant dieu du jour, de ses plus purs accens,
« Philomèle adressait l'hommage volontaire ;
« Le lourd corbeau croasse, et l'oblige à se taire. »
L'apologue était simple ; *Y*, qui le comprit,
N'objecta pas un mot. Folliculus reprit :
« Avec de tels moyens j'oserais vous répondre
« Que par milliers chez nous les abonnés vont fondre :
« Une raison urgente ajoute à ces raisons ;
« Avant les abonnés, il faut avoir des fonds.
« Et qui voudra risquer la plus mince des sommes
« Si nous nous annonçons d'abord tels que nous sommes ?
« Feignons donc la vertu ; pour nos premiers lecteurs
« Soyons tous des Catons, soyons tous des docteurs,
« Des amis du bon sens, du bon goût, du bon ordre ;
« Ouvrons le bec d'abord pour manger, non pour mordre ;
« Nous nous ferons ainsi des amis, des patrons,
« Des protecteurs zélés ; et, lorsque nous verrons
« Sur une base d'or notre impudence assise,
« Nous pourrons tout oser, et, sans qu'il se déguise,
« Chacun de nous prendra ses caprices pour lois ;
« Seuls de l'opinion nous deviendrons les rois,
« Et bientôt les tyrans. » Cette douce parole
Charma les nouveaux saints, et déjà dans son rôle,

Plein d'un tendre respect pour un chef si subtil,
Chacun d'eux se signant répond : Ainsi soit-il !
Mais déjà tout est prêt; le fer est sur l'enclume;
Nos écrivains gagés déjà taillent leur plume :
Pour eux la Flatterie a préparé son miel;
Pour eux la Calomnie a distillé son fiel;
De salir le papier Folliculus s'empresse,
Et son premier mensonge a fait gémir la presse.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Tels qu'en vers admirés Virgile dessina
Ces hideux forgerons que recèle l'Etna;
De l'outre aux flancs tendus l'un agitant la masse,
Avec l'air qu'il reçoit tour à tour et qu'il chasse,
Anime les fourneaux et réveille Vulcain;
Dans l'onde qui frémit l'autre plonge l'airain;
Stérope frappe un fer qui s'alonge en épée;
Par les mains de Brontès une lance est trempée;
Pyrachmon creuse un casque, et, roi de ces enfers,
Polyphème préside à ces travaux divers:
Tel, mais le teint plus pâle, après un long carême,
Dans leur antre, et sous l'œil d'un autre Polyphème,
Nos forgerons d'écrits, nos fourbisseurs de mots,
Exercent leur talent pour le plaisir des sots.
A d'un pieux sarcasme aiguise la finesse;
N, qui veut à trente ans redresser la jeunesse,

Sous son pesant marteau fait gémir la raison;
Y sue à polir une froide oraison;
Y, sans feu, sans sel, mais bien périodique,
Met dans un feuilleton toute la rhétorique:
Renommé par un art tout différent du sien,
Le grand Folliculus, bien souvent n'y met rien.
De tous ces journaliers, dont chacun a son style,
Le plus impérieux et le plus inutile,
C'est *F******; il reçoit vingt mille écus, dit-on,
Pour surveiller la bande, et lui donner le ton;
Il n'est dans l'atelier que le souffleur de forge,
Il ne fait que du vent; mais comme il se rengorge!
Il immole, dit-il, ses goûts et son repos,
En quittant ses coteaux, ses oiseaux, ses troupeaux;
Il ne se plaît qu'aux champs; mais une voix lui crie:
Un grand homme se doit d'abord à sa patrie,
Et pour vingt mille écus, sans trop se déranger,
Un grand homme à ses goûts parfois peut déroger.
Les premiers feuilletons, saupoudrés de morale,
Pleins d'un savoir commun, d'emphase doctorale,
Trompèrent la vertu des lecteurs indulgens:
Ce peuple de niais qu'on nomme honnêtes gens,
Pour la première fois s'imaginaient entendre
Ce qu'ils avaient appris dès l'âge le plus tendre;

Sevrés de tout principe en nos jours malheureux,
L'alphabet en tout genre était nouveau pour eux;
Pour eux Folliculus fut un homme sublime :
L'amour-propre ajoutait encore à cette estime :
Comme ils avaient pensé ce qu'il avait écrit,
Tout ce qu'il écrivait leur parut de l'esprit :
Pour ses propres foyers chacun croyait combattre.
« Qu'a dit Folliculus?—Que deux et deux font quatre.
« —C'est juste : oh! le grand homme ! il pense comme moi. »
Chaque article passait pour article de foi ;
Je dis passait; depuis, l'homme s'est fait connaître,
Et ses admirateurs ont tous cessé de l'être.
Il a la vogue encor, mais n'a plus le crédit;
On voit trop ce qu'il fait pour croire ce qu'il dit;
Mais d'un peuple abattu par dix ans de souffrance
Il abusa d'abord la docile ignorance.
Pour dévoiler sa ruse et son art infernal,
Muse, monte ma lyre au ton de Juvénal!
De tous ses abonnés voulant grossir la liste,
Il accuse son siècle; il se met à la piste
Des talens échappés au fer des niveleurs,
Et contre leurs écrits s'arme de leurs malheurs.
Son valet, qui, jadis applaudissant au crime,
Dans le sang tiède encor de quarante victimes

Trempait en se jouant ses pinceaux délateurs,
Et d'un sarcasme impie égayait les lecteurs,
Dénonce les beaux-arts, leur impute, le traître!
Les maux qu'on leur a faits, qu'il conseilla peut-être.
En d'autres temps ainsi l'on fit croire aux badauds
Que les nobles brûlaient eux-mêmes leurs châteaux;
Sans doute il fut, il est encore de faux sages;
Il en est d'imprudens, qui, devançant les âges,
Ouvrent aux vérités une indiscrète main,
Qui peut-être auraient mieux servi le genre humain
S'ils avaient su choisir l'instant de les répandre;
Mais c'est Folliculus qui devait nous apprendre
Que la Philosophie, ardente à conspirer,
Contre les nations qu'elle doit éclairer,
Leur porte l'incendie et non pas la lumière.
« Les rêves de Rousseau, les bons mots de Voltaire
« Ont, dit-il, enfanté la révolution.
« Respect aux mœurs! honneur à la religion! »
Mais pourquoi, les vengeant par une calomnie,
Des torts de la Sottise accuser le Génie?
Faut-il, pour expliquer la chute des états,
Charger les plus beaux noms des plus vils attentats?
Non; les rois font eux seuls le destin des couronnes;
La faiblesse toujours laissa tomber les trônes.

Folliculus lui-même avoûra qu'aujourd'hui
On n'est pas plus dévot, j'en juge d'après lui;
Nous prêchant l'Évangile aussi bien qu'un apôtre,
S'il agit comme il parle, il l'est plus qu'aucun autre.
On n'est pas plus dévot, on n'a pas plus de mœurs
Qu'on n'en eut à l'époque où ses saintes clameurs
Reportent de nos maux l'origine funeste.
Cependant tout est calme, et je vous en atteste,
Hypocrites censeurs! jamais l'autorité
Eut-elle plus de force et de sécurité?
Déposez donc le masque, et, par vos apostrophes
Cessant d'injurier les pauvres philosophes,
Dites ce que l'histoire a tant de fois prouvé :
Un homme a perdu tout, un homme a tout sauvé!
Folliculus le sait; mais à la Barbarie
Il a voué sa plume et vendu sa patrie.
Vainement la Raison, aux lecteurs qu'il séduit,
Montre de loin l'abîme où sa voix les conduit :
« Eh! ne voyez-vous pas comme vers l'Ignorance,
« Leur dit-elle, à grands pas il ramène la France?
« Ne pouvant étouffer l'immortel souvenir
« D'auteurs pour qui déjà commence l'avenir,
« De traits empoisonnés il poursuit leur mémoire,
« Et flétrit leur vertu au défaut de leur gloire :

« Il ne peut de leur style effacer les couleurs,
« Mais il crie : Un serpent est caché sous ces fleurs.
« Son art est plus cruel, est plus perfide encore :
« Lorsqu'un jeune talent le menace d'éclore,
« Il se confie au jour sans prôneur, sans appui :
« Son ouvrage tout seul aurait parlé pour lui ;
« Mais il faut qu'il soit lu du moins. Que fait Zoïle?
« D'un facile métier l'œuvre la plus facile :
« Il cite les défauts et pas une beauté.
« Le lecteur, dupe, hélas! d'une feinte équité,
« Aux défauts qu'on lui montre, exagérés encore,
« Immole innocemment les beautés qu'il ignore.
« Sur la foi d'un silence injuste et détracteur,
« Complice du critique, il repousse l'auteur,
« Et le condamne enfin sans daigner le connaître.
« De l'écrivain fameux, de celui qui doit l'être,
« Folliculus ainsi se joue impunément :
« Il diffame s'il parle ; et, s'il se tait, il ment.
« Et comment pourrait-il d'un encens légitime
« Honorer l'écrivain le plus digne d'estime,
« Quand aux fils du génie, à ces arts immortels
« A qui la Grèce et Rome ont dressé des autels,
« Le Visigoth prodigue un mépris sacrilége,
« Et voudrait leur ravir l'éternel privilége

« D'étonner, d'agrandir, de polir les humains,
« Et de semer des fleurs sur les divers chemins
« Par où l'homme se traîne au terme de la vie?
« Pour flatter l'ignorance et consoler l'envie,
« Au poëte divin par les rois honoré
« Il ose préférer le manœuvre ignoré
« Qui façonne le bois ou qui creuse la pierre;
« Et, lâche imitateur du lâche Robespierre,
« Cherchant dans les faubourgs ses dignes partisans,
« Met Voltaire au-dessous des derniers artisans.
« Mais Voltaire eut des torts que sa mémoire expie.
« Quel tort eut Malesherbe? Eh bien! sa plume impie
« A sur ce nom sacré distillé son poison.
« Sur Malesherbe! Ainsi l'ami de la raison
« Fut immolé deux fois par la main la plus vile;
« Folliculus évoque, émule de Tinville,
« Son ombre ensanglantée à son noir tribunal,
« Et veut l'assassiner encor dans son journal!
« Et le fourbe prétend que c'est moi qui l'inspire!
« Ah! plutôt contre moi sa bassesse conspire.
« Lecteur, crois la Raison! » Le lecteur égaré
Croit son Folliculus : ce docteur révéré
Seul règne; le talent à son aspect recule,
Le mensonge s'accroît, et l'outrage circule.

On a dit qu'en versant sur les plus beaux écrits
Tantôt le ridicule et tantôt le mépris,
En décriant les arts, les lettres, la science,
Il croyait affaiblir l'auguste bienveillance
Que leur doit, dont s'honore un prince généreux
Qui pour eux semble vivre, et qui vivra par eux :
Ame étroite et jalouse, abjure ta chimère !
Ne fût-il qu'un Achille, il voudrait un Homère.
Mais, pour sa propre gloire et pour notre bonheur,
Napoléon connaît le véritable honneur.
Il sait bien qu'un héros ne vaut pas un grand homme ;
Qu'entre les souverains les premiers que l'on nomme,
C'est Périclès, Auguste, et Louis, et Léon ;
Que rien aux conquérans ne survit que leur nom,
Et que le seul génie au temple de Mémoire
Classe les immortels avoués par la gloire.
A la postérité quelle voix redira
Et tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera ?
Est-ce ton feuilleton, mémorial infâme,
Où la censure honore, où l'éloge diffame ?
Est-ce ton feuilleton, où, flatteur déhonté,
Exaltant les combats qu'on livre à la cité,
Tu vois Napoléon, sa tactique sublime,
Dans les guerriers assauts d'un ballet-pantomime,

Où l'erreur de tes sens, stupidement émus,
Nous transforme en héros les soldats de Momus?
Est-ce ton feuilleton, où ta plume vénale
Sur la même colonne, et d'une emphase égale,
Vante Napoléon (qui sans doute en a ri)
Un peu plus que Duport, un peu moins que Henri?
Crois-moi, pour bien louer, il faut une âme pure,
Un esprit délicat : reviens à ta nature;
Mords, et ne flatte point. Quand de ton encensoir
Tu poursuis un héros, je ris, et je crois voir
Cet âne qui, plus franc, et moins lourdaud peut-être,
Porte sa corne usée au menton de son maître.
Mais ma muse s'emporte, il faut baisser le ton,
Et fouetter en riant le héros feuilleton.
Follicula n'a point encore de dentelle;
Non qu'à la Barbarie il devienne infidèle :
Jamais; il fut, il est, il sera son appui :
Mais, en semant pour elle, il moissonne pour lui.
Confiant à *J****** l'honneur assez aride
De juger ce qu'on dit sur la zone torride,
Au brave *Y* celui de répondre aux cartels,
Laissant *N* le docteur juger de messieurs tels,
Le sublime niais, les profonds logogriphes,
A nous prouver son goût en appliquant ses griffes

Sur les vers innocens des poëtes gascons,
Il réserve à lui seul les terrains plus féconds
Où Thalie éleva son magique domaine,
Où règne Terpsichore, Euterpe, Melpomène :
Ses tributaires sont les acteurs, les auteurs,
Les chanteurs, les sauteurs, surtout les directeurs.
Tout tombe à ses genoux, le talent, la sottise,
Muses, Grâces, la brune, et la blonde et la grise :
L'émule de Brunet, le rival de Talma,
Échangent pour de l'or l'ordure de Lama.
Ses deux mains ne pouvaient suffire aux sacrifices :
Follicula bientôt eut part aux bénéfices.
Elle n'était point fière ; une robe, un chapeau,
Un schall porté trois fois lui paraissait trop beau.
Pour le dieu dont on vient acheter la fumée
Les dons sont plus brillans ; c'est un riche camée,
Un vase de vermeil, une bague de prix,
Du vin surtout ; voilà ses cadeaux favoris.
On a dit (et je crois que sur ce fait probable,
Pour le vrai la chronique a pris le vraisemblable),
Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
Nous souhaiter les ans et mille autres encor,
Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines,
Jour de munificence, où, sous le nom d'étrennes,

Le zèle intéressé réclame ses tributs,
Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,
Il revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,
Le superflu des vins ou de la bonne chère
Dont l'accable le zèle ou l'effroi des acteurs,
Et que Follicula, pour qui les directeurs,
De schalls et de chapeaux renouvellent l'emplette,
Se fait pendant deux mois marchande à la toilette,
Tant pour elle et pour lui les présens sont nombreux!
Envers ceux que l'on craint tant l'on est généreux!
C'est peu : plus d'un théâtre, affermant ses éloges,
Ajoute au prix fixé la plus belle des loges;
Et du spectacle encor pour lui sauver l'ennui,
Une jeune beauté, s'ennuyant avec lui,
Par trimestre s'immole à son tendre caprice,
Et pour lui c'est toujours une excellente actrice.
Je pardonne aux acteurs dont l'art imitatif,
Éblouissant les yeux d'un éclat fugitif,
N'a, pour alimenter sa gloire viagère,
Que d'un stérile encens la vapeur passagère;
Pour eux le plus beau jour n'a point de lendemain;
Et, si de leurs succès un critique inhumain
Ne parle point ou fait un récit infidèle,
Son silence est un vol, son injure est mortelle.

En lui voyant un juge et craignant un bourreau,
Je conçois qu'à Cerbère ils jettent le gâteau;
Mais comment excuser cette troupe servile
D'auteurs rampans aux pieds d'une idole aussi vile?
Ceux surtout qui, déjà protégés par leur nom,
N'ont point, pour être lus, besoin d'un tel patron,
Qui peuvent pour défense opposer leur ouvrage
Aux traits injurieux d'un satirique outrage,
Sûrs au moins que des traits décochés d'aussi bas
Dans la postérité ne les atteindront pas!
Ils le méprisent tous, disent-ils, et sans cesse
Ils vont, bas courtisans, saluer sa bassesse;
Pour obtenir de lui le brevet d'immortel,
De leurs dons clandestins ils chargent son autel;
Tremblant d'être honorés (admirez leur bêtise!)
Des mépris d'un pédant qui vante la sottise,
Jaloux d'être noircis de l'encens d'un pasquin
Qui dit Fréron un aigle, et Voltaire un faquin.
Lui, sur leur vanité, sur leur effroi spécule,
Et, pour assurer mieux son honnête pécule,
Il compose un tarif : tant pour dire du bien,
Tant pour dire du mal, tant pour ne dire rien;
Le feuilleton entier, la colonne, la page,
Le degré de l'éloge et celui de l'outrage,

Tout est pesé, taxé religieusement;
Aucune exception, et je dois franchement
De ses lecteurs ici relever l'injustice :
Il est inconséquent, disent-ils; son caprice
Loue un tel qui par lui vingt fois fut bafoué,
Bafoue un tel qui fut par lui vingt fois loué.
Mais l'un ne payait pas; il le paie : au contraire,
L'autre qui payait bien supprime l'honoraire.
Son jugement inverse est-il donc si choquant!
Il est contradictoire, et non inconséquent.
Le seul principe auquel jamais il ne déroge,
C'est que l'argent est tout; point d'argent, point d'éloge.
Mais sans quelque nuage il n'est point de beaux jours;
En si douce monnaie il ne vit pas toujours
De ses nobles travaux acquitter le salaire :
On a peu respecté son dos sexagénaire.
Un jeune auteur, très-bon et très-intolérant,
Ce qui s'accorde bien (S.-B. nous l'apprend),
Un soir fort plaisamment se vengea d'un outrage
Fait plus à sa personne encor qu'à son ouvrage.
Devant plusieurs témoins il l'aborde, et d'un ton
Qui dut épouvanter l'héritier de Fréron :
« Voilà Folliculus!—Qui? moi, monsieur!—Vous-même.
« —Vous vous trompez.—Pour vous ma joie en est extrême;

« J'allais, dans mon erreur... Avouez-le, au surplus,
« C'est un vilain monsieur que ce Folliculus !
« Oui, monsieur.—Un tartufe !—Oh! oui, monsieur.—Un drôl
« Qu'on fait pour dix écus dix fois changer de rôle ;
« Un vrai polichinelle !—Oui, monsieur.—Un pédant,
« Qui sur les sots a pris un immense ascendant.
« —Oui, monsieur.—Avouez qu'à bon droit sur sa joue
« J'appliquerais ici vingt soufflets.—Je l'avoue.
« —Vous croyez?—Oui, monsieur.—En ce cas, de ma part
« Portez-lui cet à-compte. » Il dit, et le coup part.
Hormis Folliculus, tous éclatent de rire.
Il voit que tout n'est pas profit dans l'art d'écrire,
Et pour s'en consoler il va compter son or.
Une autre fois il fut plus malheureux encor.
Un auteur limousin, Brive l'avait vu naître,
Ami du vrai mérite et jaloux de connaître
Un homme qui passait à Brive pour un dieu,
Depuis un mois entier le cherchait en tout lieu :
Le grand homme se cache, il a la conscience
Du prix que l'on peut mettre à sa rare science :
Notre auteur l'aperçoit dans un de ces salons
Ouverts aux désœuvrés, plus souvent aux fripons,
Où du fameux Métra les sectateurs fidèles
Viennent digérer, lire, et faire des nouvelles.

Bien sûr que c'est son homme, il feint de l'ignorer;
Il prend le feuilleton, et, prompt à l'admirer,
S'extasie en lisant, commente chaque phrase,
Pèse sur chaque mot, s'écrie avec emphase :
« Beau ! superbe ! divin ! oh ! que c'est bien pensé !
« Quel homme ! Peut-il être assez récompensé?
« On sait l'apprécier au moins dans ma patrie !
« De tous les Limousins c'est l'idole chérie ;
« Le plus stupide éprouve un charme en le lisant.
« J'arrive ici, chargé de lui faire un présent
« Au nom de ses lecteurs de Brive-la-Gaillarde. »
A ce mot, qui rimait si bien avec poularde,
Folliculus se lève, et, d'un air patelin,
S'approche doucement de l'auteur limousin :
Il sortait ; il le suit, et, se faisant connaître :
« Je suis Folliculus, et je suis fier de l'être
« Puisque des Limousins mes feuilletons sont lus.
« --Qu'entends-je! vous seriez monsieur..--Folliculus.
« —En ce cas recevez le présent que vous garde
« Un de vos abonnés de Brive-la-Gaillarde. »
On devine son geste : il n'est pas du bon ton :
Surtout en vers, je crois, de nommer le bâton.
De sa Follicula le zèle alors éclate :
Tandis que, caressant sa dolente omoplate,

D'une huile balsamique elle frotte ses os,
Je laisse à mes lecteurs un moment de repos ;
Bien que de son sujet ma muse encor soit pleine,
Pour achever ma course il faut reprendre haleine.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Sous les revers jamais un grand cœur ne s'abat :
Loin que Folliculus fût mis hors de combat,
Sur son dos, sur sa joue un si sanglant outrage
Fut un double aiguillon qui ranima sa rage :
Tel le buis arrondi que d'un bras triomphant
Sur la joyeuse arène agite un jeune enfant,
Sous les coups redoublés doublant sa pirouette,
Tourne et siffle, animé par la main qui le fouette.
Mais un plus grand revers, un plus sanglant affront
Vit encor dans son cœur, et se lit sur son front.
Depuis que, dépouillant son antique lésine,
Pour le salon sa femme a quitté la cuisine,
Une Hébé, jeune, fraîche, et qui du vieux Gripon
Éveillait l'appétit par un regard fripon,
Dans l'art si précieux que Balaine professe,
Et dans un autre encor, suppléait la princesse :
Mais lui-même en amour n'étant pas un docteur,
Avait, dit la chronique, un collaborateur,

Lequel à son Hébé, qui n'était pas novice,
Prouva que l'Harpagon payait mal son service,
Et qu'il appréciait en maître peu galant
Ses appas, son adresse, et son double talent.
Il la prêcha si bien qu'un jour dans sa cassette,
Après avoir compté, recompté sa recette,
Folliculus trouva deux mille écus de moins :
Que va-t-il faire, ô ciel ! Il n'a pas de témoins;
Mais il a des soupçons. Il court, les yeux en larmes,
Au magistrat du lieu confier ses alarmes.
Le suppôt de Thémis chez la belle introduit,
D'un œil explorateur visite son réduit :
« Or sus, de par la loi, dit-il en son grimoire,
« Que l'on m'ouvre à l'instant ce coffre, cette armoire. —
« Eh ! de quel droit? — Monsieur se plaint qu'on l'a volé :
« Il veut savoir par où son or s'est envolé.
« —Expliquons-nous, monsieur : vous demandez peut-être
« Si j'ai... — Deux mille écus que cherche votre maître.
« — Oui, j'ai deux mille écus ; ils sont là, mais à moi ;
« Monsieur Folliculus a trop de bonne foi
« Pour appeler larcin un modique salaire
« Des efforts généreux que j'ai faits pour lui plaire.
« Lui-même à quel métier gagne-t-il tout cet or
« Dont chaque jour s'accroît le scandaleux trésor ?

« Il ment, il calomnie, il déchire, il outrage :
« Qu'il vous dise, l'ingrat! si j'ai la même rage.
« Il sait que je suis bonne autant qu'il est méchant :
« Mon courage amoureux réclame un prix plus grand.
« La haine est son besoin ; le mien est la tendresse :
« Son instinct lui dit : *Mords ;* le mien me dit : *Caresse.*
« Voyez-le, voyez-moi, vous conviendrez vraiment
« Que mon or est gagné bien légitimement.
« Contre la vérité toutefois s'il proteste,
« Devant les tribunaux j'expliquerai le reste.
« — Non, non, point de procès, cria Folliculus ;
« J'aime mieux perdre et vous et mes deux mille écus :
« Dieux! comme l'on rirait! Luce en mourrait de joie.
« Je ne veux point plaider ; Hébé, je vous renvoie. »
Hébé s'en va ; mais lui dévore en frémissant
L'importun souvenir de son ressentiment.
Tremblez, auteurs, il va, plus amer en son style,
Soulager sa douleur par des torrens de bile ;
Il ne bornera plus ses talens détracteurs
A critiquer la taille ou les traits des acteurs,
A faire leur satire ou leur caricature ;
A dire, lui porteur d'une ignoble figure,
Que Baptiste est fort bien quand il joue un Chinois ;
A refuser, l'ingrat! de l'âme à Duchesnois,

Quand, de son propre aveu, par un charme invincible,
En le faisant pleurer elle a fait l'impossible !
Donnant un libre cours à ses noires humeurs,
Jugeant les vœux secrets, les croyances, les mœurs,
L'opinion, le choix du souverain lui-même,
Il vomit au hasard l'injure et le blasphême;
Il ne respecte rien. Eh ! ne l'a-t-on pas vu,
Lorsqu'au temple des arts un malheur imprévu
Précipita des cieux une gloire mortelle,
De ce temple accuser le gardien fidèle,
Exercer un pouvoir qui n'appartient qu'aux lois,
Et du monarque enfin oser flétrir le choix!
Aux yeux de ses amis cet excès d'impudence
N'a peut-être paru qu'un défaut de prudence;
Mais les plus indulgens sans doute ont déchiré
La feuille où Morellet, récemment décoré
Du signe glorieux, parure du mérite,
Morellet, défenseur de la vertu proscrite,
Quand lui-même il était sous le fer des tyrans,
Malgré sa renommée et ses quatre-vingts ans,
Fut traité, j'en rougis pour le siècle où nous sommes!
Comme le plus méchant et le plus vil des hommes !
Pourquoi? Pour quelques mots, d'ailleurs bien mérités,
A ce sage vieillard par la haine imputés.

Il pouvait dénoncer l'imposteur, le confondre ;
« Ce n'est point moi, » voilà ce qu'il daigna répondre.
Tel s'est jadis montré l'octogénaire Houdart :
Perdu dans une foule et marchant au hasard,
Son pied avait touché le pied d'un petit-maître ;
Il reçoit un soufflet : « Qui que vous puissiez être,
« Que vous allez, dit-il, être fâché, monsieur !
« Je suis aveugle. » Au moins le fat avait un cœur ;
Son repentir, aux pieds du vieillard vénérable,
Tenta de réparer un tort irréparable :
Folliculus, pour qui le mal est toujours bien,
A gardé le silence et n'a réparé rien.
Cependant ce pouvoir absurde, tyrannique,
Dans l'histoire des arts ce despotisme unique
En haine avait changé le dédain des auteurs,
Contre de vil tyrans, nobles conspirateurs :
Ils demandaient vengeance, et ceux dont le courage,
Plus jeune, s'effarouche au plus léger outrage,
Ceux pour qui tout affront est un affront sanglant,
Voulaient punir d'un sot le libelle insolent
Comme on punit d'un fat l'insolente parole.
« Quoi ! des grimauds à peine échappés de l'école,
« Des spadassins de plume, impudens détracteurs,
« Pourront vous dire, aux yeux de cent mille lecteurs,

« Ce que même un ami ne vous dit point en face,
« Que son sang ou le vôtre à l'instant ne l'efface!
« Un prêtre fainéant et qui ne croit à rien
« Pourra me reprocher d'être mauvais chrétien!
« Attaquez mes écrits, je vous les abandonne;
« Mais en les déchirant respectez ma personne.
« Songez, docteurs si fiers d'un pouvoir usurpé,
« Que le goût le plus sûr quelquefois s'est trompé;
« Et si ma prose endort, ou si mon vers assomme,
« Dites : Le sot auteur! et non pas : Le sot homme! »
Les esprits modérés approuvaient ce discours,
Mais de la loi muette attendaient le secours.
Cependant un auteur, plus fier ou plus sensible,
Se lassa d'opposer un dédain impassible
Aux traits injurieux qu'*Y* lui décochait:
Chénier avec raison cette fois se fâchait.
Par l'*Orateur du Peuple* il ne put sans colère
Voir flétrir lâchement sa muse populaire:
Un cartel suit l'insulte. O message maudit!
Y aurait voulu n'avoir jamais écrit.
Cependant un ami, son compagnon d'enfance,
Lui prouve qu'ayant fait une publique offense,
Il doit la soutenir les armes à la main:
Le voyant balancer, il se lève soudain;

A ses yeux éperdus fait briller une épée,
Tonne, éclate, improvise une prosopopée,
Fait gémir l'amitié, fait déclamer l'honneur,
Et, de punch arrosant son discours suborneur,
Il le décide : *Y* a juré d'être brave.
Dans un joyeux transport, à celui qui le brave
Il répond en héros qui n'a point hésité,
Et même à la valeur joint la civilité,
Lui permet de choisir le lieu, le jour et l'arme.
Son audace imprévue a répandu l'alarme ;
A, *B*, tout l'alphabet des collaborateurs
S'assemblent en tumulte, et vaillans orateurs,
Pérorent avec feu contre un barbare usage.
« De quoi s'avise-t-il de montrer du courage !
« Dit l'un ; il nous perd tous : dès qu'on va le savoir,
« Sur nous de tous côtés les cartels vont pleuvoir ;
« Et si contre le fer notre plume proteste
« On nous opposera cet exemple funeste.
« — L'exemple ne fait rien pour moi, répondit *A*,
« Je dis : *A sanguine semper ecclesia*
« *Abhorret*, grâce au ciel, et cette circonstance
« Me fait de mon état connaître l'importance. »
Folliculus s'explique encor plus clairement :
« Quel dessein, cher *Y*, et quel aveuglement !

« Que nous soyons traités, par haine ou par envie,
« Comme on traita jadis ou Diégue ou Sosie,
« L'accident n'est pas gai, soit; mais on n'en meurt point;
« Cela n'a pas trop nui même à mon embonpoint;
« Vous voyez, mes amis, je me porte à merveille :
« Mais voir briller le fer, entendre à mon oreille
« Siffler la mort! jamais je n'y consentirai;
« De cette façon-là jamais je ne mourrai.
« Que la plume à la main chacun de nous s'escrime!
« — Mais, repartit *Y*, pour peu que l'on s'estime...
« — Je ne m'estime point, et je m'aime beaucoup.
« Le plus beau coup d'épée est un fort vilain coup;
« Enfin, tranchons le mot : si quelqu'un vous affronte,
« Pourquoi vous battez-vous? Pour éviter la honte!
« Pour conserver l'honneur! Prétextes superflus;
« Nous n'avons rien à perdre, et ne rougissons plus.
« — C'est vrai, répond *Y*. » Son courage balancé;
Du dernier argument admirant l'excellence,
Il croit qu'en effet vivre est son premier devoir : —
« La nuit porte conseil, dit-il; il faudra voir. »
Il s'échappe à ces mots dans un désordre extrême,
Et gagne son réduit, où, seul avec lui-même,
Il va délibérer sur la vie et la mort,
Et voir si son courage en effet n'a pas tort.

Le punch n'agissait plus ; l'ami de son enfance
N'est plus là contre lui pour prendre sa défense ;
Que va-t-il faire ? On sait que le brave Caton
Avant de s'immoler lut trois fois le Phédon,
Où Socrate a prouvé que l'ame est immortelle :
Le brave *Y* relit la scène où Sganarelle
Se démontre à soi-même, et sans trop discourir,
Que se battre est sottise à qui craint de mourir.
« Doucement, mon honneur ! cet homme a bien la mine
« D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine :
« Je ne suis pas battant de peur d'être battu,
« Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
« Sganarelle a dit vrai ; quand un fer pour ma peine
« M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
« Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
« Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ? »
Lecture faite, *Y* jugea plus salutaire
Que Chénier se rendît, pour terminer l'affaire,
Seul à Boulogne, et lui seul à Fontainebleau :
Tel est de ce duel l'historique tableau.
Si comme homme de cœur *Y* a fui l'orage,
Il a comme écrivain gardé tout son courage.
Ayant de son honneur déposé le bilan,
Son insolence a pris un bien plus libre élan ;

Si, l'épée à la main, il a craint de combattre,
Héros avec la plume, il se bat comme quatre,
Et de Fontainebleau l'intrépide censeur
Aussi bien qu'à Paris jugeait le professeur,
Disant, tout effrayé de sa leçon dernière,
Qu'il ne pourrait jamais approuver sa manière.
Courage, continue, *Y!* Sois bien mordant,
Et ne perds point de jours sans imprimer ta dent;
Le temps fuit. La Raison au camp de Varsovie
A suivi Bonaparte, et lorsque ce génie,
Habile à tout prévoir et prompt à tout oser,
Dans sa tente un moment venait se reposer,
Du récit de nos maux troublant sa solitude,
Elle lui dénonçait la triste servitude
Qui dans la France libre accablait les beaux-arts.
« Mon fils, lui disait-elle, au milieu des hasards
« Quand tu cours assurer le bonheur de la France,
« Des pédans, dont l'orgueil surpasse l'ignorance,
« Osent sur la pensée usurper un pouvoir
« Que toi-même n'as point, que tu ne peux avoir:
« Quiconque a du talent passe pour hérétique,
« Et l'on n'est point chrétien si l'on n'est fanatique.
« Hypocrites flatteurs de ton autorité,
« Du culte et du pouvoir ils prêchent l'unité,

« Et voyant, pour fonder leur double intolérance,
« Dans eux seuls les chrétiens, l'univers dans la France,
« Leurs vœux du monde entier te font l'unique roi,
« Dans le coupable espoir de l'être plus que toi. »
Peu de mots, peu d'instans suffisent au génie;
Il voit le bien, le fait. « A la philosophie,
« Qui n'est point l'athéisme, en feignant d'insulter,
« C'est la Raison, dit-il, qu'on veut persécuter.
« Eh bien! il faut lui rendre un éclatant hommage!
« D'un sage méconnu que l'honorable image
« Parmi ses pairs se place au Panthéon des arts,
« Où de nos morts fameux les immortels regards
« De leurs rivaux vivans contemplent la famille;
« A côté de Pascal que d'Alembert y brille.
« Mais la religion a des sages aussi :
« D'un peuple fanatique en sa haine endurci
« Un prélat par son zèle et par un saint exemple
« A changé les esprits; que, placé dans le temple
« De ce Dieu de bonté qu'il imita si bien,
« Pancemont y revive et dise à tout chrétien :
« Si des torrens de sang ont inondé la France,
« C'est qu'on n'a pas toujours prêché la tolérance. »
Tandis qu'à la Raison en ce même moment
Un héros consacrait ce double monument,

Ceux qui s'étaient flattés de voir la Barbarie,
Au joug par lui brisé rattacher leur patrie,
Étonnés, consternés, commençaient à prévoir
Que ce héros pourrait renverser leur espoir.
Au bruit de ses desseins le noir sénat s'assemble;
Sur ces destins futurs il s'inquiète, il tremble;
Il voit Napoléon, nous rapportant la paix,
S'indigner que l'on ait corrompu ses bienfaits;
Qu'aux bords du Niémen, lorsqu'il domptait le Scythe,
Au sein de Paris même une secte hypocrite,
Lui ravissant le prix de ses travaux brillans,
Ait proscrit la science, outragé les talens,
Et qu'il lui reste encor des barbares à vaincre.
L'intérêt aisément parvint à les convaincre
Qu'il fallait ou changer de système et de ton,
Ou voir en d'autres mains passer le feuilleton.
« De la philosophie il ne faut plus médire,
« Répétaient *A*, plus *B*, plus *Y*; mais que dire?
« C'est tout notre talent. » Ces bonnes gens pleuraient:
Ne plus calomnier! Ils se désespéraient.
Le seul Folliculus, toujours inaltérable,
« Mes amis, disait-il, un vent plus favorable
« Pour la philosophie a soufflé; c'est fort bien;
« Qu'on me paie, et demain, moi, j'en dirai du bien. »

F..... a mieux aimé tomber que de descendre.
Fidèle ami des champs, aux champs il va se rendre;
Et, loin d'un monde ingrat, au sein d'un doux repos,
Retrouver ses coteaux, ses oiseaux, ses troupeaux.
Mais quel bruit! Devançant l'agile Renommée,
Le bronze pacifique à la Seine charmée
Du héros de la France annonce le retour :
Il s'avance; il paraît : comme aux rayons du jour
On voit la nuit s'enfuir et replier ses ombres,
Telle la Barbarie en ses cavernes sombres
Se plonge; le talent renaît, et la Raison
Sur le trône s'assied avec Napoléon.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

CLEF DES INITIALES.

M-B. . . Malte-Brun.
J*****. . Jondot.
A. . . . Felez.
R. . . . Saint-Victor.
Y. . . . Dussault.
F*****. . Fiévée.
S-B. . . Delalau.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPÎTRE A CLARISSE [1],

SUR

LES DANGERS DE LA COQUETTERIE [2].

Puisqu'à parler sans fard l'amitié m'autorise,
Je te dirai, Clarisse, avec pleine franchise,
Pourquoi, né tolérant, un peu plus qu'il ne faut,
Je deviens furieux au seul nom d'un défaut
Qui, pour toi, n'est que l'art d'embellir la nature;
Art qui fit trop souvent triompher l'imposture;
Jeu cruel, où se plaît la perfide Beauté
Qui des tourmens d'un cœur nourrit sa vanité,
Lance, en riant, les traits que sa malice apprête,

[1] Mme Clarisse Dubois-Loyseau.

[2] Une jolie femme m'a assuré qu'on ne guérissait point de la coquetterie, mais qu'il n'était pas absolument impossible d'en préserver : c'est ce qui m'a déterminé à imprimer cette Épître.

Et, quand elle a vaincu, dédaigne sa conquête.
A ta jeune raison je dénonce un travers
Dont tu ne prévois pas tous les dangers divers.
Si la saison d'aimer, pour moi trop avancée,
Me permettait d'avoir une arrière-pensée,
D'un intérêt jaloux on pourrait m'accuser;
Mais, hélas! je n'ai plus le droit de m'abuser :
Un papillon d'automne, estropié d'une aile [1],
Doit, de loin, rendre hommage à la rose nouvelle.
Ne crains point que j'envie, à tes appas naissans,
Des zéphirs de ton âge et les vœux et l'encens;
J'ai dit (tu t'en souviens), j'ai dit que la nature,
En créant les appas dont brille ta figure,
A créé le besoin de les faire admirer,
Et que, pour la Beauté, plaire c'est respirer [2].
Mais, pour plaire, faut-il dénaturer ses charmes?
Pour nous blesser, faut-il empoisonner ses armes?
Tu vois Chloé : les yeux fixés sur son miroir,
Se parer est son art, séduire est son espoir :
Annonce-t-on un bal, un spectacle, une fête?

[1] L'auteur a une jambe de bois.

[2] On retrouvera ces deux vers dans l'Épître à l'ombre de Caroline.

Elle ira : ni raison ni devoir ne l'arrête.
Qu'on vole chez Raimbault[1] ; que l'on cherche Duplan[2].
Duplan vient : grand conseil ; l'ennemi fait son plan.
Que de filets tendus ! Une glace complice
De mille atours nouveaux dirige l'artifice :
Malheur aux importuns ! Chloé, dans ce moment,
Refuserait, je crois, la porte à son amant.
Mais suivons-la. Superbe, et triomphant d'avance,
La voilà dans un cercle : en reine elle s'avance ;
On la prend pour Junon ; elle est aux cieux !... Hélas !
Au même lieu Vénus vient tendre aussi ses lacs ;
Et Pâris, jusqu'alors à Junon peu rebelle,
La quitte, et vole offrir la pomme à la plus belle.
Furieuse, elle fuit des lieux où son orgueil
Attendait un triomphe, et rencontre un écueil.
Vers ce cirque fameux, des arts brillant domaine,
Où folâtre Thalie, où gémit Melpomène,
Son char vole et la porte, aussi prompt que le vent :
De sa loge elle seule occupe le devant,
Non pour entendre mieux, mais afin qu'on admire

[1] Madame Raimbault est la plus célèbre couturière de Paris.

[2] Duplan est le doyen des coiffeurs à la mode.

Un tissu précieux, très-rare, un cachemire !
Ciel ! une main jalouse, à ses regards surpris,
En étale un plus beau sur l'épaule d'Iris !
Et quelle est cette Iris ! C'est... c'est une coquette,
Qui sait tirer parti, du moins, de sa conquête ;
Qui par un libre hymen s'attachant à Plutus,
Pour dot a des attraits, au défaut de vertus ;
Et qui, contre l'utile échangeant l'agréable,
Pense que ce n'est pas *pour rien* qu'on est aimable.

Chez Laure un bal ce soir doit succéder au jeu :
Chloé brille dans l'art dont Vestris est le dieu :
Elle y court ; elle entend le signal de la danse :
Déjà son pied léger se suspend en cadence.
On admire ses pas, sa grâce, son aplomb ;
C'est tour à tour Clotilde, ou Gardel, ou Colomb.
Plus de rivale... Eh quoi ! la chance tourne encore !
Sous les traits d'un enfant arrive Terpsichore,
Et déjà cet enfant a fixé tous les yeux.
Chloé, moins fière alors, s'apprécie un peu mieux,
Et maudit, rougissant de son trop court délire,
Un art où l'on excelle avant de savoir lire [1].

[1] On serait tenté de rire de l'importance que l'on donne depuis quelques années à cet art frivole, et de la scandaleuse

La voilà de retour, livrée à ses regrets,
Querellant son époux, ses gens et ses attraits;
Dépouillant ses atours, qui l'ont si mal servie :
Elle dort, si l'on dort dans les bras de l'Envie!
Que de soins, que de temps, et que de pas perdus!
A moins de frais, Clarisse, on plaît, et beaucoup plus :
Au lieu de ces atours, qu'un art futile invente,
Que la main du caprice en cent façons tourmente,
Recherche les atours dont se pare l'esprit,

perfection où il a été porté, si l'on n'était forcé de gémir sur les suites funestes de cette manie pour l'éducation des deux sexes. Croit-on qu'une jeune personne, lancée dès l'âge de dix ans dans un monde souvent très-mélangé, accoutumée à des triomphes précoces, et rassasiée d'éloges qui, en exaltant son amour-propre, développent le germe d'un autre amour, puisse conserver long-temps la modestie, la pudeur et la décence qui constituent le sexe moral des femmes?

Veut-on qu'un jeune adolescent, qui se voit admis, fêté, applaudi dans les cercles les plus brillans, qui se fait une réputation par une pirouette ou un entrechat, se livre avec ardeur à des études sérieuses et arides, et prenne la peine de meubler sa tête de connaissances utiles, lorsqu'il peut se créer en jouant une célébrité rapide qu'un vrai talent lui procurerait à peine après de longs travaux? Je ne ferai que cette réflexion sur un sujet qui demanderait un volume.

Recherche les plaisirs dont le cœur se nourrit.
Sans négliger ses sœurs, caresse Terpsichore;
Si jeune, il t'est permis de la fêter encore;
Mais qu'à tes yeux, malgré les honneurs qu'on lui rend,
Danser soit un plaisir et non pas un talent.
Tu peux même, dans l'art où pour toi je m'escrime,
Égayer ta raison à poursuivre la rime:
Si pour parler aux dieux cet art fut inventé,
Le langage des dieux sied bien à la Beauté.
Mais ne va point, de l'aigle imitant mal l'audace,
Porter ton vol superbe au sommet du Parnasse:
Douce et tendre colombe, erre dans ses bosquets,
Et, laissant le laurier, compose des bouquets.
La femme à ses devoirs doit soumettre sa verve,
Et l'aiguille est toujours l'attribut de Minerve.
Par d'utiles travaux féconde ton printemps:
Ton plus grand charme encore est dans tes dix-sept ans.
La seule instruction rend ce charme durable;
On naît belle, Clarisse, et l'on devient aimable.
Rose naissante, en toi chaque jour plus brillant
Voit fleurir un attrait, voit éclore un talent;
Tu plais, tu plairas mieux: vingt-cinq ans, voilà l'âge
Où la nature et l'art ont fini leur ouvrage:
La femme alors jouit de tous les dons divers

Que sur elle a versés l'auteur de l'univers ;
C'est une rose encor, mais tout épanouie :
Alors, plus tendre amante, et plus solide amie,
Charmant les yeux, l'esprit, les oreilles, le cœur,
Elle sait varier et fixer le bonheur ;
Enfin, plus jeune on peut être belle, adorable,
Mais c'est à vingt-cinq ans qu'une femme est aimable.

Veux-tu qu'un soin bien doux à tes divers travaux
Ajoute un intérêt et des charmes nouveaux ?
Tu seras mère un jour, prends-en le cœur d'avance :
De ton fils, qui n'est pas, instruis déjà l'enfance :
De tes propres leçons mets en dépôt le fruit ;
Recueille un trait heureux, abrége un long récit ;
Des jardins d'Apollon en effeuillant les roses,
Réserve pour lui seul le miel que tu composes ;
Fais l'avance d'un fonds qui profitera bien,
Et prodigue ton temps, pour épargner le sien.
Écrite de ta main, qu'à ton futur Émile
La leçon sera douce et le travail facile !
Comme il dévorera tes recueils, tes extraits,
En se disant : Pour moi ma mère les a faits !
Comme son cœur alors aidera sa mémoire !
A son tour il voudra te parer de sa gloire :
De Cornélie on sait quels furent les atours :

Que ce soient là les tiens ! ceux-là plaisent toujours :
Belle de tes enfans, rends les mères jalouses ;
Mais, simple en ta parure, épargne les épouses.
L'amour naît d'un regard ; les tiens sont dangereux ;
Arme-les, s'il le faut, d'un dédain généreux.
Peut-être on t'aura dit (car au siècle où nous sommes,
Ton sexe a quelques droits de mal juger les hommes),
Qu'impunément tes traits peuvent être lancés
Sur tant de cœurs guéris aussitôt que blessés ;
Et qu'en amour, où tout nous semble légitime,
Il faut être tyran pour n'être point victime ;
Mais s'il s'en trouvait un, un seul qui sût aimer,
Sans crime pourrais-tu chercher à l'enflammer
D'une ardeur que tes yeux auraient eu l'art de feindre,
D'une ardeur que le temps ne pourrait plus éteindre ?
Ah ! pour mieux abhorrer ce triomphe odieux,
Vois ses effets. Damis touchait à l'âge heureux
Où, par ses vœux secrets, le cœur qui vient de naître,
Appelle un cœur ami qui l'aide à se connaître ;
Franc, sensible, mais fier ; ardent, mais plein d'honneur,
Ce n'est que sous ces traits qu'il conçoit le bonheur :
Pour doubler ses vertus son âme cherche une âme ;
Il ne faut qu'un regard pour allumer sa flamme.
Qu'il soit aimé, l'amour va le rendre parfait !...

Il te voit, t'aime, espère, est trompé!... c'en est fait :
Il maudit et sa flamme, et ton sexe, et la vie;
Ou, s'il reprend enfin sa liberté ravie,
C'est pour jouer ton rôle, et séduire à son tour :
Il instruira ses yeux à feindre aussi l'amour;
Sur d'innocens appas, inconstant et parjure,
De tes appas trompeurs il vengera l'injure.
Bientôt au vice impur il porte son encens;
Transfuge de son cœur, l'Amour vit dans ses sens;
Et son âme à l'honneur est pour jamais fermée!...
Il serait vertueux s'il ne t'avait aimée!

Cléon, né pour la gloire, avait reçu des cieux
Un génie élevé, fécond, audacieux,
Formé de ce limon que la nature avare,
Pour l'ornement du monde, avec orgueil prépare,
Quand son divin caprice enfante des Newton,
Des Condé, des Corneille, ou des Napoléon :
D'un grand homme futur précieuse espérance,
Dans le sein de l'étude il croissait en silence,
Et déjà saisissait, dans ses élans nouveaux,
La palme des talens ou celle des héros.
Il te voit, tu souris.... le voilà dans ta chaîne!
Déplorable jouet d'une espérance vaine,
Quand d'un mépris tardif ton œil pourrait s'armer,

Ne crois plus le guérir; il aime, il veut aimer.
Adieu talens, succès; la gloire l'importune :
Il ne se souvient plus des leçons de Neptune [1];
Il use ainsi ses jours, et s'éteint au tombeau,
Comme l'on voit mourir un lugubre flambeau,
Dont la pâle lueur s'évapore en fumée.....
Il serait immortel s'il ne t'avait aimée!

Edmond pour tant d'éclat ne paraissait pas né;
Ainsi que dans ses vœux, dans ses destins borné,
Sur son modeste esquif, échappant à l'envie,
Edmond eût traversé le fleuve de la vie.
Fils, père, époux heureux, loin d'un monde trompeur,
Il ne connaissait point les orages du cœur.
Ilte voit.... Ébloui, non vaincu par tes charmes,
Il les eût admirés, sans leur rendre les armes;
Mais un feint embarras, un sourire agaçant,
Un regard de faveur qu'on lui jette en passant,
Semblent lui dire : « Espère, on n'est point invincible; »
Il aspire au bonheur, dès qu'il le croit possible;
Il n'attend plus qu'un mot.... Ce mot est un refus!

[1] Je ne ferai point à Racine l'affront d'avertir que ce vers est de lui; c'est le privilége de tous les siens d'être dans la mémoire de quiconque sait lire.

Le voile tombe.... Hélas! il ne s'appartient plus!
Son repos est détruit; sa vertu l'abandonne;
Son caractère aigri ne connaît plus personne :
De ses meilleurs amis il redoute l'aspect;
Pour sa mère l'ingrat n'a plus que du respect;
De larmes arrosant sa couche solitaire,
Son épouse gémit de son deuil adultère;
Ses enfans.... ses enfans! plus de père pour eux!
Il succombe au remords; dans son sein malheureux
Il enfonce l'acier dont sa main s'est armée;
Il expire.... Il vivrait, s'il ne t'avait aimée!
A ce tableau, tout prêt à me désavouer
Du rôle que ma muse ici te fait jouer,
J'entends frémir ton cœur, d'artifice incapable;
Il frémit innocent, que ferait-il coupable?
Mais j'ai peint des malheurs qui te sont étrangers,
Je n'ai rien dit encor de tes propres dangers :
L'imprudente Beauté qui, de fêtes en fêtes,
Promène ses attraits et brigue des conquêtes,
Croit seule de l'Amour épuiser le carquois;
Mais qui veut toujours vaincre est vaincu quelquefois;
L'Amour est un ingrat, dont souvent la malice
De son propre triomphe a puni sa complice;
Qui joue avec ses traits risque de se blesser,

Et le traître vend cher l'honneur de les lancer :
Dans ses fastes lui-même a gravé cet adage :
« Le sort d'une coquette est d'aimer un volage. »
Je veux qu'inaccessible aux traits du sentiment,
Partout sa vanité triomphe impunément;
Ou que son cœur, tandis qu'elle souffle l'orage,
Soit mis, par le dédain, à l'abri du naufrage;
Le monde qui, jaloux, ou crédule, ou malin,
Sur la simple apparence à juger est enclin,
Interprétant un geste, un coup d'œil, un sourire,
Versera sur ses mœurs le fiel de la satire :
Clitandre, pour venger ses soupirs repoussés,
Chloé, pour consoler ses attraits éclipsés;
L'un croyant ce qu'il dit, un autre sans le croire,
Et pour le seul plaisir de conter son histoire.
Ses yeux à mille amans ont promis de l'amour,
Le public, au hasard, nomme l'heureux du jour;
Et, riant sans pitié du trait qui la déchire,
En la calomniant croit tout au plus médire.
Du public abusé les injustes propos
Ont-ils droit, diras-tu, de troubler son repos?
Et n'est-ce point assez que, contre un pareil juge,
Dans son âme innocente elle trouve un refuge?
Assez pour la vertu, pas assez pour l'honneur;

Sans parfum, de quel prix est pour nous une fleur?
Elle est sage? Pour elle il suffirait de l'être;
Pour nous, elle a besoin encor de le paraître;
Le soupçon la flétrit; et, jaloux d'un regard,
Le moins fier des maris pense comme César [1].

Enfin, en opposant, dans ces chances diverses,
Les plaisirs aux dangers, les succès aux traverses,
Je veux que ma coquette, au sein des ris, des jeux,
Passe de ses beaux jours le printemps orageux :
A ce printemps bientôt va succéder l'automne;
En vain sur ses attraits, que chaque instant moissonne,
Une main plus habile ajuste ses atours;
Dans des filets usés on ne prend plus d'Amours,
Et l'on rappelle en vain les Grâces infidèles,
Quand du Temps, pour mieux fuir, elles ont pris les ailes.
Que devient-elle alors? O regrets superflus!
Elle n'était que belle, et sa beauté n'est plus!
De ses appas son art déguise mal l'absence :
Les yeux qu'elle a charmés sont sans reconnaissance.
Du moins elle en gémit au sein de l'amitié :

[1] On sait le mot de ce fier dictateur, qui, quoiqu'il ne fût rien moins qu'un modèle de sagesse et de fidélité conjugale, *ne voulait pas que la femme de César fût même soupçonnée.*

Non ; elle a fait envie, et ne fait point pitié ;
L'éclat qu'elle n'a plus blesse encor ses rivales ;
Les deux sexes pour elle ont des rigueurs égales.
L'âge ne la rend point malheureuse à demi :
Elle n'eut point d'amant, elle n'a point d'ami.
Elle pouvait encor, par les arts, par l'étude,
Et peupler et charmer sa triste solitude,
Se faire une autre cour, d'autres admirateurs,
Et dans son hiver même enfin cueillir des fleurs,
Mais elle a dédaigné les ornemens durables,
Elle traîne le poids de ses jours misérables,
Et, seule, ne sait plus qu'achever de vieillir,
Regretter le passé, s'ennuyer et mourir.
A ce dernier tableau, je vois couler tes larmes :
Plains son sort ; mais pour toi ne conçois point d'alarmes.
Si parfois ta gaîté, dans ses propos légers,
A ri de ce travers dont j'ai peint les dangers,
C'est que, bonne et sans fard, tu ne soupçonnais guère
Que l'on fît tant de mal, en ne cherchant qu'à plaire ;
C'est que l'on rit de tout quand on a dix-sept ans.
Tu vois, dans les attraits qui parent ton printemps,
L'heureux don de charmer, et non l'art de séduire :
De toi-même tu peux apprendre à te conduire :
Conserve tes penchans, tes plaisirs et tes mœurs ;

Embellis-toi : ton âge est la saison des fleurs ;
Mais sans frais, sans étude, offre-nous l'Innocence
Recevant ses atours des mains de la Décence.
Ton heure, tôt ou tard, sonnera pour l'Amour,
Et ton cœur, libre encor, doit se donner un jour.
Alors dans le bonheur tu chercheras la gloire,
Et du myrte, seul prix de ta douce victoire,
Toi-même tu voudras couronner le vaincu :
Jusque-là, sois enfant ; plais, mais à ton insu ;
Brille par tes talens, et non par ta toilette ;
Sois aimable, en un mot, mais ne sois point coquette.

ÉPÎTRE

A L'OMBRE DE CAROLINE.

Pour la douzième fois, la sœur du dieu du jour
De son disque inégal a changé le contour,
Depuis qu'elle n'est plus celle qui dans mon âme
Régnait, objet sacré d'une éternelle flamme!
Sortant avec effroi d'un néant prolongé,
Je remonte l'abîme où sa mort m'a plongé;
Et, soulevant le poids dont elle est oppressée,
A travers mes sanglots, s'échappe ma pensée :
Je renais par degrés, je ressaisis mon cœur,
Et je cède au besoin de peindre mon malheur....
Je puis écrire enfin.... J'écris à Caroline.
Ombre chère! entends-moi de ta sphère divine!
Car, s'il existe un Dieu, désormais mon espoir,
Que la raison démontre et ne peut concevoir,
Qu'atteste l'univers, que le malheur réclame,
Dans son sein immortel repose ta belle âme!

De ce séjour de paix vois, au sein des douleurs,
Ton malheureux ami, ne vivant que de pleurs;
Vois ton Charles, tantôt, dans une longue extase,
D'un cœur qui par degrés et se gonfle et s'embrase
T'offrir les vœux; tantôt, l'œil fixé sur tes traits,
En s'enivrant d'amour, oublier ses regrets;
Et tantôt, parcourant tes lettres, vrais modèles,
D'un bonheur qui n'est plus garans toujours fidèles,
Bénir encor le jour où tu l'as su charmer:
En te lisant il croit recommencer d'aimer;
Ta raison le condamne et ton cœur lui pardonne:
A l'espoir le plus doux son âme s'abandonne;
Mais quand il croit goûter les plaisirs qu'il a lus,
Ton Charles se réveille, et crie : Elle n'est plus!

Pour remède au chagrin qui lentement me tue,
Des amis, qui jamais sans doute ne t'ont vue,
M'offrent de froids conseils, me reprochent mes pleurs;
Et, pour me consoler du plus grand des malheurs,
Me répètent cent fois qu'il est irréparable;
Quand ce penser lui seul me rend inconsolable!
Dans ce monde trompeur, que j'ai fui pour toujours,
Ils disent que je puis, sur les pas des amours,
Retrouver (ô blasphême!) une autre Caroline!...
Oui, je puis retrouver ta fraîcheur dans Delphine;

Dans Rose ton souris, dans Adèle tes yeux,
Dans Zoé de ton sein le contour gracieux;
Ton caractère aussi revit dans Adolphine,
Dans Flore ton esprit, ton cœur dans Joséphine:
Ainsi de ta beauté chacune m'offre un trait;
Mais des traits isolés ne sont point un portrait!
Ainsi recomposant le plus parfait modèle,
Je puis de tes vertus trouver une étincelle,
Un rayon égaré.... mais je ne pourrai pas
Rallumer le foyer qu'éteignit le trépas!

Dans ces temps, où l'honneur compte plus d'un naufrage,
Sans doute que les dieux, jaloux de leur ouvrage,
Ont voulu te soustraire à ces vils séducteurs,
Des droits de la tendresse heureux usurpateurs,
Qui peut-être espéraient refaire à leur image
Ce cœur qu'ils profanaient par leur impur hommage:
Leurs principes affreux, athéisme d'amour,
Tu les as détestés; tous ces amans d'un jour,
Insectes papillons qui s'attachent aux Grâces,
Sans effleurer ton cœur voltigeaient sur tes traces:
Le vice t'entourait, mais n'osa t'approcher.
Ton seul tort, et j'eus droit de te le reprocher,
Est d'avoir méconnu le danger de tes armes.
Je sais que la nature, en créant tant de charmes,

A créé le besoin de les faire admirer,
Et que, pour la beauté, plaire c'est respirer :
Mais pourquoi dérober l'hommage illégitime
D'un amour qu'on ne veut payer que par l'estime ?
Et quel triomphe, hélas ! pour un cœur généreux,
De se dire : « L'on m'aime, et l'on est malheureux ! »
Ah ! si dans l'Élysée on est sensible encore,
Souviens-toi que l'amour d'un coup d'œil peut éclore ;
Et qu'au séjour nouveau par ton âme habité,
Quand on est malheureux, c'est pour l'éternité !

Mais souviens-toi surtout de l'ami le plus tendre,
Qui, plein de tes vertus et fidèle à ta cendre,
Reconnaissant d'aimer... même ce qui n'est plus,
Chérit sa peine, et vit de soupirs superflus.
Espérer le bonheur serait te faire injure :
La consolation est pour moi le parjure.

Les muses, seul amour permis au malheureux
Qui perd l'objet constant de ses plus tendres vœux,
Les muses, dont la main essuya tant de larmes,
Pour moi, les muses même ont perdu tous leurs charmes ;
Je hais leurs vains lauriers, et mon luth détendu
Aux branches d'un cyprès repose suspendu ;
Ou, d'un doigt incertain si je l'essaie encore,
Soit quand le jour s'enfuit, soit quand renaît l'aurore,

C'est pour dire aux échos ton nom et ma douleur.
Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?
Que me fait à présent le succès d'un ouvrage?
La voix du monde entier ne vaut pas ton suffrage.
Toi seule fus ma muse; oui, de tous mes écrits
Caroline fut l'âme, et le juge et le prix.
Lorsqu'à mon vers heureux souriait le parterre,
L'orgueil que j'ai senti fut l'orgueil de te plaire [1].

Ce monde, où tu n'es plus, m'appelle vainement.
Le monde est un désert pour le cœur d'un amant!
Seule tu le peuplais... Tu le peuples encore...
Mais quelle nuit affreuse y remplace l'aurore!
J'y vivais d'espérance, et j'y vis de regrets!
Où le myrte a fleuri, s'élève le cyprès!
Tout m'y semblait riant, tout est devenu sombre!
Je n'y voyais que toi... je n'y vois que ton ombre!...

[1] Dans la première édition, on lisait ici ces quatre vers, que l'auteur a supprimés dans une seconde :

Et j'aurais vu, sans toi, d'un œil moins abattu,
Du *Lord* tant maltraité le revers *impromptu* *.
Enfin par toi, pour toi, mon adorable amie,
Je sentais, j'écrivais, je chérissais la vie.

* Allusion à la chute du *Lord impromptu*, comédie en vers en cinq actes, représentée en l'an 8 au Théâtre de la République.

Je la trouve aux lieux même où je crois l'éviter.
Melpomène à ses jeux vient-elle m'inviter ;
Plein de ton souvenir, quand j'applaudis Racine,
Je pleure au même vers où pleura Caroline.
Aux pièces de Molière on me voit attendri,
Et seul je pleure encore où Caroline a ri.
Si le hasard conduit ma rêveuse indolence
Vers ce jardin fameux, planté par l'opulence,
Lieu charmant, dont cent fois nous avons fait le tour,
Lieu cher à tous les goûts, et qui sert tour à tour
De théâtre au plaisir, de retraite à l'étude,
Mon cœur te redemande à cette solitude ;
Mon pied croit ressaisir la trace de tes pas ;
Je baise le gazon foulé par tes appas,
Et je rends grâce, assis sous son discret feuillage,
A l'orme hospitalier qui t'offrit son ombrage.
Suis-je dans un parterre où la rose et le lis
De leur éclat rival brillent enorgueillis ;
Mon avide regard cherche la tubéreuse ;
Plus belle, par ton choix, ou du moins plus heureuse,
Cette fleur, à mes yeux, est la reine des fleurs.
Que dis-je ? ô souvenir, qui redouble mes pleurs !
Caroline plus juste, à son heure suprême,
A la reine des fleurs rendit son diadême.

« Je voudrais, me dis-tu (j'étais à son côté [1],
« Cachant sous un front calme un cœur bien agité),
« Je voudrais une rose, » et ton ami fidèle
Court, vole, t'en offre une aussi fraîche que belle.
Tu la prends, d'une main faible, et veux la poser
Sur ta bouche qui s'ouvre encor pour la baiser :
Je te vis tendrement sourire à ton image ;
Tu semblais au plaisir rendre un dernier hommage,
Et ton regard disait : « J'ai brillé comme toi,
« Charmante rose... adieu... tu vivras plus que moi ! »
Le lendemain s'accrut par degrés ta souffrance ;
Et par degrés aussi mourut mon espérance.
Le lendemain Malouet vint me dire : *Elle est mieux* :
Le lendemain ton âme avait rejoint les cieux !!!..
Je m'arrête... ma main tremble... ma plume tombe!...
Mon cœur m'échappe encor... il te suit dans la tombe.
Un éclair de bonheur vient de luire pour moi ;
J'ai cru te voir, j'ai cru converser avec toi...
Mais le charme est détruit, et je dis à ta cendre
Un éternel adieu... que tu ne peux entendre!!!...

[1] Ce morceau pourrait paraître déplacé à ceux qui n'y verraient qu'une fiction poétique : on en jugera autrement, en apprenant que je ne suis qu'historien malheureusement trop fidèle.

L'AUTOMNE,

PASTORALE TRADUITE DE POPE.

Sous un hêtre touffu, languissamment assis,
Deux bergers exprimaient leurs amoureux soucis.
De sa chère Délie Hylas pleurait l'absence;
Ægon de sa Doris accusait l'inconstance;
Et, par leurs sons plaintifs tour à tour attendris,
Les échos répétaient et Délie et Doris.

Vous, nymphes de Mantoue, à ma muse rustique
Prêtez de vos accens la mélodie antique;
Que je redise encor, sur un plus digne ton,
Et les soupirs d'Hylas et les plaintes d'Ægon.

[1] O toi, de qui Ninon eût appris l'art de plaire,
Comme elle indépendante, et plus qu'elle sincère,
Dont l'esprit tolérant, des préjugés vainqueur,
Ne triomphe jamais aux dépens de ton cœur,

[1] L'auteur a substitué cette invocation à celle du poète anglais.

Prête, ô divine Laure ! une oreille attentive
Aux timides accens de ma muse plaintive !
Quand je parle pour moi, tu ne m'écoutes pas ;
Mais tu peux, sans danger, t'attendrir pour Hylas.

L'astre du jour naissait ; ses rayons près d'éclore
D'une poupre plus vive embellissaient l'aurore,
Quand le sensible Hylas, aux rochers, aux forêts,
En sons mélodieux, exhala ses regrets :

« Allez, tendres Zéphirs, et portez à Délie
« Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

« Semblable au tourtereau, dont la tremblante voix,
« En longs roucoulemens, attendrissant les bois,
« Redemande partout sa compagne égarée,
« Ainsi, loin de ta trace, ô bergère adorée !
« Je te demande aux vents, je pleure ; mais, hélas !
« Ou sourd, ou sans pitié, tout abandonne Hylas.
« Allez, tendres Zéphirs, et portez à Délie
« Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

« Loin d'elle tout languit : les habitans des airs
« Suspendent leurs ébats, négligent leurs concerts ;
« Loin d'elle le tilleul, resserrant son feuillage,

« Aux troupeaux haletans refuse son ombrage ;
« Loin d'elle on voit le lis par degrés se flétrir,
« Se pencher tristement sur sa tige et mourir.
« Tendres fleurs, qui mourez quand Zéphire vous quitte;
« Oiseaux, qui vous taisez quand l'été, dans sa fuite,
« Du dieu qui vous anime attiédit les rayons ;
« Arbres qui vous fanez, quand le dieu des moissons
« Éteint, en s'éloignant, cette chaleur dernière
« Qui défendait vos fronts d'une vieillesse entière,
« N'est-il pas vrai? vous tous éprouvâtes mon sort :
« Pour qui sait bien aimer l'absence est une mort.
« Allez, tendres Zéphirs, et portez à Délie
« Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

« Ah ! maudits soient les champs qui retiennent ses pas
« Que tout fruit s'y corrompe ou n'y mûrisse pas !
« Que le tilleul séché, que la rose flétrie
« Meure ! que tout périsse, oui tout !... hors ma Délie...
« Qu'ai-je dit?... dans les lieux par toi-même embellis.
« Que le printemps te suive, et soudain que le lis,
« Que la rose, ô Délie ! embaumant ton passage,
« Parent de leurs festons l'arbre le plus sauvage !
« Que l'épine y fleurisse, et de son tronc noueux
« Que l'ambre parfumé découle sous tes yeux !

« Allez, tendres Zéphirs, et portez à Délie
« Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

« Les chantres du printemps cesseront leurs concerts,
« Les autans cesseront de régner sur les mers,
« Les forêts d'agiter leur parure ondoyante,
« Les ruisseaux d'épancher leur onde gazouillante,
« Et ma Délie enfin cessera de charmer,
« Avant que son berger puisse cesser d'aimer.
« Aux bergers altérés une claire fontaine,
« Morphée aux moissonneurs succombant dans la plaine,
« L'ondée à l'alouette, à l'abeille un beau jour,
« Sont moins doux qu'à mes yeux l'objet de mon amour.
« Allez, tendres Zéphirs, et portez à Délie
« Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

« Viens, ma Délie, ah! viens!... mets fin à mes regrets,
« Je demande Délie aux antres, aux forêts :
« Les antres, les forêts me répondent Délie :
« J'entends ton nom... c'est toi, seul charme de ma vie,
« Oui, c'est toi que je veux!... Mais que vois-je? grands dieu
« Est-ce un songe? l'amour abuse-t-il mes yeux?...
« Est-ce toi, ma Délie?... elle vient, oui, c'est elle...
« Oui, je la reconnais; elle revient fidèle!

« Ah! cessons par nos chants d'attrister ces vergers!
« Et vous, de ma douleur témoins et messagers,
« Cessez, tendres Zéphirs; je vais, je cours moi-même
« Porter tous mes soupirs aux pieds de ce que j'aime. »

Après Hylas, d'un chant plus lamentable encor,
Ægon fit retentir les bosquets de Windsor.
O vous, sœur d'Apollon, sur vos lyres sacrées,
Répétez des chansons par vous-même inspirées!

« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
« Ægon chante Doris pour la dernière fois!

« Je pleure la parjure au pied de ces montagnes
« Dont l'orgueilleux sommet, dominant nos campagnes,
« S'élève, et par degrés lassant nos faibles yeux,
« Se rétrécit, s'efface, et se perd dans les cieux.
« Je pleure quand le bœuf, épuisé, hors d'haleine,
« D'un pas pénible et lent abandonne la plaine;
« Tandis que la fumée, au faîte des maisons,
« A flots précipités roule ses tourbillons;
« Et que l'ombre, glissant sur l'herbe rembrunie,
« Comme un manteau léger couvre au loin la prairie.

« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix ;
« Ægon chante Doris pour la dernière fois !

« Souvent à nos amours, qui cherchaient le mystère,
« Ce peuplier prêta son ombre hospitalière ;
« Souvent sur son écorce, aussi fragile qu'eux,
« Je gravai de Doris les sermens amoureux ;
« Tandis qu'avec des fleurs, en guirlande tressées,
« Sa main courbait en arc ses branches enlacées.
« Des fleurs qu'elle tressait tout l'éclat s'est perdu ;
« Des mots que j'ai gravés l'empreinte a disparu ;
« De l'infidèle ainsi j'ai vu mourir la flamme,
« Et l'espérance ainsi s'est éteinte en mon âme !
« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix ;
« Ægon chante Doris pour la dernière fois !

« Je vois briller l'Arcture, aux moissons salutaires,
« De son éclat fécond il réjouit la terre ;
« Fier du poids qui l'oblige à courber ses rameaux,
« L'arbre étale à nos yeux l'or de ses fruits nouveaux ;
« Des flots d'un doux nectar s'enfle la grappe mûre ;
« Aux bosquets jaunissans, pour dernière parure,
« Le rouge cornouiller apporte ses tributs.
« Juste ciel ! à nos vœux, à nos soins assidus,
« Bois, vergers, tout répond, tout rend avec usure :

« L'Amour seul est ingrat dans toute la nature!
« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
« Ægon chante Doris pour la dernière fois!

« J'entends sur ces coteaux un berger qui me crie :
« Veille; un loup rôde, Ægon, près de ta bergerie :
« Eh! que m'importe, hélas! au comble du malheur,
« De garder mes troupeaux, quand j'ai perdu mon cœur?
« Pan vient me demander par quel charme funeste
« S'usent dans le chagrin mes jours que je déteste;
« Ou bien quelle bergère a lancé dans mon sein
« Le trait empoisonné d'un regard assassin :
« Quelle autre que Doris eût allumé ma flamme?
« Et quel autre qu'Amour a pu charmer mon âme?
« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
« Ægon chante Doris pour la dernière fois!

« Je fuirai les bergers, les troupeaux, les prairies;
« Oui, je puis renoncer à nos plaines fleuries,
« Aux bergers, aux troupeaux, à la clarté du jour,
« A l'univers, à tout, à tout.... hors à l'Amour!
« Je te connais, Amour : tes cruelles blessures
« Des monstres libyens surpassent les morsures;
« Des gouffres bouillonnans que recèle l'Etna,

« Un tourbillon affreux dans les airs t'emporta,
« Et de ses sombres flancs, qu'entr'ouvrit le tonnerre,
« Tu sortis tout armé pour tourmenter la terre.
« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
« Ægon chante Doris pour la dernière fois!

« Adieu, bosquets! adieu, flambeau de la nature!
« Je ne résiste plus aux tourmens que j'endure :
« Viens voir, Doris, l'amant que ton cœur a trompé,
« Viens le voir, s'élançant de ce roc escarpé,
« Se punir du malheur de t'avoir trop chérie.
« Et toi, que si souvent mes pleurs ont attendrie,
« Écho, ne réponds plus à ma mourante voix;
« J'ai prononcé Doris pour la dernière fois! »

Ainsi nos deux bergers, dès l'aube matinale,
Chantaient aux doux accords de leur flûte rivale,
Jusqu'au temps où la nuit par degrés vient ternir
La mourante clarté du jour qui va finir;
Quand, tombant sur nos prés, de ses perles liquides
La rosée embellit les arbrisseaux avides;
Et quand Phébus, cédant l'horizon à sa sœur,
De l'ombre qui s'alonge augmente l'épaisseur.

LA MOUCHE AU MENTON.

CONTE VÉRITABLE.

Je le vois, cher ami, cette mouche te pique :
Tu brûles de savoir le tragique accident
(D'autres plus volontiers l'appelleraient comique)
Dont mon menton encore aujourd'hui se ressent.
Je vais te contenter; par un récit fidèle,
Je veux, en t'égayant, récompenser ton zèle;
Mais, pour mieux irriter ton curieux désir,
Souffre que, de plus haut, je prenne l'aventure :
Tu m'en sauras gré, je le jure;
C'est en le suspendant qu'on double le plaisir.
Tu connais ce château dont la superbe cime
Majestueusement s'élève, et dont l'aspect,
Toujours si redouté du crime,
Même aux cœurs innocens imprime le respect;
Vincennes, en un mot; c'est dans ce château même
Que de dîner j'eus avant-hier l'honneur.
J'entre, on me fait l'accueil le plus flatteur;

Mais en entrant, ma surprise est extrême
De voir... ce qu'en ces lieux je n'aurais pas cru voir,
Jeunes beautés, à la taille légère,
Air naïf, teint de rose, et tout ce qu'à Cythère
Créa ce petit dieu dont tout sent le pouvoir.
Je ne m'attendais pas à rencontrer les Grâces
Dans ce redoutable séjour;
Et qu'un lieu, si célèbre en fameuses disgrâces,
Pût offrir à mes yeux le palais de l'Amour.
La table nous appelle; on a placé son monde;
Dans les verres Bacchus, dans les yeux la gaîté
Pétillent; tout s'anime, et l'on fait à la ronde
Circuler les bons mots, la joie et la santé.
Mais quelle scène intéressante!
Quel spectacle divin, peu connu dans Paris,
Frappe, enchante nos yeux et nos cœurs attendris!
Le dessert commençait; une femme charmante,
Qui joint aux fleurs de la beauté
Les fruits si doux de la maternité,
Fait apporter son fils (j'étais à côté d'elle).
On rit, l'enfant sourit; on parle, il veut parler:
On folâtre, on cajole: imitateur fidèle,
Par ses sauts, par ses bonds il semble cajoler:
Bientôt d'un vin exquis chacun remplit son verre;

Le petit singe alors, pour nous rendre jaloux,
Demandant à grands cris un nectar bien plus doux,
Se jette avec transport sur le sein de sa mère.
D'une pudique main, la mère, en souriant,
Découvre... Oh ! qui de nous, à ce charmant spectacle,
Qui de nous n'eût voulu redevenir enfant?
Amour, c'était à toi de faire ce miracle!
L'heureux poupon, ces lis, faits pour charmer les dieux,
Sans crainte il les baise, il les touche;
Seul il peut y porter et les mains et la bouche;
Mais tous les spectateurs les dévorent des yeux.
Cependant l'aimable nourrice,
Sans s'étonner et sans rougir,
Poursuivait... De quoi donc veut-on qu'elle rougisse ?
Est-il devoir plus saint et plus doux à remplir?
Ah! cède au vœu de la nature!
Laure, des voluptés tu goûtes la plus pure :
Que celle dont le cœur ne sut jamais sentir,
Jette au hasard son fils dans un sein mercenaire;
Allaiter ses enfans c'est être deux fois mère.
Mais il est temps de raconter
La catastrophe un peu sanglante,
Et pourtant très-divertissante,
Que mon menton meurtri peut encore attester.

Jeunesse, comme on dit, ne peut rester en cage ;
Au sortir d'un joyeux repas
Chacun, à sa bergère ayant donné le bras,
Va fouler, en sautant, l'herbe du voisinage ;
J'étais ingambe alors ; d'un leste cavalier
Je veux jouer aussi le galant personnage,
Et je saisis, sans me faire prier,
Le bras charmant d'une Iris de mon âge.
Nous partons : la gaîté nous conduit par la main,
Et le plaisir nous suit : tout va bien et bon train :
Nul accident. Bientôt la bruyante folie
Voulut, pour mon malheur, être de la partie :
Las de n'aller qu'en sautillant,
Chacun, du haut d'une colline,
Prend son essor, court, vole, et la troupe enfantine
Semble en rapidité le disputer au vent ;
Aucun ne touche à terre... aucun ! ah ! c'est trop dire,
Je n'y touchai que trop, et ma compagne aussi !
Cher ami... plains-moi... c'est ici
L'instant fatal : tous deux, dans un commun délire,
Plus légers que l'oiseau, nous volons... un faux pas
Nous trahit... nous tombons... une pierre incivile
Me froisse le menton, me sillonne le bras :
Non loin de moi, gisait ma compagne immobile.

Pour égayer l'histoire, un conteur scandaleux
Dirait qu'un amoureux zéphire
Osa lever... mais c'est médire :
Moi qui, dans ce moment fâcheux,
Placé sur son niveau, pouvais, et sans chandelles,
Voir tout, je ne vis rien. Pâle, sanglant, confus,
Et jurant qu'à courir on ne me prendra plus,
A moins qu'Amour ne me prêtât ses ailes,
Je me relève enfin. Sur mon menton brisé,
Un baume bienfaisant, qui nous vient d'Angleterre,
Mais qu'alors je nommai vrai baume de Cythère,
Par ma fidèle Iris est à l'instant posé,
Et voilà de ma mouche, ami, tout le mystère.

LE HAMEAU FORTUNÉ.

IDYLLE

Adressée à MM. Dubois et Loyseau, maîtres de pension, rue Bigot, ci-devant Monsieur, le jour de la distribution des prix, en 1797.

INTERLOCUTEURS.

DAMON, élève de la ci-devant université, TIRCIS, élève de la pension de M. Dubois.

DAMON.

Cher Tircis, je l'avoue, en parcourant ces lieux,
D'un regard étonné, mais non pas envieux,
Je contemple vos jeux, vos plaisirs, votre ivresse.

TIRCIS.

Qu'entends-je? ces plaisirs, ces jeux, cette allégresse
Seraient-ils étrangers à ton cœur, à tes yeux?
Dans vos hameaux, Damon, n'êtes-vous pas heureux?

DAMON.

Nous heureux !.. Nous l'étions avant l'affreux orage [1]
Qui, portant dans ses flancs la mort et le ravage,
Sur nos champs dépeuplés, flétris en un instant,
Vint fondre, et promenant son souffle dévorant
Du plus humble vallon aux plus hautes montagnes,
En déserts a changé nos fertiles campagnes.
Depuis ce jour, Tircis, l'épine au tronc noueux,
Le vil chardon, la lierre aux cent bras tortueux,
Du laurier, de la rose usurpant le domaine,
De leur poids parasite embarrassent la plaine :
Toute fleur craint d'y naître, et tout fruit d'y mûrir :
Dans ces prés, où l'agneau se plaisait à bondir,
Où venait folâtrer l'innocente bergère,
Le loup, le sanglier se font entre eux la guerre :
Des animaux hideux, féroces ou rampans,
De ces lieux dévastés sont les seuls habitans ;
Les muses ont quitté nos paisibles contrées,
Que souvent au Parnasse elles ont préférées ;
Et nous, leurs nourrissons, dispersés dans les bois,
A peine savons-nous accorder nos hautbois.

[1] On se ressentira long-temps de la suppression de l'Université de Paris, que rien n'a remplacée.

Que dis-je ? les oiseaux, jadis nos premiers maîtres,
Ne nous appellent plus à leurs concerts champêtres ;
Tout se tait ou gémit ; l'aigre cri des corbeaux
Retentit seul encor dans ces vastes tombeaux.

TIRCIS.

De ton récit, Damon, mon âme est consternée ;
Mais qu'il me fait bénir l'heureuse destinée
Qui, lorsque autour de nous un fléau destructeur
A semé l'épouvante et le deuil et l'horreur,
M'a conduit dans ces lieux, riche et douce retraite
Qui m'offre tous les biens que ta douleur regrette !
Oui, Damon, dans ces lieux, grâce aux soins réunis
Du sage Palémon [1], de l'aimable Daphnis [2]
De sa charmante épouse et surtout de sa mère [3],
Nos champs n'ont rien perdu de leur beauté première.
Sous un ciel toujours pur, dans le sein de la paix,
Nos jours coulent heureux ; tout prévient nos souhaits ;
De limpides ruisseaux, de verdoyans ombrages,
Des prés toujours fleuris, les meilleurs pâturages,

[1] M. Loyseau.

[2] M. Dubois.

[3] Madame Loyseau : c'est à ses soins vraiment maternels qu'est confiée l'éducation physique des enfans.

Des troupeaux !.. tu les vois, frais comme le printemps,
Beaux de santé, de joie, ils suivent triomphans
La mère de Daphnis, la leur, dont la tendresse
Tour à tour les nourrit, les pare et les caresse.
A de plus graves soins Daphnis et Palémon
Président : leurs talens forment notre raison ;
A notre œil curieux dévoilant tous les âges [1],
L'un nous apprend les mœurs, les différens usages
Des bergers, des héros, des peuples et des rois ;
L'autre de l'univers nous explique les lois [2] :
Avec l'un, dans un court et simple apprentissage,
Des anciens bergers nous parlons le langage [3] ;
Avec l'autre, prenant un vol ambitieux,
Nous mesurons la terre et lisons dans les cieux [4].
Du Panthéon antique en nous traçant l'histoire [5],
L'un, sans la fatiguer, orne notre mémoire ;
L'autre, en nous égayant aux dépens des faux dieux [6],
Nous fait aimer celui qu'ont aimé nos aïeux.

[1] L'Histoire et la Géographie.

[2] La Physique.

[3] La langue latine.

[4] La Géométrie et l'Astronomie.

[5] La Mythologie.

[6] La Religion.

De vos hameaux détruits les muses exilées [1]
Pour seconder leurs soins sont par eux appelées :
Uranie et Clio, Calliope surtout,
Un Virgile à la main vient former notre goût ;
Et ce soir dans nos jeux, Damon, toi-même encore
Tu pourras reconnaître Euterpe et Terpsichore [2].
Mais sais-tu quel objet, enchantant nos hameaux [3],
Donne aux fleurs leur parfum, leur ramage aux oiseaux,
Aux ruisseaux gazouillans leur aimable murmure,
Un aspect plus riant à toute la nature ?
Pourquoi la ronce même en nos vergers fleurit,
Et pourquoi l'humble arbuste à l'instant y grandit ?
C'est que Vénus (du moins on prétend que c'est elle),
Sous les traits ingénus d'une simple mortelle,
Partageant nos travaux, se mêlant à nos jeux,
De son éclat fécond anime ces beaux lieux :

[1] MM. Dubois et Loyseau ont pour coopérateurs des professeurs distingués de la ci-devant Université, entre autres MM. Tonnelier et Maheraut, dont l'un enseigne l'Histoire naturelle, et l'autre la Littérature latine et française.

[2] La distribution des prix a été suivie d'un concert et d'un bal, exécutés par les élèves de la maison.

[3] Madame Dubois-Loyseau. Ce portrait ne paraîtra flatté à aucun de ceux qui connaissent l'original.

Chacun veut à l'envi lui plaire, et son sourire
Récompense lui seul les efforts qu'il inspire.
Heureux, nous ne pouvons sentir que ses bienfaits !...
Dans ces lieux, dans nos cœurs pour conserver la paix,
Elle a laissé son fils aux nymphes de Cythère,
Où près de nous s'il ose accompagner sa mère,
Ce dieu, que l'on nous peint terrible et si méchant,
Innocent et timide, ici n'est qu'un enfant.
Mais que vois-je ? tes yeux se remplissent de larmes...

DAMON.

Pardonne, de ton sort en me peignant les charmes,
Tu me fais trop sentir tout ce que j'ai perdu.

TIRCIS.

Eh bien ! console-toi, Damon, tout t'est rendu.
De ton bonheur passé si le nôtre est l'image,
Avec nous dès ce jour que ton cœur le partage.

DAMON.

Quoi ! tu veux ?....

TIRCIS.

Je veux mettre un terme à ta douleur;

Est-ce en le déplorant qu'on répare un malheur?
Regarde en nos bosquets la tendre Philomèle :
Des chantres du printemps aucun n'aime comme elle.
Que d'une main avide un berger ravisseur
Enlève le rameau qui portait son bonheur;
On la voit quelque temps plaintive, désolée,
Voltiger et gémir autour de la vallée
Où reposa le fruit de ses premiers amours;
Mais le deuil s'affaiblit, s'éloigne tous les jours,
Et déjà l'oiseau chante, en saluant l'aurore,
L'espoir d'aimer bientôt et d'être mère encore.
Reste avec nous, Damon, bientôt... Quels cris joyeux
Remplissent cette enceinte et s'élèvent aux cieux!
Vois accourir en foule au son de la musette,
Et pasteurs et troupeaux; tout annonce une fête :
Recueillant le doux fruit de ses heureux travaux,
Chaque berger vainqueur, aux yeux de ses rivaux,
Va des mains de Daphnis recevoir la couronne.
Celui qui la reçoit et celui qui la donne,
Également fêtés, se partagent entre eux
Et l'amour et l'encens de ce concours nombreux,
Qui t'offre une famille heureuse et bien unie
De vainqueurs sans orgueil, de vaincus sans envie.
Viens, Damon, à Daphnis je vais te présenter;

Viens ; bientôt avec nous tu voudras le chanter ;
Dans tes yeux plus sereins déjà le plaisir brille,
Et je vois que ton cœur sera de la famille.

DAMON.

Ah ! dès ce moment même il est à vous, ce cœur
Que l'amitié console et rappelle au bonheur :
Oui, je joindrai ma voix à vos chants d'allégresse ;
De mes accens, Daphnis, excuse la rudesse :
Il ne me reste plus que ce méchant hautbois,
Dont l'aigre son fait fuir les habitans des bois ;
Mais quand le dieu du jour dissipe le nuage
Qui couvrit ses rayons pendant un long orage,
Les oiseaux, égayés par ses feux renaissans,
Pour saluer le dieu, confondent leurs accens ;
On les entend sous l'orme, où le chœur se rassemble,
Gazouiller, croasser, crier, siffler ensemble.
Tandis que Philomèle, au chant mélodieux,
Module des accens faits pour charmer les dieux,
Sur un buisson voisin la pie au dur ramage
De son rauque gosier tire un rustique hommage,
Et plaît pourtant au dieu qu'elle semble insulter ;
Il sourit aux efforts qu'elle fait pour chanter.
Cet exemple autorise et décide mon zèle.

TIRCIS.

Le cœur a-t-il besoin d'excuse ou de modèle ?
Inspirés par lui seul, par lui seul réunis,
Chantons, célébrons tous Palémon et Daphnis.
Notre hommage plaira ; je le prédis d'avance ;
On aime les accens de la reconnaissance.

LE JARDINIER COMME IL Y EN A PEU,

FABLE ALLÉGORIQUE,

Faite en sortant d'une distribution de prix, chez MM. Dubois et Loyseau, maîtres de pension.

Dans un canton fertile, et sous un ciel serein,
Habite un jardinier, paisible souverain;
Non de ces jardiniers vulgaires
Dont l'art borné n'excelle guères
Qu'à planter, aligné sur un sol ignoré,
Le légume jadis en Égypte adoré,
Art utile, il est vrai, mais monotone et triste:
Daphnis [1] n'est pas non plus un jardinier-fleuriste,
Qui pour le vain plaisir des yeux,
Stérilement industrieux,

[1] M. Dubois-Loyseau, ci-devant professeur de philosophie dans l'Université de Paris.

Dérobe les faveurs de Flore;
Et, froid despote de saisons,
Sous le règne des aquilons,
A grands frais, veuille faire éclore
Des œillets sans parfum, des roses sans couleurs.
Daphnis pourtant cultive aussi les fleurs,
Mais des fleurs dont chacune, à son matin éclose,
Double par son parfum le prix de ses appas:
La main qui sans effort les soigne et les arrose,
Seconde la nature et ne la force pas;
Chez lui toute plante est utile;
Le chardon malfaisant, le lierre tortueux,
N'oseraient usurper le domaine fertile
Où s'élève l'arbuste aux rameaux fructueux.
Qu'avec soin Daphnis les décore,
Ces lieux où chaque jour naissent des fruits nouveaux!
Dans son jardin souvent la nuit le trouve encore;
Et, pour recommencer ses utiles travaux,
Son zèle n'attend pas le réveil de l'aurore.
Si j'avais uni mon destin
Au destin d'un objet aimable,
Dont l'éclat fît pâlir les fleurs de mon jardin,
Je me croirais bien estimable

De me lever aussi matin....
Mais, chut! taisons-nous, et pour cause.
Sa mère a soin des tendres arbrisseaux [1];
Sa main de leurs faibles rameaux
Dirige doucement l'essor, et les dispose
A de plus robustes travaux :
Elle veille sur les ruisseaux
Dont l'onde pure les arrose;
Elle est à tous, partout; enfin,
La mère de Daphnis est l'âme du jardin :
Son épouse en est la parure;
Ses doigts timides, délicats,
Des fleurs ignorent la culture;
Mais les fleurs naissent sous ses pas.
Tout succès irrite l'envie :
L'envie aurait, en d'autres temps,
Accusé Daphnis de magie.
Pour prévenir ses obscurs sifflemens,
Que fait-il? Un jour il invite
Du canton la brillante élite;
D'étrangers un concours nombreux

[1] Madame Loyseau.

Vient embellir la fête, et même l'on assure
Qu'afin d'en juger par ses yeux,
D'un de ses favoris empruntant la figure,
Apollon s'est glissé parmi les curieux [1].
Chacun sait qu'Apollon fut berger chez Admète;
Qui dit berger, dit presque jardinier :
Daphnis le reconnaît, et veut que le premier
Parmi ses juges on l'admette.
Mais ses juges déjà sont ses admirateurs;
Ils parcourent, surpris, ces jardins enchanteurs
Où l'art donne, en riant, la main à la nature.
Le doux parfum des fleurs, l'éclat de la verdure,
Le cours limpide des ruisseaux,
Le gazouillement des oiseaux,
Le jeune orgueil des arbrisseaux,
Qui, fiers des fruits divers dont leur front se couronne,
Étalent au printemps les trésors de l'automne:
L'abondance partout, et partout la gaîté,
La paix, et d'un ciel pur la féconde clarté,
Tout prouve, tout explique à la foule ravie,
Le talent, les efforts, les succès de Daphnis.

[1] M. de Boufflers honorait cette fête de sa présence.

Daphnis, qui voit pour lui tous les cœurs réunis,
Modestement triomphe, et plaît même à l'envie.

Sans peine de ma fable on devine le sens :
Je juge, à la gaîté qui dans vos regards brille,
Que tous les cœurs reconnaissans
Ont déjà reconnu Daphnis et sa famille.

LE LOUVETEAU ET LA JEUNE BREBIS,

FABLE.

Certain berger avait apprivoisé
Un louveteau de race carnassière,
Mais qui n'avait pas exercé
Sa dent, trop jeune encor, sur la gent moutonnière :
Hors l'appétit, qu'il conserva glouton,
Le louveteau lui-même était un vrai mouton.
Le berger dans la bergerie
Sans défiance le laissait;
Et le troupeau, dans la prairie,
Sans crainte autour de lui paissait.
Dans ce troupeau, brebis jeune et folette,
Égalant, surpassant en fraîcheur tendre herbette,
Neige en blancheur,
Lait en douceur,
La Vénus des brebis, l'honneur de la houlette,
Brillait parmi toutes ses sœurs,
Comme le lis parmi les fleurs.
Plus belle, elle devait être aussi plus heureuse;
Elle l'était : sa mère, attachée à ses pas,

A lui complaire était industrieuse :
Si quelque part l'herbage était plus gras,
Dans un endroit si l'onde était plus pure ;
Mère brebis courait le découvrir,
Et promptement revenait pour l'offrir
A sa chère progéniture ;
Et puis elle la caressait,
Lui souriait et la baisait....
Comment?.... qu'importe la manière?
C'étaient des baisers, des souris
A la manière des brebis.
Presque autant que l'aimait sa mère,
Le berger paraissait l'aimer :
C'était caresse sur caresse.
Du nom de Mimi sa tendresse
Se complaisait à la nommer.
Du troupeau le gardien sévère
S'adoucissait en la voyant ;
Pour ses compagnes vrai cerbère,
Pour elle doux et caressant :
Par quelque saut divertissant,
Toujours empressé de lui plaire ;
Près des autres Lubin aboyait de colère,
Près d'elle il jappait de plaisir.

Qui l'eût cru que menant une si douce vie,
A peine ayant le temps de former un désir,
Par une aveugle fantaisie,
A tant d'objets dignes de la fixer,
Mimi pût préférer la sauvage tendresse
D'un louveteau?.... Pauvre jeunesse!
N'est-ce qu'en l'abusant qu'on peut l'intéresser?
Déjà la pauvrette préfère
Le hurlement de ses amours,
Aux soins d'une amitié sincère;
Le mal augmente tous les jours.
Elle oublie enfin pour toujours
Et les caresses de sa mère,
Et de Lubin les jolis tours,
Et du berger la gentille musette.
Pour mieux jouir de sa conquête,
Un beau jour l'enfant des forêts
Au fond d'un bois l'entraîne... O douleur! ô regrets!
Le berger s'élance après elle,
Il court, il la voit, il l'appelle;
Mais l'ingrate ne l'entend plus,
Ou plutôt ne veut plus l'entendre.
En bêlemens plaintifs, et non moins superflus,
Sa mère abandonnée, hélas! mais toujours tendre,

Exhale sa vive douleur:
Lubin, qui la suit à la piste,
La rappelle au bercail, la rappelle au bonheur.
A tant de vœux Mimi résiste,
Et dans l'antre du louveteau
S'enfonce en se flattant du destin le plus beau.
Les premiers jours furent des jours de fête :
Par mille soins, l'animal ravisseur
Si bien de sa compagne avait monté la tête,
Que le regret n'effleura point son cœur.
Mimi pourtant dut se trouver nourrie
Un peu moins bien que dans la bergerie;
Mais son bonheur était complet
Avec une tête aussi chère:
Auprès d'un convive qui plaît,
S'aperçoit-on de la mauvaise chère?
Comme un songe léger ce grand bonheur passa :
Louveteau devint loup; bientôt il se lassa
De sa moutonnière femelle;
L'air des bois lui rendit sa haine originelle :
Il commença par la faire jeûner,
Puis les gros mots, et puis les coups de patte,
Et puis les coups de dent, et puis la bête ingrate,
Un beau matin, en fit un déjeûner.

Il est bien des Mimi, non des Mimi bélantes,
Qui laissant surprendre leur cœur
Aux amorces trop séduisantes
D'un sentiment qui promet le bonheur,
Aux feux follets d'un louveteau parjure,
Ont regretté d'avoir sacrifié
Les caresses de la nature
Et les plaisirs de l'amitié.

VERS A LAURE,

QUI M'AVAIT DIT EN PLAISANTANT QU'ELLE ME RENDRAIT ATHÉE.

Non, ne crois pas, charmante Laure,
Pouvoir chasser de mon esprit
Cet être par qui tout est, se meut, pense, agit;
Non, j'ai besoin de croire à ce Dieu que j'adore:
Tous tes argumens seront vains.
Pour démontrer son existence,
Je t'oppose à toi-même; et tous ces traits divins
Dont contre lui s'arme ton éloquence,
Suffiront seuls à sa défense.
Si Dieu n'est pas, comment pourras-tu m'expliquer
Cet art de raisonner, le premier de tes charmes?
Ah! de lui seul tu tiens les armes
Dont tu te sers pour l'attaquer!
Lui seul il a formé cette bouche perfide
Qui plaît, même en le blasphémant;
Sur ton front calme et fier sa majesté réside,
Et de tes yeux l'irrésistible aimant

Est l'emblême de sa puissance.
Ce Dieu que tu combats respire dans tes traits ;
Par tes talens, par tes attraits
Tous tes raisonnemens sont réfutés d'avance ;
Et j'ai vaincu si tu parais.
Cesse donc de nier, toi, sa parfaite image,
Cet être en qui tout vit et par qui tout est né,
Et paie au moins de ton hommage
Le droit qu'au nôtre il t'a donné.
Chacun en te voyant si belle,
Forcé soudain au même aveu,
Dira : « Laure, il existe un Dieu,
« Puisque tu n'es qu'une mortelle. »

PORTRAIT RESSEMBLANT.

Que je le hais ce tartufe titré
Qui, d'un air patelin, d'un langage sucré,
De qui veut raisonner plaignant le fanatisme,
Mesure la sagesse à son froid égoïsme;
Qui parle de vertus, et ne croit point en Dieu;
Philosophe d'hier, qui, dans sa politique,
Rival de son laquais, dédaigne Montesquieu;
Et faisant contraster sa fortune et son vœu,
S'engraisse d'esclavage et parle république;
Séducteur par système, amant par vanité,
Qui, près d'une beauté trop faible et trop sincère,
Pour usurper les droits de l'amabilité,
Se montre vertueux, et sensible, et sévère;
Condamnant l'inconstance et l'infidélité,
La rend tout à la fois infidèle et volage,
Et lorsqu'elle a rompu pour lui d'autres liens,
Doublement adultère, ose garder les siens!
Cependant on l'admire! on se dit : C'est un sage;
D'un mot un peu trop gai sa pudeur a rougi;

Il est décent : en faut-il davantage?
S'il parle, à l'instant applaudi :
S'il ne dit rien, on croit qu'il pense.
Jamais il ne censure.... Oh ! c'est un bon ami !
Tendres soins, doux baisers, s'en vont pleuvant sur lui ;
Il a joué l'amour, l'amour le récompense :
Voilà les heureux d'aujourd'hui !

LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

Air : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie !*

Honneur jaloux, en vain ta voix m'accuse
A mon penchant d'immoler mon devoir;
Qui suit son cœur n'a pas besoin d'excuse;
Pour être heureux, on n'a qu'à le vouloir.

Comment aimer pourrait-il être un crime,
Quand n'aimer pas n'est point en mon pouvoir?
Mais si l'amour est toujours légitime,
Pour être heureux, on n'a qu'à le vouloir.

L'auteur divin d'Héloïse et d'Émile
A ces deux points réduit le vrai savoir :
Le préjugé seul rend tout difficile;
Pour être heureux, on n'a qu'à le vouloir.

RÉPONSE

A CETTE QUESTION PROPOSÉE DANS LE MERCURE EN 1786 :

Peut-on aimer long-temps une belle femme sans esprit ?

On peut, un jour ou deux, brûler pour une belle,
Qui de ses attraits seuls peut tirer vanité ;
Un seul regard de la beauté
A dompté quelquefois le cœur le plus rebelle ;
Mais le mal est bientôt passé :
L'esprit, les talens seuls, forment l'amant fidèle ;
Toujours la blessure est mortelle,
Quand le trait de l'Amour par Minerve est lancé.

TRANSPORT POÉTIQUE

EN RECEVANT UNE LETTRE TRÈS-FLATTEUSE D'UNE FEMME AIMABLE A QUI J'AVAIS ENVOYÉ DES VERS.

Phébus, de tes dédains me voilà donc vengé!
Jusqu'ici de mes vers tu rejetas l'hommage;
Mais je regrette peu ton superbe suffrage;
Celui de la beauté m'a bien dédommagé:
Ton souris ne vaut pas le souris d'une Grâce.
Tes triomphes sont-ils si doux, si glorieux?
Tes plus chers favoris, ta puissance les place
Sur le scabreux sommet du Pinde ou du Parnasse;
Et je suis dans les cieux!

EXTRAIT D'UNE ÉPÎTRE

SUR LES TRAVAUX DE CHERBOURG EN 1786.

Vois, au milieu de la vague écumante,
Vois, sur sa base avec art enchaîné,
Ce cône qui, comme une île flottante,
Marche en triomphe, à la rade traîné.
Là, quel spectacle ! il s'arrête immobile :
Avec le fer, là, d'une main habile,
De ses liens on dégage, au signal,
L'ais arrondi qui sert de piédestal,
Et qui soudain en cadence surnage
Autour du cône. Un peuple spectateur,
Qui doute encor du succès de l'ouvrage,
Frémit, admire; et le cône, en vainqueur,
Descend, se fixe au niveau du rivage.
Ce frein nouveau, que lui donne un mortel,
Dompte la mer, enchaîne sa furie;
Elle recule, et la voix du génie
Est pour ses flots la voix de l'Éternel.

Ainsi jadis, suivant le bon Homère,
Grand créateur de dieux et de héros,
Ainsi l'on vit le dieu de la lumière
Fixer d'un mot l'inconstante Délos.
Voyez ce fort, dont le front redoutable
Impunément domine sur les eaux;
C'était jadis un humble banc de sable
Que redoutaient tout au plus les vaisseaux;
Dont chaque jour, dans sa course uniforme,
La mer couvrait et découvrait la forme:
L'île *Pelée* enfin était son nom;
Dans Cherbourg même à peine en parlait-on;
Mais tout à coup, avec un nom illustre,
L'île Pelée a pris un nouveau lustre.
Non loin de là, presque aussi glorieux,
Un autre fort s'offre à l'œil curieux,
Et dans ses flancs mille foudres de guerre
Peuvent croiser les foudres de son frère.

. . . . . .

. . . . . .

Il est sorti de ton docte cerveau
Ce beau projet, Cessard! grâce à tes veilles,
La France voit éclore un port nouveau,
Et l'univers accroître ses merveilles.

MON RÊVE

SUR LA CONVALESCENCE D'UNE JEUNE ACTRICE.

A présent, charmante Julie,
Qu'échappée au fatal nocher,
Dans le grand chemin de la vie
Tu recommences à marcher,
Et que le ciel, daignant suspendre
Et tes douleurs et mon chagrin,
Nous pouvons, plus calmes enfin,
Moi te parler et toi m'entendre,
Apprends comment s'est opéré
Ce prodige tant désiré.

J'ai vu ce que je vais décrire;
Ou, si c'est l'effet du délire
Où ton danger m'avait jeté,
Mon rêve à la réalité
Du moins ressemble, et, sans le dire,
Chacun verra que ce délire
Est celui d'un homme en santé.

A peine par la renommée
Ma tendresse fut informée
De l'accident subit, affreux,
Qui nous a causé tant d'alarmes,
Ne pouvant t'offrir que des vœux,
Le cœur serré, les yeux en larmes,
Troublé, tremblant, plus mort que vif,
Je cours au temple d'Esculape;
J'entre : à mon regard attentif
S'offre un spectacle qui me frappe :
Du dieu qui dompte le trépas
Je vois une foule empressée
Tenant la statue embrassée.
Leurs cris ne l'attendrissaient pas.
A ses pieds cependant ta mère
Expirait, et, pour l'émouvoir
N'osant employer la prière,
Faisait parler son désespoir.
Amour pleurait à côté d'elle :
Pour rendre sa douleur plus belle
Il avait ôté son bandeau;
Et cachant avec soin ses ailes,
Il ne montrait que son flambeau.
« Des nymphes à tes feux rebelles,

« Si ce flambeau, pour ton bonheur,
« Autrefois enflamma le cœur,
« Dieu puissant! dit-il, sois sensible
« Au sort d'une jeune beauté
« Qui du cœur le plus inflexible
« Devrait fléchir la dureté!
« Exauce-nous! Ah! si Julie
« A nos yeux n'était que jolie,
« Je ne t'importunerais pas;
« A Paphos ou bien à Cythère
« Je retrouverais ses appas :
« Mais aux seuls bienfaits de ma mère
« Doit-elle le don de charmer?
« Julie a, pour se faire aimer,
« D'autres secrets que l'art de plaire;
« Son moindre charme est dans ses traits [1] :
« Sur son front siége la décence;
« Dans ses yeux sourit l'innocence,
« Et sur sa bouche le plaisir
« Se loge d'un air si modeste,
« Que l'on n'ose point l'y saisir;
« Ou bien au fond des cœurs il reste

[1] Ce vers n'a pas de rime qui lui corresponde.

« Sous l'humble forme du désir
« Voilà celle qu'il faut guérir,
« Où c'en est fait de ma puissance :
« A ma voix laisse-toi fléchir;
« Si je puis encor te servir,
« Compte sur ma reconnaissance. »

L'Amour à peine avait parlé,
Que je vis paraître Thalie;
A son air inquiet, troublé,
A sa sombre mélancolie,
Un instant je la méconnus.
Je la vis sans ses attributs,
Sans le grelot de la Folie,
Sans masque, et peignant les douleurs;
Pour la première fois, sans doute,
Ses beaux yeux répandaient des pleurs.
« Fils d'Apollon, dit-elle, écoute :
« C'est sa sœur qui vient te prier;
« Il faut, si ma gloire t'est chère,
« Pour Julie il faut déployer
« Tout l'art que t'a donné mon frère :
« J'aime Julie, et veux qu'un jour
« Elle soit l'honneur de ma cour.

« Ma tendresse a versé sur elle
« Tous les dons qu'exige son art ;
« Pour servir un jour de modèle,
« Son talent, en brillant plus tard,
« Assurera mieux sa conquête ;
« L'éclat qui luit subitement
« S'éteint encor plus promptement :
« Par degrés on devient parfaite.
« Elle n'a montré que les fleurs
« D'un talent que la crainte enchaîne ;
« Déjà ses attraits enchanteurs
« Des cœurs la rendaient souveraine ;
« Qu'elle vive ! elle sera reine
« Du théâtre ainsi que des cœurs. »

En ces mots se plaignait Thalie.
Mais, ô surprise ! au même instant
Je vis paraître un revenant
Que je pris d'abord pour Julie :
Même air, mêmes traits, mêmes yeux,
Et surtout même modestie :
Enfin, pour nous abuser mieux,
Prenant jusqu'au ton de Julie :
« Dieu chéri des mortels souffrans,

« J'accours exprès de l'Élysée,
« Pour joindre mes vœux supplians
« Aux vœux de Thalie éplorée ;
« Je suis sa fille ; reconnais,
« D'Olivier la voix et les traits.
« Si jadis par toi condamnée,
« J'ai vu la fleur de mon printemps,
« Hélas! sans pitié moissonnée ;
« Si je suis morte avant le temps,
« Laisse-moi du moins l'avantage
« De vivre encor dans mon image ;
« Julie aux mortels attendris
« Rappelle souvent ma mémoire,
« Et par elle j'aurai la gloire
« De charmer encor tout Paris. »

A ces vœux d'une âme sensible,
A ces accens doux, enchanteurs,
Le dieu jusqu'alors inflexible,
S'émut, laissa tomber des pleurs ;
Puis il dit un mot à l'oreille
De son ministre, qui, joyeux,
(Dans un docteur quelle merveille!)
« Amis, dit-il, soyez heureux,

« Dans peu vous reverrez Julie ;
« Le dieu, touché de vos regrets,
« M'a révélé tous ses secrets,
« Et je vous réponds de sa vie. »
Tous les spectateurs, à ces mots,
A cris redoublés applaudirent,
Et du temple tous les échos
A leurs cris joyeux répondirent.

Plus qu'eux transporté, triomphant,
Hors de moi, j'étais dans l'ivresse ;
Mais l'Amour, vers moi s'avançant,
Vint tempérer mon allégresse.
« Fort bien, dit-il d'un ton malin,
« Le trait est généreux, sans doute ;
« Sans songer à ce qu'il t'en coûte
« Tu te réjouis, car enfin,
« S'il faut que Julie en revienne,
« C'en est fait de ta liberté,
« Et c'est aux dépens de la tienne
« Qu'elle recouvre sa santé. »

A CAROLINE,

QUI EXIGE QUE JE NE METTE PLUS DE TENDRESSE DANS MES LETTRES, ET QUI M'A PROMIS DE NE PLUS METTRE D'ESPRIT DANS LES SIENNES.

O l'excellent traité! mon amour y souscrit;
J'ai juré désormais d'écrire sans tendresse;
Et toi, tu m'as promis d'écrire sans esprit :
Je tiendrai mon serment comme toi ta promesse.

SUR LE PORTRAIT DE Mme SAINT-AUBIN,

PEINTE EN LISBETH.

Oui, c'est Lisbeth ! Honneur au peintre habile
Qui, dans un cadre aussi parlant,
A fixé la grâce mobile
Et l'inimitable talent
De l'actrice de la nature !
Mais si j'avais le don de la peinture,
D'un tendre époux, de cinq Amours,
Je voudrais peindre une mère entourée,
Ne voulant point d'autres atours,
Contente du bonheur de s'en voir adorée ;
Et ne jetant encor un regard de pitié
Sur un monde qui l'importune,
Que pour soulager l'infortune,
Ou pour sourire à l'amitié ;
Laissant Lisbeth, Fanchette, Euphrosine, Constance,
Nina, Rose, Justine, et mille autres enfin,
Je voudrais peindre Saint-Aubin ;
C'est son rôle par excellence.

SUR MON BUSTE,

FAIT PAR GOIS FILS.

Clopin-clopant sur la docte colline,
Je crus aller à la postérité;
Mais l'art de Gois mieux que l'art de Racine
Remplit l'espoir dont je m'étais flatté :
Sans avoir bu dans la coupe divine,
Me voilà sûr de l'immortalité!

VERS A MADAME***

EN LUI ENVOYANT DES COUPLETS BACHIQUES.

Vous m'avez demandé des couplets à Bacchus :
Agréez ce bizarre hommage ;
Un autre, plein de votre image,
Offrirait une hymne à Vénus.
Il est doux de chanter les Grâces,
Les Ris, les Jeux et les Amours ;
J'en conviens, Églé, mais toujours
Ces dieux voltigent sur vos traces ;
Le moyen de les approcher !
Une jambe de bois doit les effaroucher.
Lorsque Vulcain osait se montrer à Cythère,
On dit qu'ils s'envolaient soudain ;
Et je n'ai pas, comme Vulcain,
L'honneur de passer pour leur père.

BOUTADE A UN AMI,

QUI M'ENGAGEAIT A FAIRE DES VERS SUR LONGCHAMPS.

Célèbre qui voudra les plaisirs de Longchamps;
Pour moi je choisis mieux le sujet de mes chants :
Mon pinceau se refuse à la caricature;
J'abandonne à Calot la grotesque figure
Du dédaigneux Mondor, brillant fils du hasard,
Pompeusement assis au fond du même char
Dont naguère il ouvrait et fermait la portière;
Ce fat, tout rayonnant de son luxe éphémère,
Et qui, pour trois louis, s'estime trop heureux
De louer un coursier qui sera vendu deux;
Et nos Vénus, sortant de l'écume de l'onde,
Qui prennent le grand ton pour le ton du grand monde,
Et pensent anoblir leurs vulgaires appas
En affichant le prix dont les paie un Midas.
Ce qui déplaît à voir n'est point aimable à peindre,
Et Longchamps me déplaît, à parler sans rien feindre,

Tout Paris à Longchamps vole.... Qu'y trouve-t-on?
Maint badaud à cheval, en fiacre, en phaéton;
Maint piéton vomissant mainte injure grossière;
Beaucoup de bruit, d'ennui, de rhume et de poussière.

SUR OVIDE.

Des vers Ovide eut la manie;
En vain on voulut corriger
Son incorrigible génie;
Son père eut beau le fustiger,
Il conserva, malgré son père,
Ce rare et sublime travers,
Et tout dans sa bouche était vers,
Jusqu'au serment de n'en plus faire [1].

[1] On sait qu'il s'écriait, tandis que son père le corrigeait :

Parce, oh! parce, pater, non unquàm versificabor!

A LARIVE,

SUR SA MISE EN LIBERTÉ, APRÈS LA MORT DE ROBESPIERRE.

O toi, que je croyais perdu,
Victime d'une injuste haine,
A ta patrie, à Melpomène,
Te voilà donc enfin rendu!
Ne cherche plus quelle peut être
La cause des maux qu'on t'a faits;
L'affreux Maximilien, en se faisant connaître,
A révélé tous tes forfaits.
Le monstre t'avait vu du vengeur de la Suisse
Nous peindre, en traits de feu, l'audace et les succès;
Il craignit de ton jeu les terribles effets,
Et qu'une main imitatrice
N'exterminât enfin le Gesler des Français [1].
Contre un tyran plus politique [2],

[1] On se rappelle avec quelle énergie Larive jouait le rôle de Guillaume Tell.

[2] La mort de César.

Il avait entendu ta foudroyante voix
Tonner, et décider la mort prompte et tragique
Du plus grand des Romains, s'il eût aimé les lois;
Et quoiqu'il ne dût jamais craindre
Que l'on pût comparer Robespierre à César,
La haine des tyrans, que tu sais si bien peindre,
Lui faisait d'un Brutus redouter le poignard.
Enfin, dans un cachot nous t'avons vu descendre....
L'ordre venait de lui; le jour qu'il le signa,
Le scélérat venait d'apprendre
Que tu devais jouer Catilina.

A MADAME ***,

EN LUI RENVOYANT SA COMÉDIE DES PARFAITS AMANS, DANS LAQUELLE IL Y A BEAUCOUP DE FÉERIE.

J'ai lu, charmante et modeste Sylvie,
De tes amans parfaits les merveilleux revers;
Mais, hormis celle de tes vers,
Je n'y voudrais point de magie.
Pour peindre deux amans, qui, tendres, généreux,
A force de vertus, méritent d'être heureux,
Fallait-il épuiser tout l'art de la féerie?
Jusqu'au moment qui comble leurs souhaits,
Tous les amans sont des amans parfaits.
Ce que j'admire davantage,
C'est un couple heureux, dont l'amour,
Après quinze ans de mariage,
Semble être encore au premier jour.
Et ton époux et toi m'offrez ce doux spectacle;
Quinze ans d'hymen n'ont fait qu'accroître encor vos feux,
Et, pour opérer ce miracle,

Votre magie est dans vos yeux :
D'un délire commun vos âmes échauffées,
N'ont d'autre art que celui de se connaître bien ;
Pour nous faire chérir un éternel lien,
Le pouvoir des vertus vaut bien celui des fées.

A MADEMOISELLE V....,

QUI NE VOULAIT QUE DES VIEILLARDS POUR ADORATEURS.

Se peut-il, aimable Glycère,
Qu'avec tous les moyens de plaire,
Vous vous sentiez le cœur épris
Pour un amant octogénaire,
Et, qu'à sa flamme imaginaire,
Votre beauté cédant le prix,
Vous n'opposiez que le mépris,
Un œil sévère, un front de glace,
A cette tendresse efficace
Dont brûle un jeune adorateur?
Vous craignez un novice hommage?
Mais croyez que ma vive ardeur
Ne s'enflamme au printemps de l'âge,
Qu'afin de durer davantage.
L'amour, Glycère, est un enfant;
Sous cet emblême intéressant
On nous le peint pour nous apprendre

Qu'il faut se hâter d'être tendre,
Et que l'aurore du bonheur
Doit être celle de la vie.
Si vous prenez avec humeur
Cette leçon, partout suivie,
J'ai mon excuse dans mon cœur.
A dix-huit ans j'ai dû combattre
Votre goût pour l'amour vieillard;
Si vous n'en voulez point rabattre,
Je l'approuverai.... mais plus tard.

A M. DE N....,

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Gloire, santé, bonheur,
Voilà le triple lot qu'on souhaite en partage
A ceux à qui l'on doit respect, amour, hommage;
J'allais donc, de mes vœux renouvelant l'ardeur,
Solliciter pour toi, suivant un doux usage,
Gloire, santé, bonheur.
Mais, en voyant sur ton visage,
Chaque jour, en dépit de l'âge,
De ton printemps briller les fleurs;
En voyant, à ton nom, tressaillir tous les cœurs,
Et l'infortune, à ton passage,
Bénir ta main, ou qui soulage,
Ou qui répare ses malheurs;
En voyant, au sein des orages,
Ta patrie applaudir à tes soins protecteurs,
La France à tes vertus, l'Europe à tes ouvrages,

J'ai senti que mes vœux, malgré leur vive ardeur,
Ne te seraient d'aucun usage,
Puisque tu possédais déjà, pour ton partage,
Gloire, santé, bonheur.

VERS

POUR METTRE AU BAS D'UN TABLEAU REPRÉSENTANT LA SOLITUDE SOUS LES TRAITS DE L***.

Ici, dans un calme enchanteur,
Le cours de mes beaux ans tranquillement s'achève:
Autour de moi, dans moi, rencontrant le bonheur,
Ou je le goûte, ou je le rêve.

L'AVEU DÉLICAT.

Deux amans s'adoraient; mais, entourés d'Argus,
Ils n'avaient pu trouver l'instant de se le dire :
Quelques coups d'œil furtifs, quelques mots ambigus...
Le plus impatient dit tout bas : « Quel martyre !
« Quoi ! l'œil jaloux de mes rivaux
« Nous poursuivra partout ! pas un moment de trève !
« Je ne puis hasarder que quelques demi-mots.... »
« Oui, lui répond Zulmé; mais, moi, je les achève. »

MON REÇU A LEGROS,

CÉLÈBRE MÉCANICIEN ORTHOPÉDISTE,

QUI M'AVAIT FAIT UNE JAMBE AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT.

Au nom, aux frais de la patrie,
J'ai reçu, des mains du génie,
Une jambe, heureux supplément
De celle que m'ôta le sort impitoyable,
Et que Legros, habilement,
Sut faire à la défunte entièrement semblable.
Avec une jambe de bois,
Si l'on peut monter au Parnasse,
Je veux, au moins pour cette fois,
Empruntant la lyre d'Horace,
Chanter le talent de Legros.
D'autres ont chanté des héros
Qui savaient emporter, mutiler, et pourfendre
Bras, cuisse, jambe, *et cætera ;*
Quel encens ne doit pas attendre
Celui qui vous rend tout cela ?....

L'encens tout seul n'engraisse guère;
C'est la nourriture des dieux;
Mais, s'il se nourrissait comme eux,
Un mortel ferait maigre chère.
Tout en servant l'humanité,
Pour être immortel il faut vivre;
Et le nom de Legros, inscrit sur le grand-livre,
N'en passerait que mieux à la postérité.

* *

SUR TIVOLI.

Des jeux, de la gaîté c'est l'aimable domaine;
Là, des zéphyrs légers, la caressante haleine,
Errant parmi les fleurs, parmi les arbrisseaux,
Invite à reposer sous de rians berceaux;
Là, l'oiseau, par ses chants, au passant qui l'écoute,
Du temple des plaisirs semble indiquer la route;
Là, sous l'ombrage frais de bosquets toujours verts,
Au poëte inspiré Phébus dicte des vers;
Là, le cours sinueux d'une onde calme et pure
Des tapis émaillés rafraîchit la parure;
D'un dédale nouveau les verdoyans détours,
Sans jamais vous lasser, vous égarent toujours,
Et d'un sentier fleuri la tortueuse chaîne
Est le fil qui conduit celui qui s'y promène.
Quand Laure va rêver dans ce réduit charmant,
La rose, à son passage, inclinée humblement,
Recevant sous ses pas une grâce nouvelle,
Se relève aussitôt et plus fière et plus belle.
Delille, c'est à toi de chanter ces beaux lieux :

Moi, je les peins d'un trait : séjour délicieux ;
Ils n'offrent, ni de l'art la magique parure,
Ni l'uniforme appas de la simple nature ;
Mais, par l'heureux concours du talent, du hasard,
Tout y paraît nature, et tout y paraît art.

CHANSON SUR L'INCONSTANCE [1].

Air *de la Croisée.*

Sur l'inconstance je vous dois,
Messieurs, une chanson morale;
Si je l'approuve, mille voix,
Soudain vont crier au scandale:
Si je la condamne, on dira :
Lui-même a dicté sa sentence :
Le plus sûr est, dans ce cas-là,
De nier l'inconstance.

Avant tout, convenons d'un point
Sur lequel j'établis ma thèse,
Et notez que ceci n'est point
Ce qu'on appelle une hypothèse;
Je dis d'abord qu'en aucun cas
Il ne faut croire à l'apparence,

[1] Cette chanson a été faite dans un dîner anacréontique. Le mot avait été donné.

Et qu'où l'amour vrai ne fut pas,
N'est jamais l'inconstance.

Bon cœur, bon esprit, doux minois,
Trinité rare et désirable!
De ces trois qualités, je crois,
Se compose la femme aimable :
Or, jamais le cœur fortuné
Qui rencontra pareille chance,
Par ce triple nœud enchaîné,
Ne connut l'inconstance.

Dans un jardin délicieux,
Où brille mainte fleur nouvelle,
La tulipe a frappé mes yeux,
Je la cueille.... c'est la plus belle.
Je l'admirais; mais, sans odeur,
Elle trahit ma jouissance :
Ici, j'avoûrai mon erreur,
Mais non mon inconstance.

En m'ouvrant son sein parfumé,
La violette à peine éclose,
Par sa douceur m'avait charmé....
Mais soudain j'aperçois la rose :

De sa sœur elle a le parfum,
Plus la beauté par excellence;
Pour deux trésors, en laisser un,
N'est pas de l'inconstance.

Tandis que, d'un doigt caressant,
Je l'effeuillais avec ivresse,
Sous son calice éblouissant,
Je sens une épine traîtresse :
Moi, qui d'être une fois constant
Avais entrevu l'espérance,
A regret la quitte, et pourtant
On crie à l'inconstance.

On peut reconnaître Aglaé
Dans cette tulipe inodore;
La violette, c'est Zoé;
J'ai dit la rose au lieu de Laure :
A ces trois beautés tour à tour,
Mon cœur donnant la préférence,
N'avait fait qu'essayer l'amour,
Ainsi, point d'inconstance.

Je dois avouer, toutefois,
Que ce qui fait la femme aimable,

Bon cœur, bon esprit, doux minois,
N'est point un phénix introuvable :
Caroline, que tant j'aimais,
M'offrit cette triple alliance ;
Aussi ne m'a-t-elle jamais
Accusé d'inconstance.

Conclusion, c'est qu'en amour,
L'inconstance est une chimère ;
L'amitié pourrait à son tour
La renier comme son frère :
Plus que jamais en ce moment,
Mon cœur combat son existence ;
Et ce n'est pas en vous aimant
Qu'on croit à l'inconstance.

COUPLETS A ANTOINETTE,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR *de la Croisée.*

On ne peut chanter ton patron
Que soudain l'on ne pense au diable;
Celui qui t'a donné son nom
Au corps sans doute avait le diable.
Antoine au désert fut tenté,
Sous mille formes, par le diable;
Toi, sous la tienne, en vérité,
Tu tenterais le diable.

A tous les coups que lui porta
Le génie inventif du diable,
On dit qu'Antoine résista
Avec un courage de diable;
Mais s'il eût rencontré tes yeux,

Cent fois plus malins que le diable,
Aujourd'hui citoyen des cieux,
Le saint serait au diable.

Satan, qui, dit-on, n'a jamais
Dans sa bourse logé le diable,
Pour s'embellir se mit en frais :
Mais Antoine criait : Au diable!
Toi, tu nous aurais enchantés,
Fusses-tu parée à la diable;
C'est que tu joins d'autres beautés
A la beauté du diable.

J'en dirais plus; mais ton époux
Fait une grimace de diable,
Et je lis dans ses yeux jaloux :
« Sa chanson ne vaut pas le diable!
« Jusqu'au bout il faut l'écouter,
« Ma femme, il est assez bon diable;
« Mais ne te laisse pas tenter,
« Car ce serait le diable. »

Fort bien; s'il disait autrement,
L'époux aurait un front de diable;

Mais l'Amour est un dieu charmant,
De plus, entêté comme un diable :
Je lui résiste; mais, ma foi,
Pour terminer ma rime en diable,
Il faut, ne pouvant être à toi,
Que je me donne au diable.

COUPLET A LA JEUNE ADÈLE,

EN LUI PRÉSENTANT UN BOUTON DE ROSE [1].

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

D'UNE fleur fraîchement éclose
A ta mère j'ai fait le don;
C'est aussi ta fête, et pour cause,
Je t'en offre le rejeton;
Je n'oserais dire autre chose
A qui n'est encor que bouton :
Bouton un jour deviendra rose,
Et j'achèverai ma chanson.

[1] Je venais d'offrir une rose à sa mère.

CHANSON A BOIRE.

AIR : *Voulez-vous suivre un bon conseil.*

Du Pinde aimables nourrissons,
Vous travaillez pour la mémoire;
Du dieu par qui nous la perdons
Moi, je veux célébrer la gloire.
N'en déplaise au dieu d'Hélicon;
De son eau je ne veux point boire;
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
L'Hippocrène est dans mon flacon. (*bis.*)

Pour plaire un enfant d'Apollon
Doit accorder raison et rime;
On plaît sans rime et sans raison,
Quand avec Bacchus on s'escrime.
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
De son eau je ne veux point boire;
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
L'Hippocrène est dans mon flacon. (*bis.*)

Des Titans en rebellion
Quand tous les dieux craignaient la rage,
Bacchus but et devint lion ;
Bacchus seul montra du courage.
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Pour se bien battre il faut bien boire ;
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Le vin fait croître les lauriers. (*bis.*)

De l'Inde le fier conquérant
D'un flacon armait ses phalanges,
Et l'on eût dit, en le voyant,
De l'Inde il a fait les vendanges.
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Pour se bien battre il faut bien boire ;
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Le vin fait croître les lauriers. (*bis.*)

Brillante étoile du matin,
L'amour éclaire notre aurore ;
Le soir, avec un peu de vin,
Son flambeau se rallume encore.
N'en déplaise au dieu des amours,
Il n'est qu'un temps pour son ivresse ;

N'en déplaise au dieu des amours,
On n'aime point.... on boit toujours. (*bis.*)

Victime d'un volage amant,
Ariane, qui se désole,
Croit gémir éternellement;
Bacchus paraît et la console.
N'en déplaise au dieu des amours,
Il n'est qu'un temps pour son ivresse;
N'en déplaise au dieu des amours,
On n aime point... on boit toujours. (*bis.*)

Je ris de ces sots parvenus,
Qui, pour leurs chevaux, leur maîtresse,
Prodiguent tous leurs revenus;
Mon flacon, voilà ma richesse.
N'en déplaise aux fils de Plutus,
On n'est riche que pour mieux boire;
N'en déplaise aux fils de Plutus,
Mon grand trésorier, c'est Bacchus. (*bis.*)

Cet Harpagon, riche indigent,
Toujours s'inquiète et se trouble;
Moi, quand je compte mon argent,
Plus heureux que lui, j'y vois double.

N'en déplaise aux fils de Plutus,
On n'est riche que pour mieux boire ;
N'en déplaise aux fils de Plutus ;
Mon grand trésorier, c'est Bacchus. (*bis.*)

Un axiome accrédité
Place (est-il une erreur pareille?)
Au fond d'un puits la vérité....
Elle est au fond de la bouteille.
N'en déplaise même aux savans,
L'on sait tout lorsque l'on sait boire ;
N'en déplaise même aux savans,
Boire est le premier des talens. (*bis.*)

Le vin inspire les bons mots ;
Souvent Bacchus, dans son délire,
A donné de l'esprit aux sots,
Et lui seul a monté ma lyre.
N'en déplaise même aux savans,
L'on sait tout lorsque l'on sait boire ;
N'en déplaise même aux savans,
Boire est le premier des talens. (*bis.*)

ENVOI.

Ma muse a su, dans dix couplets,
Chanter le dieu qu'aime Grégoire ;

D'un dieu plus doux si tu voulais,
Ma muse chanterait la gloire.
Boire toujours est mon désir,
Caroline, tu peux m'en croire;
Boire toujours est mon désir....
Mais dans la coupe du plaisir. (*bis.*)

J'ai dit qu'on n'aimait pas toujours,
Et que toujours on pouvait boire;
J'ai fait cet outrage aux Amours!....
J'avais donc perdu la mémoire.
Boire toujours est mon désir,
Caroline, tu peux m'en croire;
Boire toujours est mon désir....
Mais dans la coupe du plaisir. (*bis.*)

ODE

SUR LE ROB ANTI-SYPHILITIQUE

DE M. BOYVEAU-LAFFECTEUR. [1]

Des Achilles, des Alexandres,
La sanglante immortalité,
Sur des débris et sur des cendres
A trop bravé l'humanité :
Humanité! ta voix touchante
M'inspire; c'est toi que je chante.
Disparaissez, mortels fameux
Par des fureurs et par des crimes;
Vous avez fait moins de victimes
Que mon héros n'a fait d'heureux.

[1] Comme il existe beaucoup de contrefacteurs, je ne crois pas inutile de prévenir que le rob anti-syphilitique dont je fais l'éloge, est celui de M. Boyveau-Laffecteur, rue de Varennes, n° 10, faubourg Saint-Germain. (*Note de l'auteur.*)

Ma muse acquitte votre dette,
Vous tous qu'il ravit au trépas :
Votre bouche reste muette ;
Le préjugé vous rend ingrats ;
Une injuste et fausse décence
Force votre reconnaissance
A rougir de son bienfaiteur ;
Mais moins que vous, pusillanime,
Dans le noble élan qui m'anime,
J'oserai nommer *Laffecteur*.

Depuis trente ans ce nom qu'implorent
Tous ces êtres désespérés,
Aux maux affreux qui les dévorent
Par un art impuissant livrés,
Ce nom dans l'univers circule :
Je braverai le ridicule,
Et devant tous osant louer
Ce nom béni dans le silence,
Ma muse fera violence
Aux cœurs qui n'osent l'avouer.

Homme imprudent ! tu fais un crime
D'un mal que tu n'éprouves pas ;
Mais, tremble ! il attend sa victime

Au sein des plus chastes appas [1] :
Ce fléau redoutable, immonde,
Fatal présent du Nouveau-Monde,
Est habile à se déguiser :
Ce germe impur de la licence,
Dans les veines de l'innocence
Peut se transmettre et se puiser.

De Frascator la muse antique [2]
Osa nous peindre ce fléau :
Ou moins hardie, ou plus pudique,
La mienne écarte ce tableau :
Mais sous d'aussi tristes images
Elle tracera les ravages
D'un remède appelé divin,
Remède, hélas! plus homicide
Que le mal cruel et perfide,
Que souvent il combat en vain.

[1] Une expérience triste et presque générale ne permet point d'en douter, et je ne vois pas pourquoi nous serions sur ce point plus modestes que nos amis les Espagnols, chez qui cette maladie n'est pas plus honteuse que toutes les autres.

[2] Frascator, médecin célèbre du seizième siècle, a fait un excellent poëme latin, intitulé : *Syphilis* ou *le mal de Naples*.

A ces traits on doit te connaître,
De la terre enfant odieux,
Qui portes, *pour raison peut-être*,
Le nom du messager des dieux [1] :
Perfide agent! fatal Protée!
Celui que vainquit Aristée,
Avec moins d'art se déguisait :
Tu prends des formes attrayantes [2] ;
Les siennes étaient effrayantes ;
Mais jamais son art ne nuisait.

Et toi !... c'est vous qu'ici j'atteste,
Astruc, son zélé partisan ;
Si je soutiens qu'il est funeste,
Je ne l'appris qu'en vous lisant :
En vain votre plume le vante,
Même sous votre main savante,
Il soulage moins qu'il ne nuit :
Se jouant de la médecine,

[1] On sait que Mercure était le dieu des voleurs.

[2] Il se change en sirop, en dragées, en pastilles, en biscuit, en gâteau, etc., etc.

[3] *Voyez* son traité *de Morbis venereis*, traduit par Louis.

S'il ne guérit, il assassine,
Il empoisonne, s'il guérit [1].

Tremblez donc, vous dont la mollesse
Succombe au plus léger combat;
Vous que condamne à la faiblesse
L'âge, le sexe ou le climat;
Vous qui, sur le point d'être mères,
Devez vos forces tout entières
Au doux fardeau que vous portez;
Vous enfin qui venez d'éclore,
Tendres fleurs, qui pressez encore
Le sein impur dont vous sortez [2]!

Et toi, qui, d'une chaîne heureuse
Tout prêt de former les saints nœuds,
Veux d'une épouse vertueuse

[1] Souvent ceux qui en ont fait usage s'en ressentent toute la vie: quelquefois il cause les mêmes ravages que le mal qu'il combat; des douleurs dans les membres, des chaleurs aux extrémités, des maux de tête opiniâtres, des étourdissemens, des insomnies, la perte de la mémoire, la mélancolie, l'imbécillité, etc., etc. C'est le sentiment de Vigarous.

[2] On peut citer encore tant d'innocentes victimes confiées à des nourrices infectées; les enfans trouvés, etc., etc.

Assurer les pudiques feux :
Contre des soupçons que peut-être
Ta délicatesse a fait naître,
Hélas ! d'un remède assassin,
Ta généreuse inquiétude
Bravera donc la certitude
Pour détruire un mal incertain !

Arrête !... Et vous que l'espérance
Semblait avoir abandonnés,
Ne craignez plus qu'à la souffrance
Vos tristes jours soient condamnés.
L'affecteur vit : son art magique
Possède le dictame unique.
Si vos maux sont invétérés,
Consolez-vous ; sa main propice,
Du plus horrible précipice,
Vous aura bientôt retirés.

Sans danger, sans dégoût, sans peine,
Son remède réparateur
Va, circulant de veine en veine,
Chercher le venin corrupteur,
Et semble, dans la peur de nuire,

Moins le chasser que l'éconduire :
Grâce aux salubres végétaux [1],
Dont cette liqueur se compose,
Le corps soulagé se repose,
Et sent à peine fuir ses maux.

L'orgueil, l'intérêt et l'envie
Ont attaqué ce don nouveau :
Ce rob, où l'on puise la vie,
Fut d'abord un faible ruisseau.
On voulut altérer sa source [2],
On voulut arrêter sa course ;
Mais le ruisseau devint torrent ;
Et c'est en vain qu'on voudrait rompre,
C'est en vain qu'on voudrait corrompre
Son cours rapide et bienfaisant.

[1] Le rob anti-syphilitique a été décomposé par MM. Bucquet, Darcet et Tessier, et composé par les commissaires de Lassonne, Macquer, Geoffroy, Lorry, Bucquet, La Rochefoucauld, Poultiers, de La Salle et Montigny, tous membres de l'Académie des Sciences : il n'y a que la plus insigne mauvaise foi qui puisse prétendre qu'il y entre du mercure.

[2] Il existe encore une foule de contrefacteurs qui font calomnier ce remède précieux.

Murmure, mais dans la poussière,
Lâche envieux ! vil détracteur !
Dans l'un et dans l'autre hémisphère,
Qui souffre connaît Laffecteur :
Par sa constante expérience
Il a conquis la confiance
Des peuples et des souverains [1];
Son nom, cher surtout à la France,
Depuis trente ans est l'espérance
De nos intrépides marins [2].

Ses soins heureux devraient s'étendre
A tous nos braves défenseurs;
Souffrans, ils ont le droit d'attendre
Mêmes secours, mêmes faveurs [3].

[1] Le roi de Prusse, le fameux Frédéric, et l'impératrice de Russie, ont fait offrir à Boyveau-Laffecteur les conditions les plus brillantes pour l'attirer dans leurs états.

[2] Depuis près de trente ans il fournit les hôpitaux de la marine.

[3] Boyveau-Laffecteur a présenté à la convention nationale une pétition par laquelle il offre de se charger de tous les vénériens incurables de la république : il vient d'en faire une pareille à sa majesté l'empereur et roi.

O vous! *pères de la patrie,*
Entendez sa voix qui vous crie :
« Confiez-lui ces malheureux,
« Qu'à leurs tourmens l'art abandonne;
« Et qu'à leur sauveur l'art pardonne,
« Quand il ne peut plus rien pour eux. »

Devant la volonté publique
Le vil intérêt fléchira;
Et d'un orgueil anti-civique
L'humanité triomphera :
Mais dussent les prôneurs avides
De tant de poisons homicides
Vendre impunément le trépas;
Pour sa gloire et pour sa vengeance,
L'affecteur se charge d'avance
De ceux qu'ils ne guériront pas.

J'entends déjà la malveillance,
Qu'irrite un légitime encens,
S'armer de ma reconnaissance
Pour calomnier mes accens.
« L'éloge est commandé, dit-elle.... »
Il l'est, mais par le plus pur zèle :

Il l'est, mais par la vérité ;
Et plus d'un cœur que j'interprète,
Tout bas applaudit et répète
Un éloge si mérité.

COUPLETS

CHANTÉS A TABLE LE JOUR DE LA SAINT-PIERRE, PATRON DE LE BRETON MON CHIRURGIEN, POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'AMPUTATION DE MA JAMBE.

AIR *de la Croisée.*

Tous les ans, par des chants joyeux
Qu'inspirait la reconnaissance,
On fêtait, chez nos bons aïeux,
Le jour heureux de sa naissance :
De mon sauveur, de Le Breton,
Ma muse, à jamais tributaire,
Va de ma résurrection
Chanter l'anniversaire.

Pour faire aujourd'hui ma chanson,
Pas n'est besoin que je m'escrime,
Quand le cœur fournit la raison,
L'esprit trouve aisément la rime.
Comme un frère aimant Le Breton,
Pour lui sans peine je l'attrape,

Et je me crois fils d'Apollon,
Quand je chante Esculape.

Sans être un aigle, assurément,
On a bien pu me donner l'être;
Mais il fallait un grand talent
Pour pouvoir me faire renaître;
Dans ce monde je suis venu,
Sans dire : *Je vous remercie :*
Mais je sens ce qu'on m'a rendu
En me rendant la vie.

Flétri par de longues douleurs,
J'étais comme un arbre stérile,
Qui, dépouillé de fruits, de fleurs,
Se dessèche et meurt inutile;
Dans ses mains, l'acier bienfaisant
D'un rameau perclus le dégage,
Et l'arbre voit au même instant
Renaître son feuillage.

Oh! comment, dans une chanson,
Exprimer tout ce que m'inspire
Le nom chéri de Le Breton!
Ma muse se borne à vous dire

Qu'avec son air sensible et bon,
Il coupe une jambe à merveille,
Plus lestement que son patron
Ne coupait une oreille.

Ici je ne m'aperçois pas
Que je marche sur une jambe;
Pour figurer dans un repas,
On n'a pas besoin d'être ingambe;
Mais quand l'esprit et la beauté
M'offrent tour à tour leurs merveilles,
Malheur à qui m'aurait ôté
Les yeux ou les oreilles!

Tant que je vivrais, j'ai promis
Que ma muse pour toi féconde
Chômerait le dieu qui m'a mis
Sur un si bon pied dans le monde;
De ce bienfait, n'en doute pas,
Je garde un souvenir fidèle,
Car je ne saurais faire un pas
Qui ne me le rappelle [1].

[1] L'auteur ne manqua point à son engagement; tous les ans, à la Saint-Pierre, il payait son tribut à M. Le Breton.

AUTRES SUR LE MÊME SUJET.

(L'auteur offrit, cette année-là, pour bouquet à Le Breton, son fils, qui suivait le cours de belles-lettres au Prytanée-Français).

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Pour cueillir une simple fleur,
Ce matin, je courais ingambe ;
A ce mot, je vois maint railleur
Sourire en regardant ma jambe :
Mais je vous prends tous à témoins,
De Le Breton amis fidèles,
Qu'importe une jambe de moins ?
La reconnaissance a des ailes.

J'arrive et nomme son patron :
« Il est trop tard, me répond Flore ;
« Tous ceux qu'a sauvés Le Breton
« Ici sont venus dès l'aurore :
« Ils briguaient tous même faveur,
« Une fleur devait leur suffire :

« J'y consentis, et, fleur à fleur,
« J'ai vu dépeupler mon empire. »

Ne riez pas de mon malheur ;
Car, si j'arrive après les autres,
Je tiens en réserve une fleur
Qui vaut mieux que toutes les vôtres.
Je la cultive exprès pour toi,
Le Breton, elle doit te plaire ;
Je te l'offre, en est-il, dis-moi,
Qui pare mieux le sein d'un père ?

Ici j'interromps mes accens,
Pour qu'Alexandre les achève ;
En ce beau jour, oh ! je le sens,
Le maître ne vaut pas l'élève ;
Déjà d'un suffrage envié,
Son cœur impatient murmure :
Et c'est beaucoup que l'amitié
Vole un sourire à la nature.

AUTRES SUR LE MÊME SUJET.

LE JEU DE QUI PERD GAGNE.

Même air.

Mon Apollon, en s'éveillant,
Te chante dès qu'il voit renaître
Le jour où, contre ton talent,
Je voulus jouer tout mon être ;
Cher Le Breton, quoiqu'à ce jeu
Ma jambe ait perdu sa compagne,
Sauver les trois quarts de l'enjeu,
C'était jouer à qui perd gagne.

J'étais imposé ci-devant
Comme un très-riche locataire ;
On m'a réduit en observant
Que je n'ai plus qu'un *pied-à-terre ;*
Mais aussi j'ai double menton,
J'ai le teint d'un roi de Cocagne,

Et puis.... Oh! certes, Le Breton
M'a fait jouer à qui perd gagne.

Sur un article intéressant
J'ai fait une épargne bien sûre,
Et j'appauvris de cent pour cent
L'artiste qui fait ma chaussure.
Notez que, quand on m'opéra,
Régnaient messieurs de la Montagne;
Perdre une jambe en ce temps-là
C'était jouer à qui perd gagne.

Je ne saurais, je l'avoûrai,
A moins d'un étrange miracle,
Dans mon chemin étant barré,
Sauter à pieds joints sur l'obstacle:
Mais tel, quand il faut se fixer,
Flotte incertain, bat la campagne;
Moi, qui sais sur quel pied danser,
J'applique alors le qui perd gagne.

Sans peur d'en être estropié,
Parmi des rosiers je chemine,
Quand sur la fleur je pose un pied,
Je pose l'autre sur l'épine.

Ma jambe s'use cependant,
Alors j'en chauffe sa compagne ;
Et c'est ainsi qu'en la perdant,
Je joue encore à qui perd gagne.

Le souvenir le plus flatteur,
Que ce beau jour en moi fait naître,
C'est que je dois à mon malheur,
Cher Le Breton, de te connaître :
Ton amitié me consola ;
J'obtins celle de ta compagne :
Perdre une jambe à ce prix-là,
C'était jouer à qui perd gagne.

Parmi tous les gains que j'ai faits,
Je compte ce jour qui rassemble
L'Esprit, les Vertus, les Attraits,
Qui dînent rarement ensemble.
A la santé de Le Breton,
Amis, épuisons le Champagne ;
Nous pourrons perdre la raison,
Mais c'est jouer à qui perd gagne.

J'entends plus d'un auteur jaloux
Siffler ce léger badinage ;

Mais du moins ils conviendront tous
Que j'ai sur eux un avantage :
Je ne mourrai pas tout entier ;
Au bas de la docte montagne,
Mes confrères vont s'écrier :
Ah ! c'est jouer à qui perd gagne.

LOGOGRIPHE.

D'un immortel roman malheureuse héroïne,
J'ai fait répandre bien des pleurs;
Mais j'ai moi-même, hélas! causé tous mes malheurs.
Une vertu sauvage, et même un peu mutine,
M'attira plus d'un vilain tour;
Si j'eusse été moins cagote en amour,
D'un roué j'aurais fait peut-être
Un amant tendre et vrai, tel qu'ils devraient tous être.
Plus chéri maintenant et non moins respecté,
Mon nom décore une jeune beauté,
Qui sait à la même innocence
Unir plus d'amabilité;
Qui, folâtre et timide, offre à l'œil enchanté
Sur les lèvres de la décence
Le souris de la volupté.
En la voyant si belle, en la voyant si sage,
Cœur insensible s'attendrit,
Cœur libertin se convertit,
Cœur inconstant cesse d'être volage.
Lecteur, en veux-tu davantage?

Dans mes huit pieds décomposés
Tu trouveras l'arme cruelle
D'un dieu dont tous les traits sont par elle aiguisés ;
Un de ses attributs qu'il oublie auprès d'elle ;
Un frère de ce dieu qui la prend pour Cypris,
Et vole toujours sur sa trace ;
Une fleur, dont l'éclat près de son teint s'efface,
Fleur pour tous les Français autrefois d'un grand prix ;
Un avant-coureur de l'orage,
Qui, lancé par ses yeux, nous fait perdre courage ;
Un séminaire de beautés
Dont les attraits partout vantés,
A son regard, à son sourire,
N'oseraient disputer le mouchoir ni l'empire.
Le séjour où, dit-on, l'homme après son trépas,
Doit trouver le bonheur suprême,
Que goûte d'avance ici-bas
Le mortel fortuné qu'elle aime.
Muse, c'en est assez, je viens de crayonner
Quelques-uns des appas d'une beauté modeste ;
Son époux seul peut décrire le reste ;
Mais le lecteur a droit de deviner [1].

[1] Le mot du logogriphe est *Clarisse*, où se trouvent *arc, aile, ris, éclair, sérail, ciel.*

COUPLET A CLARISSE,

QUI ME SERVAIT DE LA BIÈRE.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Rien n'égale mon allégresse,
Pour échanson j'ai la beauté,
De cette main enchanteresse
Tout ce qui coule est volupté ;
Les dieux avec moins de délice
Savouraient un nectar plus doux,
Et l'eau que servirait Clarisse,
Oui, l'eau nous enivrerait tous.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE CLARISSE.

AIR *de la Croisée.*

En vous présentant cette fleur,
Je voudrais, adorable Claire,
Par un rapprochement flatteur,
Vous comparer à sainte Claire ;
Mais quel rapport entre vous deux ?
Convenez, adorable Claire, ...!
Que vous auriez damné tous ceux
Qu'eût sauvés sainte Claire.

Mais n'allez pas en inférer
Que je veuille, adorable Claire,
A vos yeux malins préférer
Les yeux dévots de sainte Claire ;
Contre un souris de la beauté
Je joûrais, adorable Claire,
La bienheureuse éternité
Dont jouit sainte Claire.

COUPLETS A CLARISSE,

EN LUI PRÉSENTANT UNE FLEUR, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

JE viens t'offrir, en rougissant,
D'une fleur le modique hommage,
Flore à mon vœu le plus pressant
N'en accorda pas davantage.
Eh ! quoi ! m'écriai-je, une fleur !....
Une seule !... et c'est pour Clarisse !...
J'étais furieux, et mon cœur
Accusait Flore d'avarice. (*bis.*)

Mais de ma plainte et de mes vœux
Bientôt j'ai connu l'injustice.
Je n'avais pas compté tous ceux
Qu'à ses lois a soumis Clarisse ;
Tous, pour obtenir une fleur,
Debout long-temps avant l'aurore,
Ont, emportant chacun la leur,
Dépeuplé l'empire de Flore. (*bis.*)

A LA MÊME.

O toi que je puis seule aimer,
Pardonne si ma politique
Prodigue un encens poétique
Qui pour toi seule doit fumer :
Cet encens est bien peu de chose ;
On l'offre à mille objets divers :
L'amour-propre qui parle en vers
Vaut-il l'amour qui parle en prose ?

POUR LA MÊME.

Quelle est cette déesse
Qui charme tous les yeux;
Son port a la noblesse
De la reine des dieux:
Oui, c'est Junon, je gage;
Mais quelquefois, dit-on,
Jupiter fut volage:
Non, ce n'est pas Junon.

J'ai trouvé son modèle,
Et Pandore est son nom;
Tous les cœurs épris d'elle
Diront que j'ai raison.
La fameuse Pandore,
Si brillante d'attraits,
Est plus fameuse encore
Par les maux qu'elle a faits.

Si du moins l'espérance
Restait comme jadis,
D'une longue souffrance
On attendrait le prix;
Mais, lorsque de sa bouche
S'élance le désir,
Sa vertu l'effarouche,
Et le change en soupir.

A LA MÊME.

Clarisse, ne crois pas que, fatigant les cieux,
Nous venions en ce jour faire pour toi des vœux :
On t'aime, on t'estime, on t'honore ;
Tu reçus en partage esprit, vertu, beauté ;
Tous les présens enfin dont les dieux ont doté
Cette femme du ciel, qu'on appelle Pandore ;
Que pourrait-on te souhaiter de plus ?
Puisque pour ton bonheur, nos vœux sont superflus.
Permets-nous de mêler, par un doux sacrifice,
A ces présens des dieux, l'offre de notre cœur ;
Puisse-t-il, ô Clarisse,
Être le sûr garant de notre vive ardeur !

POUR LA MÊME.

O Dieu qui la créas si parfaite et si belle,
Exauce le seul vœu que j'adresse vers toi,
Ou rends-moi vertueux comme elle,
Ou rends-la faible comme moi !

COUPLETS.

Air : *Avec les jeux, dans le village.*

Par un décret peu catholique,
Nos législateurs souverains
De leur calendrier civique,
Ont fait émigrer tous les saints ;
De cette loi qu'on ne suit guère
Ton fils ne craint point la rigueur :
Et, quand il faut fêter mon père,
Mon calendrier c'est mon cœur.

Mais, que dis-je ? cette réforme
Est un bien, car à mes désirs,
La nouvelle Ève, plus conforme,
Va multiplier mes plaisirs.
Jadis, pour acquitter ma dette,
Du temps je mesurais le cours ;
Tous les ans je chômais ta fête ;
Je la chômerai tous les jours.

POÈME
SUR LE GLOBE.

1784.

POÈME
SUR LE GLOBE.

POÈME

SUR LE GLOBE[1].

D'UN front majestueux et rayonnant de gloire,
Le dédale français, le conquérant des airs,
Montgolfier, s'élevait conduit par la victoire:
Comme un point à ses yeux paraissait l'univers.
Déjà l'étonnante machine,
Dont son génie est l'inventeur,
Touchait presque le ciel, et des astres voisine,
D'un art si beau semblait y conduire l'auteur.
Les dieux étaient alors à table.
Jupin laisse tomber un coup d'œil au hasard:
« Que vois-je? cria-t-il d'une voix formidable,
« Un globe!..... des mortels!..... un char!....

[1] Ce petit poème, très-rare, a paru en 1784 sous ce titre: *Poème sur le Globe, par M. Luce de Lancival, étudiant en médecine dans l'Université de Paris*, in-8°. L'auteur avait dix-huit ans.

« Vers l'olympe on s'avance, on nous attaque... aux armes!
« Où sont mes foudres?... vite, accourez, Mars, Bacchus,
« Minerve,...tous les dieux. » Les dieux sont en alarme;
On court, on tremble, on fuit, ils se croyent vaincus,
Même avant de combattre.... Un messager céleste
Est à la découverte aussitôt envoyé.
Il part, vole, revient, de la voix et du geste
S'efforce de calmer tout l'olympe effrayé;
Et dès qu'il peut se faire entendre :
« Il est Français !... ici sans crainte on peut l'attendre;
« Les Français de tout temps des dieux furent amis... »
Au doux nom de Français, de sa frayeur remis,
Bientôt tout l'olympe respire :
Honteux d'avoir tremblé, les dieux
A peine osent lever les yeux;
On se regarde sans rien dire :
On rougit, on se cache; et l'on finit par rire.
Cependant Jupiter ordonne aux immortels
De le suivre au conseil et d'y prendre leur place,
Pour décider si des mortels
On doit encourager ou réprimer l'audace.
Les dieux (on le sent bien) ne furent point d'accord:
Pour leur intérêt propre abandonnant les nôtres,
Quelques-uns au génie osèrent donner tort;

Il eut raison, selon les autres.
Le globe fut loué, fut blâmé tour à tour.
Jupiter, comme roi de la troupe céleste,
Pérora le premier, fit entendre à la cour
Que cette invention pouvait être funeste.
Il leur rappela des géans
Les complots et la perfidie.
« Qui sait, dit-il, qui sait si de nouveaux Titans,
« Par une entreprise hardie,
« Ne veulent signaler leurs bras audacieux,
« Me ravir le tonnerre et s'emparer des cieux?
« Ils ont déjà trouvé l'art d'imiter ma foudre;
« Leurs traits, comme les miens, savent réduire en poudre:
« Que leur faut-il de plus? à l'aide des ballons,
« Des milliers de mortels pourront monter, descendre;
« Environner le ciel de nombreux bataillons;
« De près, de loin, sans cesse attaquer, se défendre...
« Où seriez-vous alors? vous autres que jadis
« L'aspect de quelques ennemis
« Dont la race ignorait les ressources nouvelles,
« Mit en fuite, et qu'on vit, dans des transes cruelles,
« Mendier un asile aux sauvages humains;
« De la fertile Égypte animer les jardins;
« Devenir arbres, fleurs; des bois peupler les ombres,

« Quitter l'olympe enfin pour des cavernes sombres,
« Et pour les eaux du Nil oublier le nectar?
« Dans les mains des Français, ajouta-t-il, cet art
« Contre les dieux jamais ne tournera, sans doute;
« S'ils veulent que l'Anglais les craigne et les redoute,
« Qu'ils respectent les dieux et sachent les aimer.
« Contre sa future patrie,
« Louis pourrait-il donc s'armer;
« Non, non : sa race auguste, et partout si chérie,
« N'a, pour venir ici, nul besoin des ballons;
« Toujours l'olympe s'ouvre à la voix des Bourbons.
« Mais Louis sous ses lois n'a point toute la terre :
« Ce qu'il ne ferait pas, d'autres le pourraient faire;
« Et le ballon enfin nous perdrait tôt ou tard. »
Jupiter conclut donc à condamner un art
Dont l'homme pourrait faire un usage perfide.
D'un globe en l'air la nouveauté
Alarma sa divinité;
Et le plus grand des dieux parut le plus timide.

Junon à son discours se hâta d'applaudir :
Ce fut contre son ordinaire;
Car, si j'en crois la fable, ils ne s'accordaient guère :
Mais elle eut ses raisons pour autrement agir.

Dans la présente affaire.
Junon était jalouse : elle craignit, dit-on,
Que les Vénus de France ou de la Géorgie,
Dont les brillans attraits sont en si grand renom,
De plaire à son époux n'eussent aussi l'envie;
Et qu'au ciel le ballon, voiturant la beauté,
N'ouvrît un champ sans borne à l'infidélité :
Elle connaît Jupin, et sait que le compère
Des nœuds sacrés d'hymen ne s'embarrasse guère :
Lui qu'on vit autrefois, esclave de l'amour,
Se déguiser en fleuve, en cygne, en taureau même,
Pour tromper sans pudeur une épouse qu'il aime,
Serait-il donc plus sage, en voyant à sa cour,
Et la brune, et la blonde, et duchesse, et bergère,
De lui plaire à l'envi sollicitant l'honneur,
Étaler des appas enviés à Cythère,
Et de piéges sans nombre environner son cœur ?
Junon raisonnait bien : aussi, sans plus attendre,
Cette déesse au feu condamna le ballon.

Mars, se levant alors, prit sur un autre ton :
A Jupiter il fit entendre
Qu'il se déshonorait par de vaines frayeurs.
« Une frêle machine alarmerait nos cœurs !....

« Se peut-il qu'à ce point Jupiter s'avilisse?.... »
Il lui représenta qu'il sied mal à des dieux
De craindre des mortels, ou d'en être envieux;
Qu'enfin brûler le globe était une injustice.
Mars parlait en héros, en vrai dieu des combats;
Mais Mars aux dieux ne disait pas
Le fin mot de son zèle; il déguisait la joie
Que son barbare cœur savourait en secret:
De carnage et de sang d'avance il s'enivrait.
« L'univers, pensait-il, va donc être ma proie:
« Les mortels en tous lieux reconnaîtront mes lois;
« Sur la terre et sur l'onde ils écoutaient ma voix,
« Grâce au ballon, dans l'air ils vont aussi se battre:
« Il manquait à ma rage encore ce théâtre. »
Le globe eut donc dans Mars un zélé partisan;
Mais il eut dans Phœbus un terrible adversaire.

Ce dieu prit la parole, et d'un air séduisant:
« Je suis fâché qu'au tien mon avis soit contraire,
Dit-il en s'adressant à Mars;
« Mais je ne puis trahir l'intérêt des beaux arts.
« Défendre ses enfans, c'est le devoir d'un père.
« Qui donc, poursuivit-il d'un ton un peu colère,
« Ne voit que cette invention,

« Bientôt sur la docte colline,
« Va jeter la confusion?
« Bientôt ceux qui, jusqu'à l'échine,
« Croupissaient enfoncés dans le fatal bourbier,
« Sans avoir encor pu, fatigués, hors d'haleine,
« Saisir en gravissant le plus faible laurier,
« A l'aide d'un ballon vont s'élever sans peine;
« Du Pinde inaccessible atteindre la hauteur,
« Et l'auteur inconnu de vers froids durs ou fades,
« Désormais de Pégase évitant les ruades,
« Croira marcher l'égal du plus sublime auteur.
« Alors on verrait les ***
« A peine sortis de leur fange,
« A côté des Delille avec orgueil placés,
« Pour être là montés par la même voiture,
« Des mêmes dons se croire ornés par la nature,
« Et comme leurs voisins vouloir être encensés.
« Sur le même gazon on verrait la sottise,
« En face du génie effrontément assise :
« Enfin l'aigle et l'oison n'auraient plus désormais
« Qu'un même vol.... » Ici chacun se mit à rire :
Les dieux parurent satisfaits,
Et l'on vit Mars même sourire.

Phœbus, tout triomphant, crut que de son procès
Le gain était sûr, infaillible;
Mais Bacchus, malgré ce succès,
Ne crut pas Phœbus invincible.
« Très-volontiers, dit-il, j'applaudis Apollon :
« Car j'aime la plaisanterie,
« Et d'une harangue fleurie,
« Je suis l'admirateur quand elle est de saison;
« Mais ici c'est une autre histoire,
« Et pour gagner j'ai peine à croire
« Qu'il suffise de plaisanter.
« Pour moi je suis d'avis que, sans plus disputer,
« Du globe on permette l'usage.
« Car, enfin, je n'y vois aucun risque à courir,
« Et je pourrais dans peu vous faire convenir
« Qu'il renferme un grand avantage.... »
A ces mots on vit tous les dieux
Inquiets, ardens, curieux,
Prier, presser Bacchus d'en dire davantage :
Bacchus se tut, Bacchus fut sage,
Il savait que presque toujours,
Bien mieux que les conseils, agit l'impatience;
Et qu'une adroite réticence

Opère plus qu'un long discours.
D'ailleurs d'une douce surprise
Bacchus voulait aux dieux procurer le plaisir.
« Si des mortels on favorise
« L'invention, je veux, se dit-il, à loisir
« Transporter dans l'olympe et Champagne et Bourgogne,
« Et, pour nectar servant ce jus délicieux,
« Je veux à chaque pas voir chanceler les dieux ;
« Je veux que désormais leur unique besogne
« Soit de boire à longs traits cet aimable poison ;
« Par le charme inconnu d'une si douce ivresse,
« Je veux de Jupiter endormir la raison,
« Et de Pallas la prude égayer la sagesse. »

Ainsi pensait Bacchus. Mercure vint après :
En qualité de dieu, de la coquine engeance,
Chacun crut que du globe il prendrait la défense ;
Pour les fripons le globe est, dit-on, fait exprès.
Mercure trompa leur attente :
Il plaida contre le ballon,
Et son éloquence prudente
Conclut à sa destruction.
Mais le conseil à sa critique
Ne parut guère avoir égard.

On devina sa politique;
Ce dieu craignait que tôt ou tard,
Le globe ayant rendu ses ailes inutiles,
Jupiter parmi les mortels
Ne cherchât, ne trouvât des agens plus habiles,
Plus clairvoyans ou plus fidèles;
Et que de quelque Ganymède
Pour messager il ne fît choix :
Sans cette crainte qui l'obsède,
Au globe il eût donné sa voix.

Quand Mercure eut fini, Vénus, d'un air timide,
Se leva. Tous les yeux, tous les cœurs à l'instant
Vers elle sont fixés. La déesse de Gnide
En faveur du ballon pérora vivement :
Ses raisons cependant n'étaient pas convaincantes;
Mais ces yeux séducteurs, mais ces grâces piquantes,
Cet air voluptueux, ce sourire charmant,
Étaient pour tous les dieux un puissant argument.
Ah ! quand c'est la beauté qui plaide,
On n'a bientôt qu'un sentiment;
Au pouvoir de ses yeux tout obéit, tout cède,
Et son juge n'est plus que son premier client.
Vénus, sentant que sa harangue

Avait sur tous les dieux produit un grand effet,
Sourit ; et, n'étant plus maîtresse de sa langue,
Elle court d'un air satisfait,
De sa joie à son fils confier le mystère.
« Triomphe, Amour, dit-elle, applaudis à ta mère :
« Bientôt tu verras les mortels,
« Franchissant d'un seul vol cette immense barrière
« Qui du ciel séparait la terre,
« Venir jusqu'en ces lieux me dresser des autels ;
« Rois, princes, ducs, guerriers, magistrats, abbés même,
« Ils vont tous déserter le terrestre séjour :
« La houlette et le diadème
« Seront confondus à ma cour :
« Je verrai les mortels et les dieux, tour à tour,
« Adorer en tremblant ma puissance suprême.... »
« Fort bien, dit Cupidon ; mais si certaine Iris,
« Qui cache sous les traits de l'humble modestie,
« Des grâces, des appas, dont tout cœur est épris,
« De voyager en l'air allait avoir l'envie !....
« Si le désir de plaire aux dieux
« S'emparait de son cœur... Vénus, quelle rivale !...
« Elle seule, crois-moi, régnerait dans les cieux,
« Et bientôt sa beauté, cette beauté fatale,
« Qui déjà sur la terre a brisé tes autels,

« Te ravirait encor l'encens des immortels.... »
Vénus rougit, Amour n'en dit pas davantage;
Et, craignant d'augmenter sa rage,
De sa rivale il tut le nom;
Et je crois qu'Amour eut raison.

Minerve enfin parut. Minerve était trop sage
Pour blâmer aussi le ballon :
Elle eût blamé son propre ouvrage,
Puisqu'elle même avait, dit-on,
De cette belle invention
Appris à Montgolfier le secret et l'usage.
Minerve, d'un autre côté,
Ne voulait point, par trop de zèle,
Faire croire que c'était elle
Qui du globe avait inventé
Et dirigé l'expérience.
Mais la déesse d'embarras
Sut se tirer. Elle est mère de la prudence;
Sa fille en ce moment ne l'abandonna pas :
« Je crois avoir trouvé, dit-elle,
« Pour terminer toute querelle,
« Un moyen sûr. Tandis que cet art si nouveau
« N'est peut-être qu'à son aurore;

« Tandis que des mortels, à peine en son berceau,
« Le génie impuissant ne peut nous nuire encore,
« Enlevons le ballon, enlevons Montgolfier,
« Faisons un astre du premier ;
« Au second parmi nous accordons une place ;
« Par l'immortalité punissons son audace :
« Et nous saurons enfin, en suivant ce projet,
« Accorder notre gloire avec notre intérêt. »

Par un favorable murmure
A ces mots les dieux d'applaudir ;
Et déjà Jupiter ordonnait à Mercure
D'aller sur-le-champ se saisir
Du globe et du héros.... Tout à coup un génie
L'interrompant, lui dit : « Si par ce beau projet
« Vous espérez du globe étouffer le secret,
« Vous vous trompez : un autre a du même génie
« Reçu le don, ce don qui vous paraît fatal,
« Dans l'art de fendre l'air et de voler sans ailes,
« Le sage Montgolfier reconnaît un rival.
« Bientôt vous verrez Charle aux voûtes immortelles,
« Par un moyen nouveau, dont il est l'inventeur,
« Lancer avec succès cette même machine,
« Dont l'aspect parmi nous a jeté la terreur,

« Et nous a fait du ciel craindre à tous la ruine.
« Encore si ces deux rivaux,
« N'associant personne à leurs travaux,
« Sur leur art avaient su se taire !....
« Mais cet art n'est plus un mystère :
« Aux Charle, aux Montgolfier, les Robert, les Blanchard
« Bientôt vont succéder, et dans un même char,
« Nouveaux triomphateurs, prendre hardiment leur place.
« Ces héros chaque jour verront croître leur race.
« Déjà pour confident et pour imitateur,
« Ils ont Paris entier, et pour admirateur,
« L'univers..... » Arrêtés par ce nouvel obstacle,
Les dieux sans doute allaient encore disputer.
Tout à coup, comme par miracle,
La raison vint à Jupiter.

« Je crois connaître enfin, dit-il d'un ton sévère,
« Le secret artisan de cette invention;
« Il m'entend, je le vois, et Minerve est son nom....
« Minerve, ajouta-t-il, si tu crains ma colère,
« Garde-toi de prêter désormais ton secours
« A ces audacieux; qu'ils ignorent toujours
« L'art de bien diriger leur fragile voiture :
« Qu'en l'air le globe errant voltige à l'aventure

« C'est trop pour des mortels de l'avoir inventé. »
Minerve aux dieux promit ce que les dieux voulurent,
Et le ballon alors étant peu redouté,
Les dieux en sa faveur tout d'une voix conclurent.
Montgolfier ! Charle ! ô vous, quoi qu'en dise Jupin,
Les vrais, les seuls auteurs de cet art tout divin,
A sa craintive jalousie
Opposez constamment les efforts du génie :
Qu'ainsi que vos talens, vos cœurs soient réunis ;
Tour à tour étonnant la terre,
Soyez toujours rivaux, sans cesser d'être amis.
Bientôt victorieux et bravant le tonnerre,
Vous saurez, poussant l'art à sa perfection,
Même en dépit des dieux diriger le ballon.

DISCOURS.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX,

CHEZ LES CITOYENS DUBOIS ET LOYSEAU, INSTITUTEURS, RUE BIGOT,

Le 25 fructidor an 9.

CITOYENS,

Ceux qui ont daigné suivre avec quelque intérêt les divers examens qui ont précédé cette séance solennelle, ont pu s'apercevoir que notre marche n'avait pas été tout-à-fait la même que les années dernières. Autrefois, ces examens se prolongeaient jusqu'au moment destiné à couronner les vainqueurs; le jour du triomphe était lui-même signalé par des combats : la lice était ouverte à des athlètes de tout genre : les élèves en littérature, circonscrivant à leur gré le champ de bataille, s'y présentaient munis d'armes qu'ils avaient pris le tems d'aiguiser et de polir, et ils osaient, ainsi préparés, ramasser le gant qui leur était jeté par les littérateurs les plus distingués. Au milieu d'un cercle où les grâces siégeaient à côté

des talens, les sciences abstraites avaient aussi leurs champions; le rudiment lui-même avait les honneurs de la séance, et les termes barbares de la syntaxe retentissaient à des oreilles accoutumées à des sons plus doux.

Cette année, sans appareil, sans préparations qui pussent interrompre le cours des études, interrogés par des juges plus attachés au fond qu'aux formes, en présence des seuls spectateurs que de pareils combats pouvaient intéresser, nos élèves, dans des examens détaillés, ont rendu un compte exact de leurs divers travaux. Ces examens terminés, quatre d'entre eux seulement, pris dans la classe de littérature française, ont cherché à répandre quelque agrément sur cette séance, en récitant des morceaux choisis et développés par eux avec plus d'étendue et plus de correction qu'ils ne l'auraient pu faire dans les examens où ils étaient obligés d'en parler d'abondance.

Cette marche nous a paru plus conforme au mode d'enseignement suivi dans cette maison : je crois prévenir le vœu des parens qui nous honorent de leur confiance, en entrant dans quelques détails à cet égard.

Pardon, jeunes élèves, je vais retarder encore de quelques minutes le moment du triomphe : vos cœurs en murmurent ; celui de plus d'une mère maudit en secret l'orateur importun qui retient en quelque sorte le laurier que son impatience veut placer sur un front chéri. Mais, avant de couronner les athlètes vainqueurs, j'ai cru qu'il était utile pour vous-mêmes de reporter un instant vos regards sur la carrière que vous venez de parcourir ; et, avant de vous être agréable, j'ai promis de vous être utile.

Depuis que sur les ruines de l'anarchie s'est assis un gouvernement ferme et réparateur, depuis que la paix, en consolidant le nouveau pacte national, a permis aux arts et aux sciences de reparaître, et de faire des prosélytes, toutes les idées, tous les vœux sont tournés vers l'instruction publique. On sent qu'il faut remplir une effrayante lacune, et conserver le bienfait dont nous jouissons, en donnant à l'édifice politique, miraculeusement rétabli, toutes les vertus pour base, et en l'environnant de toutes les lumières. Chacun a son plan d'éducation, qu'il croit le meilleur possible, mais je ne crains pas de dire :

Que cet heureux phénix est encore à trouver,

peut-être parce qu'on ne le cherche pas de bonne

foi; on ne consulte que son orgueil, on n'écoute que ses préjugés.

Les uns, trop semblables aux stupides adorateurs du grand Lama, attachés par un zèle superstitieux aux anciennes institutions, veulent qu'on en respecte jusqu'aux abus les plus généralement avoués, regrettent l'intelligible ergotisme que l'on appelait *logique*, regrettent le temps perdu sur les bancs de la Sorbonne, et dans les arts, qui furent le beau côté des universités, nous contestent le pouvoir d'améliorer ce qui a été bien, et, quand nous reconnaissons l'excellence du fond, voudraient nous ôter le droit de perfectionner la méthode.

D'autres, non moins fanatiques, et plus coupables, parce qu'ils sont ingrats, se déclarent ennemis irréconciliables de l'ancien enseignement; ils veulent que l'on n'en conserve aucun débris. A les entendre, il n'y a que dix ans que la lumière est sortie du chaos : avant la révolution, tout était ténèbres, tout était délire ou cagotisme; et la raison, dans tous les grands hommes qui ont précédé cette époque, fut presque un prodige. S'ils se contentaient d'exalter les progrès véritablement prodigieux que nous avons faits dans les sciences exactes, quoique le génie de

d'Alembert ait eu l'université de Paris pour berceau, quoique les Lagrange et les Laplace fussent déjà fameux quand nos réformateurs n'étaient pas nés encore, leur enthousiasme ne trouverait point de contradicteurs. Mais déplorer sans restriction l'esclavage de l'esprit humain!.... Toutefois ne précipitons pas notre jugement; attendons les résultats. Le but de l'instruction n'est pas seulement de former l'esprit et le goût : « *On doit,* dit le vertueux La Chalotais, *re-* « *chercher encore avec plus de soin ce qui regarde* « *les mœurs, ce qui constitue la vertu, la reli-* « *gion.* » Si dans quelques années les détracteurs de l'ancienne méthode parviennent à former, avec la leur, des écoliers supérieurs aux Bossuet, aux Pascal, aux Fénélon, aux Racine, aux Boileau, aux Molière, aux Montesquieu, aux Buffon, nous serons trop heureux, s'il en est temps encore, de retourner nous-mêmes à l'école.

En attendant, nous avons pensé que, pour travailler avec quelque succès, nous devions nous garantir également et d'une admiration exclusive, et d'une prévention injuste : j'oserai même dire que le sort nous a mis dans la situation où il faut être pour faire un choix exempt de préjugé et de partialité.

Presque tous employés honorablement dans l'ancienne instruction, employés honorablement dans la nouvelle, n'ayant pas plus d'intérêt à exalter l'une qu'à décrier l'autre, nous avons pu apprécier, par notre propre expérience, leurs avantages ou leurs désavantages, et saisir ce juste milieu qui dans tout est la mesure, sinon de la perfection, au moins du mieux possible.

Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de vous présenter, dans tous ses détails, le plan d'études suivi dans cette maison, et vous avez d'ailleurs entre les mains un *prospectus* qui ne laisse rien à désirer à cet égard. Je dirai un mot des objets principaux qu'on peut regarder comme la base essentielle de toute éducation libérale : ces objets sont les mathématiques, les langues anciennes et la littérature. Quant aux mathématiques, je ne m'y arrêterai point, et parce qu'on sait depuis long-temps que, dans cette maison, la plus grande partie du temps, trop de temps peut-être est consacré à cette science de première nécessité, et parce que sa marche constante et uniforme, ne laissant rien à l'arbitraire, n'est guère susceptible d'innovation dans la méthode : pour prouver avec quel succès et avec quel

zèle on l'enseigne, il me suffirait de nommer le citoyen *Dubois* et les professeurs distingués qu'il s'est agrégés pour cette intéressante partie.

J'entrerai dans quelques détails sur les langues anciennes, dont les chefs de cet établissement ont de tout temps reconnu l'importance : cette année, le vœu de la majorité des parens s'étant trouvé conforme au leur, ils ont cru devoir donner une attention particulière à cette étude qu'ils souffraient de voir négligée. Le nombre des professeurs a été augmenté, les leçons ont été multipliées, et les élèves classés de manière qu'elles fussent graduées sur leur intelligence, et pussent être utiles à tous. Nous avions deux excès à éviter. Nous n'avons point la prétention de ces professeurs magiciens qui se flattent de pouvoir, par des méthodes nouvelles, enseigner parfaitement le latin en trois, quatre, ou tout au plus six mois, comme s'ils avaient d'avance la mesure exacte de l'intelligence de tous leurs élèves, ou comme si cette intelligence, dont on sait que la nature a toujours fait les portions si inégales, devenait entre les mains créatrices de ces docteurs un instrument maniable à volonté, et que, nouveaux Amphions, ils eussent le privilége d'animer et de faire marcher les

pierres! Tout leur secret pourtant est de parler à la mémoire, jamais à l'entendement; de semer des mots et point d'idées; de vendre de la présomption pour de la science; et leur triomphe est de rencontrer quelquefois d'heureux perroquets qui, répétant juste, accréditent pendant quelque temps le charlatanisme des maîtres qui les ont sifflés. Pour nous, bien convaincus que l'étude d'une langue, et de la langue latine surtout, quand c'est pour la savoir qu'on l'apprend, exige et du travail et du temps; persuadés d'ailleurs que l'on peut, que l'on doit raisonner même avec l'enfance, pourvu que l'on se plie à sa tendre intelligence, que l'on ménage son tempérament moral, et que l'on fasse, pour ainsi dire, badiner la raison avec elle, nous nous sommes hâtés lentement, préférant des succès progressifs et durables à des succès précoces et éphémères : nous avons proportionné la science à la capacité de nos élèves; nous avons tâché de lier et d'enchaîner nos principes de manière que, les faisant toujours passer du connu à l'inconnu, une leçon nouvelle ne fût pour eux que la conséquence de la leçon précédente. Nous avons analysé tout ce qui pouvait être analysé et compris, expliqué tout ce qui était susceptible et digne de l'être :

nous évitons, surtout à l'égard de ceux dont l'âge est le plus tendre, de dessécher par une métaphysique aride et minutieuse la fleur naissante de leur imagination. « *Toute méthode qui commence par* « *des idées abstraites,* dit encore La Chalotais, « *n'est pas faite pour des enfans; elle est contraire* « *à la nature de l'esprit humain.* ». Nous savons qu'on n'est pas un oracle pour en parler le langage; et, jaloux des progrès de nos élèves, avares de leur temps, dans le vaste et brillant domaine que nous parcourons avec eux, nous ne nous amusons point à disséquer des insectes. Fixer le sens simple et le sens figuré de chaque expression, observer l'analogie des radicaux avec leurs dérivés médiats ou immédiats, marquer les modifications, les nuances tantôt fortes, tantôt délicates qu'ils reçoivent de tous les mots avec lesquels ils se combinent; analyser les périodes, les phrases et les propositions dans le sens logique et grammatical; comparer par les principes de l'étymologie et de la syntaxe les deux idiomes français et latin, comparaison dont le résultat doit être une connaissance plus approfondie de notre langue; telle est à peu près la marche que nous nous efforçons de suivre; et c'est pour en assurer le succès que nous

ne dédaignons pas l'antique méthode de traduire du français en latin, cette invention du *pédantisme* dont nos réformateurs dans leurs brillans *prospectus* font un épouvantail à l'enfance, le thème, en un mot, car j'ose encore l'appeler par son nom. La raison, et surtout l'expérience, nous a démontré que par la seule version du latin en français les élèves ne s'instruisaient que superficiellement, qu'ils devinaient plus de mots qu'ils n'en retenaient; que telle expression qui, mariée à une autre, avait été entendue par eux, cessait de l'être dès qu'on la leur présentait isolée, et que c'était souvent le plus subtil et non le plus instruit qui réussissait dans ces sortes de compositions; au contraire, en traduisant du français en latin, l'élève, forcé de se rendre compte et de la signification absolue et de la signification relative de chaque terme qu'il emploie, les connaît à fond, et partant, les retient mieux. Avant de rencontrer l'expression juste dont il a besoin, la construction élégante qu'il cherche, il en fait passer en revue une foule d'autres parmi lesquelles il faut que son goût choisisse; mais celles même qu'il rejette sont autant de richesses acquises qui restent en dépôt dans sa mémoire, et qui trouveront leur place ailleurs. Si je

pouvais donner à ma pensée tout le développement dont elle est susceptible, il ne me serait pas difficile de prouver que, dans toutes les langues, le thème le plus mal fait a exercé plus utilement l'élève que ne l'auraient pu faire la meilleure version.

Ainsi préparé, il peut se promettre des succès dans le cours plus important encore où il apprend à classer et à embellir ses propres idées. Toute la littérature d'un écolier doit se borner, selon nous, à l'art, plus difficile qu'on ne pense, d'écrire avec correction et avec élégance. On n'y parviendra point en lui faisant parcourir rapidement le domaine entier de la littérature, dont chaque branche suffirait pour l'occuper plusieurs mois. On n'y parviendra point en surchargeant sa mémoire d'une foule de définitions vagues, trop souvent arbitraires, toujours fugitives, et qui, même en formant son goût, ne suffiraient pas pour former son style. On n'y parviendra point par des dissertations brillantes, ou par la lecture commentée des ouvrages de nos Quintiliens. Les dissertations littéraires peuvent amuser; c'est le spectacle des hommes instruits, mais ce ne peut être l'école de ceux qui veulent le devenir. Pour apprendre à écrire, il faut écrire; c'est ici que la pratique

est tout. Aussi la composition est-elle l'exercice avec lequel nous familiarisons le plus nos élèves. Un petit nombre d'auteurs, un seul, pourvu qu'il soit classique, nous suffirait pour leur donner la théorie du goût, pour leur enseigner les principes généraux du style. Vous en avez fait l'expérience, jeunes élèves : n'avez-vous pas trouvé toute la rhétorique dans notre bon La Fontaine? Est-il un genre de style dont il ne vous ait fourni l'exemple? est-il une figure qu'il n'ait pas employée? est-il un ton qui lui soit étranger, depuis le plus simple jusqu'au plus sublime? Toutes les richesses de la poésie, tous les secrets même de l'art oratoire, ne vous les avons-nous point fait admirer dans l'analyse et le développement de ses plus belles fables? Analyser et développer, voilà les deux opérations indispensables à qui veut étudier avec fruit nos grands modèles. C'est avec ces deux instrumens que l'on défriche et que l'on peut féconder le champ de la littérature. Par l'analyse, l'élève réduit un discours, une fable, une épître à l'idée-mère; il réduit la plus belle phrase, le vers le plus brillant à l'expression la plus simple; et par le développement, il suit toutes les progressions d'une idée, toutes ses modifications, toutes ses nuan-

ces, en un mot, la manière dont l'auteur l'a embellie, agrandie, variée : ces deux opérations sont pour l'esprit ce que sont pour les yeux les deux extrémités de cet instrument d'optique qui tour à tour rapproche, éloigne, développe et concentre les objets. C'est ainsi que l'élève apprend lui-même à étendre, à resserrer, à orner ses propres idées ; c'est ainsi que, connaissant l'ordonnance du dessin et le sage emploi des couleurs, il peut espérer de rivaliser un jour avec ces peintres sublimes de la nature, auxquels il a, pour ainsi dire, dérobé leur secret.

Voilà l'exposé très-succinct du plan que nous avons suivi ; il n'a rien de fastueux, ni de bien neuf, mais nous le croyons sensé et surtout praticable : il nous a paru propre à accélérer les progrès de nos élèves ; l'espoir de leur être utile nous a suffi.

C'est par le même motif que nous avons désiré que les examens fussent soutenus sans appareil, sans étude préparatoire, sous les yeux de juges sévères, et d'après le tableau rigoureusement exact des objets qu'ils ont étudiés cette année. On est toujours prêt à rendre compte de son travail, quand on a travaillé avec fruit. Il nous eût été facile d'enfler un programme d'un vain étalage de matières qu'ils n'au-

raient pas même effleurées ; mais qu'est-ce qu'un luxe emprunté qui ne sert qu'à masquer l'indigence ? Ce sont leurs richesses réelles que nous devons offrir aux yeux de leurs parens. Sans doute, si chacun d'eux avait choisi et travaillé, un mois d'avance, l'objet particulier sur lequel il voulait répondre, nos élèves auraient paru avec plus d'éclat, mais avec moins de fruit : l'importance même qu'ils auraient mise à traiter d'une manière brillante ce sujet de leur choix, aurait nui à l'ensemble de leurs études ; pour un seul morceau d'apparat, ils en auraient négligé un grand nombre dont le fond leur reste, et qu'ils feront valoir un jour ; ils auraient acheté leur gloire aux dépens de leur instruction.

Consolez-vous, jeunes élèves ; si vous avez moins brillé, vous avez intéressé davantage : votre timidité, votre embarras, vos efforts pénibles pour trouver le mot propre, tout cela ne déplaît ni n'étonne à votre âge. Si l'on se plaît à voir un fleuve majestueux promener son onde paisible à travers une vaste plaine, on aime à voir, dans une prairie émaillée de fleurs, un ruisseau roulant avec effort ses petits flots : contrarié par les cailloux, il murmure en luttant contre l'obstacle, et son murmure, loin de

déplaire, est un charme pour l'oreille. L'indulgence des auditeurs encourageait votre essor : plus d'assurance vous eût valu moins de faveur; un vol plus hardi eût fait soupçonner des ailes postiches. Dans La Fontaine, nous avons ri ensemble de l'audacieuse gloutonnerie du corbeau voulant imiter l'aigle, mais avec quel plaisir, avec quel tendre intérêt nous avons vu les petits de l'alouette *voletant, se culbutant,* et arrivant enfin où les guidait leur mère.

Il faut cependant convenir que c'est surtout aux yeux d'une mère et d'un père qu'un pareil spectacle a des charmes. Un examen fait, pour ainsi dire, en famille, sur les lois de la grammaire, sur les principes arides du calcul, sur les beautés d'une langue morte serait moins un spectacle qu'une fastidieuse répétition pour un cercle aussi brillant, qui, par un juste retour, a droit d'exiger qu'on lui plaise, et vient plutôt embellir un triomphe qu'assister à un combat. C'est ce qui nous a engagés à réserver pour ce jour solennel, où ce ne sont plus des athlètes, mais des vainqueurs que nous devons vous présenter; des exercices, ou plutôt des jeux littéraires auxquels l'indifférence même pût sourire. Quelques élèves se sont chargés de composer, avec un soin

particulier, des dissertations sur plusieurs genres de littérature; d'autres ont récité des morceaux choisis qui prouvent que le débit entre pour quelque chose dans notre plan d'éducation : vous les avez entendus avec indulgence, et vos applaudissemens flatteurs ont payé leurs efforts.

Maintenant, jeunes élèves, vous allez recevoir, d'une main qui doit vous être chère, les couronnes si impatiemment attendues. Parmi ces couronnes, il en est sans doute, et nous aimons à le publier, il en est qui sont la conquête bien légitime des talens et du travail; mais il en est aussi qui ne sont données qu'à titre d'encouragement; peut-être même a-t-on trop multiplié ces dernières. J'en ai fait l'observation à ceux qui vous les donnent, et ils en conviennent avec moi; mais cette prodigalité flatte leur penchant favori; ils n'y voient que le plaisir de couronner un plus grand nombre d'élèves; ils voient le triomphe des enfans, ils sentent le bonheur des pères, ils se mettent à leur place; et la raison a beau réclamer, c'est un abus qu'il leur est plus facile de condamner que de supprimer.

C'est à vous, jeunes élèves, à redoubler d'efforts pour obtenir tous les succès dont, pour plusieurs,

ces lauriers sont plutôt les garans que la récompense. Vous êtes bien sûrs de trouver toujours dans nous le même zèle et les mêmes soins : si tous n'ont pas réussi également, s'il en est qui se traînent dans la carrière, tandis que d'autres la parcourent à pas de géant, nous avons la conscience intime qu'aucun de vous ne peut se plaindre d'avoir été plus négligé que son heureux rival. La méthode est la même pour tous, pour tous la sollicitude est égale. La différence des succès tient à des causes qui nous sont étrangères; elle tient à la différence des dispositions naturelles. Il est permis aujourd'hui d'avouer qu'au moins, sous ce rapport, nous ne sommes pas tous égaux. Elle tient à la différence des occupations. Celui qui embrasse trop d'objets à la fois ne saurait être supérieur dans aucun. Elle tient au plus ou moins de dissipation. Celui qui ne sort que rarement aura toujours un grand avantage sur celui qui, lancé trop tôt et trop fréquemment dans le monde, doit s'estimer heureux quand il n'y a perdu que son temps. Elle tient enfin au caprice de la victoire, qui ne favorise pas toujours le plus habile. Il suffit, pour notre consolation et pour notre gloire, qu'aucun de vous n'ait le droit de nous accuser; il suffit qu'un jour

ceux qui réussiront dans le monde se disent avec reconnaissance : *Je le dois à mes instituteurs !* et que ceux qui ne réussiront pas soient forcés de se dire avec regret : *Ce n'est point la faute de mes instituteurs !* Nous serons également honorés, et par la reconnaissance des uns, et par le regret des autres; puissions-nous l'être par le triomphe et l'amitié de tous !

ÉLOGE DE LA SÉVÉRITÉ

DANS L'ENSEIGNEMENT PUBLIC;

Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée impérial; le 9 août 1806.

JEUNES ÉLÈVES,

En ce jour heureux et pénible tout à la fois; heureux, puisqu'il est consacré à couronner vos succès; pénible, puisqu'il va nous séparer de vous, mes estimables collègues m'ont chargé de vous adresser nos derniers conseils et nos derniers vœux.

Si je voulais, suivant la doctrine routinière de certains *uniformistes*, me renfermer aujourd'hui dans le cercle, cent fois parcouru, des idées rigoureusement analogues à l'objet de cette fête, je pourrais, comme un autre, vous parler avec emphase de victoires, de palmes, de lauriers; mais ces palmes, ces lauriers, les voilà sous vos yeux, qui vous parlent plus efficacement que tous les discours.

Fidèle à l'usage que j'ai suivi plus d'une fois, avec

quelque succès peut-être, je profiterai plus utilement du crédit que peuvent donner à mes paroles l'appareil imposant de cette solennité, la muette éloquence de ces couronnes, et, plus que tout, la présence de vos parens, de vos amis, de vos maîtres.

Le lieu, le temps, les témoins devant qui elle est défendue, importent, plus qu'on ne pense, au succès d'une vérité. Celle que je vais développer, jeunes élèves, a besoin, pour ne pas vous effaroucher, de tous les prestiges qui vous environnent; et j'ai besoin moi-même, pour vous la présenter avec quelque confiance, d'être étayé de l'autorité, d'être encouragé par les suffrages de tous ceux que vous êtes accoutumés à respecter et à chérir.

Je ne vous le dissimulerai point; le sujet que je vais traiter est effrayant au premier aspect; c'est en tremblant que je l'aborde : il va vous prévenir contre l'orateur. Jamais l'exorde *par insinuation* n'a été plus nécessaire, et cependant la nature même de mon sujet m'interdit cette ressource; elle m'ôte jusqu'au droit de réclamer votre indulgence : c'est... l'éloge de la sévérité.

Le mot est prononcé! Vous avez frémi..... Toutefois maîtrisez cette première impression; suspendez

votre jugement : peut-être, quand vous m'aurez entendu, le monstre vous paraîtra-t-il moins hideux. Mon ambition va plus loin; je veux vous faire aimer la sévérité; je veux vous convaincre de son utilité, pour nous en épargner l'usage; je veux vous rendre ses partisans, pour vous empêcher d'être ses victimes.

Si les bornes qui me sont prescrites ne m'obligeaient de restreindre mon discours à l'intérêt particulier de la jeunesse qui m'écoute, et de ne considérer la sévérité que dans ses rapports avec l'enseignement public, j'ajouterais à l'importance de mon sujet, en le généralisant.

Cette sévérité, dont le seul nom vous effraie, qui ne s'offre peut-être à vous que comme le tourment de la faiblesse et le tyran de l'enfance, je vous la montrerais comme la reine, la bienfaitrice, la sauvegarde du monde moral. Fille de la justice et mère du bon ordre, elle est l'effroi du vice et le bouclier de la vertu; c'est le joug commun auquel sont assujettis tous les états, tous les rangs, tout ce qui compose la grande famille qu'on nomme société. Vous verriez que partout où il y a des devoirs à remplir, partout où la subordination est nécessaire, la sévérité commande; que le souverain lui-même qui,

par sa toute-puissance, paraît au-dessus d'elle, n'est que son premier ministre; qu'il exerce son empire sur son propre cœur; que, s'il règne par elle, elle doit régner sur lui; que, quand elle se tait devant son pouvoir, elle crie dans sa conscience, et que, s'il étouffe sa voix, sa voix, un moment comprimée, tonne contre lui dans le jugement de la postérité.

Eh! quel champ fécond s'ouvrirait à mon éloquence, si je vous montrais, avec elle, les mœurs conservées, les vertus multipliées, les arts florissans, l'ordre partout, partout la paix, la sécurité, le bonheur; et, sans elle au contraire, les vices triomphans, les familles divisées, les empires boulversés, les potentats détrônés, la confusion partout, partout la discorde, l'anarchie, le désespoir!..... Les exemples ne me manqueraient point à l'appui de ces contrastes; il en est un tout récent, qui s'offre de lui-même; mais il serait cruel, mais il serait superflu de le rappeler à des Français.

J'en ai dit assez, jeunes élèves, pour vous convaincre que tout bien moral est lié au joug conservateur de la sévérité, que ce mot n'a point été imaginé par les ennemis de votre repos. Et nous-mêmes, quand nous l'exerçons envers vous, nous ne faisons

qu'obéir à la loi qui nous est imposée, de vous être utiles malgré vous; je dirai plus (et je ne crains point que le cœur d'aucun de mes collègues me désavoue), quand nous nous montrons sévères envers vous, nous le sommes envers nous-mêmes : la sévérité est un devoir, si l'on considère l'importance de ses résultats; c'est une vertu, si l'on considère ce qu'elle nous coûte. Eh! qui de nous pourrait, s'il n'y était forcé par le sentiment impérieux du devoir, par le besoin plus impérieux encore d'assurer votre bonheur futur, qui de nous pourrait affliger, ou même contrarier des êtres faibles, intéressans, pleins de candeur et d'amabilité, purs encore de toute passion haineuse, qui ne veulent point, qui ne peuvent point nuire, dont le seul aspect fait sourire la sagesse, désarme le courroux, et attendrirait la férocité même?

Ce qui justifie notre sévérité, ce qui doit vous la rendre chère, c'est que c'est à elle que vos parens vous confient, lorsqu'ils daignent se reposer sur nous du soin de former votre cœur et de cultiver votre esprit. Ce n'est point la capacité, ce n'est pas même le temps qui manque à la plupart, pour vous élever eux-mêmes, c'est la sévérité. Ils le sentent; et c'est pour cela qu'ils implorent de nous une vertu dont

leur cœur est incapable. *Tout père frappe à côté*, dit La Fontaine; et j'ajouterai (en prenant cette expression naïve dans le sens figuré, car il y a long-temps que l'usage barbare de frapper les enfans est aboli), j'ajouterai qu'une mère est toujours là pour détourner le bras paternel; l'un et l'autre sait pourtant que la sévérité est nécessaire : la raison le dit, mais le cœur le conteste, et le cœur est plus persuasif que la raison. En vous remettant entre nos mains, chaque père de famille semble nous dire : « Voilà « mon fils : soyez sévères pour moi : » je crois bien qu'en même temps sa tendresse murmure tout bas : « Soyez pères aussi pour moi ! » C'est un double engagement que nous devons, que nous pouvons tous remplir; car, si la sévérité du maître ne peut entrer dans le cœur du père, la tendresse du père peut heureusement se suppléer dans le cœur du maître.

Deux philosophes célèbres, Montaigne et Rousseau, se sont élevés avec force contre le principe que je défends, et leur système d'indulgence, séduisant au premier aspect, n'a eu que trop de partisans : on me trouvera téméraire d'oser lutter contre eux, et de soutenir, avec un talent si inférieur, une cause beaucoup moins favorable en apparence : je la crois

plus juste en effet, il me suffit; et ce n'est point lorsqu'il s'agit de vos plus chers intérêts, jeunes élèves, que j'irai sacrifier l'honneur de vous être utile à l'envie de vous être agréable. J'observerai d'ailleurs, que le premier de ces philosophes, justement révolté des châtimens barbares, des punitions serviles infligées de son temps à l'enfance, paraît moins attaquer la sévérité en elle-même, que la manière dont on l'exerçait. Il voudrait lui arracher ses armes, mais il ne conteste ni ses droits, ni ses avantages, de sorte que son autorité devient nulle dans un temps où l'objet de ses réclamations n'existe plus. Aujourd'hui l'éducation est libérale jusque dans les moyens de répression qu'elle emploie. Le châtiment le plus sévère, loin d'avilir l'élève condamné à le subir, suppose encore dans son âme des sentimens honorables; tout se borne à des privations plus ou moins pénibles : une faute grave l'enlève pour un temps à ses compagnons, à ses amis; une faute plus grave le prive des embrassemens d'un père, des caresses d'une mère : ainsi, nous proscrivons les châtimens d'esclave; c'est le regret plutôt que la honte que nous excitons dans l'âme des coupables; nous ne flétrissons point leur cœur; nous n'épuisons point leurs

pleurs; nous attendons le repentir, et nous laissons des larmes à la tendresse. Ce genre de sévérité n'aurait point été désapprouvé par Montaigne, qui veut que l'on cherche dans le cœur même d'un enfant les moyens de le punir ou de l'encourager.

Quant à Rousseau, qui veut qu'on laisse à son Émile une liberté illimitée, qu'on lui épargne la plus légère contrariété, et qui permet à peine qu'on lui apprenne à dix-huit ans qu'il a une âme, outre qu'il n'a voulu opposer que des chimères à ce qu'il appelait nos préjugés; outre que son élève n'est qu'un être fantastique qu'il a créé, organisé, dirigé, perfectionné au gré de son imagination paradoxale, et non d'après le cours ordinaire des choses, ou d'après les habitudes de l'ordre social; outre que, dans sa brillante théorie, ses principes, ses moyens, ses succès, son élève lui-même, tout n'est qu'hypothèse, comme il ne s'agit dans son plan que d'une éducation particulière, et qu'en supposant ce plan aussi parfait que l'auteur se le figure, tout le monde sent qu'il ne conclurait rien contre l'éducation publique, à laquelle il est inapplicable, je crois que je puis me dispenser de réfuter cet ingénieux sophiste.

Dire que la sévérité est nécessaire, c'est donc avan-

cer un principe à peu près incontestable. Mais jusqu'à quel point est-elle nécessaire, mais sous quelles formes est-elle nécessaire? Voilà ce qu'il importe de développer. On m'accordera plus volontiers le principe, j'ose au moins l'espérer, quand on en connaîtra l'application et les conséquences.

Quels traits donnerons-nous à la sévérité? La représenterons-nous, l'air sombre, le front sourcilleux, l'œil farouche, la menace ou le reproche sur les lèvres, et faisant retentir incessamment le tonnerre de sa voix effrayante? Ces traits sont ceux du lourd pédantisme, *de la stupidité fâcheuse*, comme dit Rousseau, ce sont ceux de Rhadamante, ou plutôt d'Alecton; c'est sous ces traits qu'elle apparut sans doute au charmant peintre de la Chartreuse.

La sévérité que je défends est celle d'un professeur célèbre, dont Montaigne a dit *qu'il n'avait rien de pédantesque que le port de sa robe*. Une fois qu'elle a établi sa puissance, en la fondant sur la raison, sur l'ordre et sur le vœu bien prononcé d'être utile; une fois qu'elle a su persuader aux élèves toujours justes, lors même que cette justice les condamne, qu'il n'y a rien d'arbitraire, rien de tyrannique dans l'exercice de ses droits, et qu'elle s'est,

en un mot, annoncée comme le ministre inflexible, mais impartial de la sagesse qui préside à leur éducation, la sévérité peut se dérider, peut sourire impunément. Pour égayer la sécheresse des conseils, pour rompre la monotonie de l'enseignement, elle peut quelquefois se familiariser, badiner même sans se compromettre; c'est la force qui joue avec la faiblesse. Sûr de la confiance de ses élèves, le maître qui a su la mériter tourne leurs esprits à son gré, se fait obéir sans efforts; le maître le plus sévère est celui qui gronde, qui gourmande, qui corrige le moins : que dis-je? il n'a pas même besoin d'être sévère; il suffit qu'on le croie tel, et personne n'est puni, parce que tous craignent de l'être.

Au contraire, l'homme indulgent par faiblesse éprouve, s'il menace, le sort de l'hirondelle étourdie par le gazouillement importun des oisillons qui se moquent d'elle; ou, s'il se familiarise, le destin plus humiliant encore du *soliveau* roi. L'homme sévère par principes est le véritable souverain de ses élèves; un léger murmure se fait entendre, il s'interrompt, et son silence a tout calmé : un élève s'oublie, un mot le rappelle au devoir; un autre se relâche, un coup d'œil le ranime; un autre s'em-

porte, un froncement de sourcils le fait rentrer en lui-même.

Mais, pour parvenir à cette toute-puissance, outre la fermeté et la franchise d'un caractère égal, outre l'ascendant d'un mérite reconnu, il faut de l'adresse et du discernement, il faut savoir descendre à propos de sa dignité : *Obest plerumque iis qui discere volunt autoritas eorum qui docent.* (Diog. Laërt.) Pour s'assurer l'obéissance, il faut la rendre volontaire, il faut persuader ce que l'on commande, il faut obtenir en exigeant. C'est un art qui suppose une connaissance approfondie du cœur humain : un maître habile doit tenir dans sa main tous les ressorts qui le meuvent. Le principe de la sévérité est un, les moyens de l'appliquer se multiplient à l'infini. *Je voudrais*, dit Montaigne, consulté sur l'éducation d'un enfant de famille, *je voudrais qu'on lui choisît un gouverneur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière;* et il ne s'agissait que d'un seul élève ! Moi je voudrais que celui qui est chargé d'un grand nombre se conduisît à l'égard de chacun d'eux d'une manière nouvelle, c'est-à-dire, appropriée au caractère de chacun. Le

bon médecin est celui qui consulte le tempérament de ses malades, et les traite en conséquence; le bon maître est celui qui étudie le caractère de ses élèves, et emploie la sévérité comme un remède qu'il applique, sous des formes et dans des proportions différentes. C'est ainsi qu'il le rend efficace. Excepté dans les cas prévus par le code général de discipline, que le maître ne peut ni interpréter ni changer, les habitudes de l'élève détermineront le genre et le degré du châtiment. Des penchans divers diversifieront la peine; il s'armera contre eux de leurs vices et même de leurs vertus. Le travail pèse à celui-ci, je le punis par le travail; l'orgueil domine celui-là, une humiliation publique sera son châtiment : cet autre, plein d'émulation, ambitionne tous les honneurs de l'école, il aime à être loué, cité, souvent exercé; je le punis en feignant de l'oublier, en louant un peu plus ses rivaux; je ne lui ai pas dit une parole, et il sent sa faute, et il se promet de la réparer. Celui-ci porte un cœur sensible, il craint de perdre mon amitié; mon amitié sait l'affliger à propos; je dis un mot, et ses larmes coulent en abondance. Cet autre au contraire (et je dois avouer que ces exemples sont rares), cet autre, naturellement méchant, ne peut être

retenu par aucun frein moral ; c'est alors que j'effraie, que je menace, et que ma sévérité lance toutes ses foudres.

Si je ne propose que des moyens purement humains, ce n'est point que j'ignore ou que je conteste l'excellence et l'efficacité de ceux que peut encore fournir la religion ; je sais qu'employés par une piété éclairée, ceux-là peuvent aider et même suppléer tous les autres. Il n'entre pas dans mon plan de les discuter, mais il était de mon devoir de les indiquer. Quoi qu'il en soit, je ne puis trop le répéter : Connaissez le faible de vos élèves, et votre empire est assuré. Que votre sévérité, jamais injuste, jamais capricieuse, jamais extrême, cherche dans leur cœur l'endroit sensible ; c'est là qu'il faut frapper, et je vous réponds du succès.

Tous ne sentiront pas d'abord le prix de cette bienfaisante rigueur ; insoucians de l'avenir, et tout entiers au présent, quelques-uns préféreront aujourd'hui l'indulgence qui les flatte ; mais un jour les hommages des uns et les malédictions des autres récompenseront votre courage ou puniront votre faiblesse. Ce résultat est infaillible.

Quand l'âge a mûri notre raison, quand le désir

ou le besoin d'exercer nos facultés intellectuelles, pour notre gloire ou pour notre fortune, nous fait apprécier les avantages de l'éducation, notre reconnaissance alors se mesure, non plus sur la complaisante apathie du maître qui a favorisé notre indolence naturelle, mais sur la surveillance active de celui qui nous a forcés au travail; non plus sur la perfide bonté de celui qui a laissé périr l'arbre, dans la crainte de l'émonder, mais sur la généreuse inflexibilité de celui qui en a coupé sans pitié les branches nuisibles ou parasites. C'est ce dernier que nous aimons alors, c'est lui que nous ne rencontrons jamais sans éprouver un tressaillement filial; c'est lui dont nous préconisons le zèle, c'est lui dont nous bénissons la mémoire. De quelles malédictions au contraire n'accable-t-on pas le trop facile instituteur à qui l'on est en droit d'imputer son ignorance, son infortune, et quelquefois son opprobre? Qui de nous n'a point entendu, n'a point exhalé peut-être les reproches qu'un repentir tardif ne manque pas d'adresser à ceux qui, dans un âge où notre avenir était entre leurs mains, ont laissé se flétrir la fleur des talens qu'ils devaient féconder, ont laissé se corrompre le germe des vertus qu'ils devaient développer?

Celui-ci n'avait pour fortune que d'heureuses dispositions qui, cultivées avec soin, l'auraient rendu propre à tout. Réduit à la plus extrême indigence, il sollicite humblement les secours de ceux qu'il a vus ses égaux ; des longues années qu'il a perdues à faire ce qu'il appelle ses études, à peine lui reste-t-il assez d'instruction pour rédiger l'acte humiliant qui constate sa détresse, et pour exprimer le dernier espoir qu'il fonde sur votre pitié : demandez-lui la cause de sa misère, il vous répondra en pleurant, c'est que je n'ai point eu le bonheur de rencontrer des maîtres sévères ! Celui-là, à qui la fortune du moins tient lieu de savoir, promène sa nullité morale dans le monde, où son état l'oblige de vivre ; il entend tout et ne peut répondre à rien : trop heureux encore s'il a assez de prudence ou d'amour-propre pour se résigner au rôle d'auditeur ; car, dès qu'il ouvre la bouche, il trahit son ignorance, et se livre lui-même au ridicule ! La nature cependant ne l'avait point traité en marâtre, et toutes les sources de l'instruction lui ont été ouvertes ; qui l'a empêché d'y puiser ? Que lui a-t-il manqué pour faire aujourd'hui le charme de la société dont il est le jouet ? des maîtres sévères.

Cet autre était né pour éclairer son siècle ; le ciel l'avait doué de ce génie créateur qui fait les grands hommes ; le vice de son éducation n'a pu en étouffer entièrement la flamme ; quelques rayons encore brillent par intervalle. Il lui est resté le sentiment de la perfection à laquelle il était appelé par la nature ; mais c'est en vain qu'il s'efforce d'y atteindre, la médiocrité est son partage : il gémit de son impuissance ; et, reportant un regard douloureux sur ses premières années, il accuse la funeste indulgence qui l'a déshérité, pour ainsi dire, de son immortalité. Au tableau des malheurs je pourrais ajouter celui des vices, celui des crimes, nés de la même source ; je pourrais vous offrir ce malheureux qui, en proie aux plus folles passions, a perdu le droit et jusqu'au désir de nous intéresser. Accoutumé à l'opprobre, il se plaît dans sa dépravation ; il a vaincu le remords et se rit du mépris public ; mais, du fond de l'abîme où l'habitude avec sa main de fer le tient comme enchaîné, une voix s'échappe et nous crie : Instituteurs, soyez sévères !

Écartons cette affreuse image ; l'exemple d'un malheur sans remède n'est point nécessaire pour vous persuader : une expérience moins cruelle et plus

commune achèvera de vous convaincre qu'il importe d'accoutumer l'enfance au joug de la sévérité. Son empire en effet n'est point renfermé dans l'étroite enceinte de nos écoles : il n'est presque aucun de vous qui, en sortant de nos mains, ne doive tomber dans des mains beaucoup plus sévères, et commencer de nouvelles études, d'autant plus pénibles, qu'on ne laisse plus au maître le choix de la méthode. La connaissance des caractères, que j'ai tant recommandée, devient alors inutile; une rigoureuse uniformité de devoirs pèse également sur tous : alors la raison du maître est sa volonté; plus de conseils, mais des ordres; plus d'aiguillons moraux, mais des mouvemens mécaniques; plus de jouissances actuelles, mais le bonheur en perspective; enfin plus de place au repentir; plus d'accès à l'indulgence; il faut travailler ou souffrir, obéir ou se perdre, faire son devoir ou renoncer à son état. Interrogez ces élèves de Mars, appelés par la gloire à l'honorable noviciat des armes, et qui, soumis sans distinction aux lois d'une discipline inexorable, doivent y apporter, pour premier talent, l'exactitude, et pour première vertu, l'obéissance. Interrogez ces nourrissons de Thémis qui, sous la surveillance d'un argus

intéressé, pâlissent sur le digeste et s'efforcent de démêler tous les fils, de débrouiller tous les plis dont s'enveloppe l'insidieuse chicane. Je ne parle point de ces jeunes lévites qu'un zèle pieux dévoue au culte des autels; la sainteté d'une vocation qui, aujourd'hui surtout, ne peut être suspectée, ne leur montre que des jouissances où l'œil d'un profane ne verrait que des sacrifices. Quelque carrière que vous veuillez suivre, après que vous avez reçu de nous la première instruction qui vous ouvre l'entrée de toutes, vous n'y marchez d'abord que sur des épines, que sous la conduite d'un guide austère; et tout élève de bonne foi, en comparant ce nouveau noviciat avec le premier, conviendra que les épines du collége étaient des roses en comparaison de celles-là. C'est alors que celui dont l'enfance a été trop caressée, n'étant point aguerri au travail, maudit la faiblesse du maître qui, en adoucissant le joug passé, n'a fait que lui rendre plus pesant le joug actuel.

Mais les funestes effets de l'indulgence se font sentir avant l'âge où l'on cesse de l'obtenir. Vous en êtes victimes, jeunes élèves, dans le temps même où votre imprévoyance la sollicite. Si vous deviez faire le tour du docte mont sous la conduite d'un seul et même

guide, accoutumés à la douceur constante de son empire, comptant sur sa facile bonté, vous pourriez espérer, au sein d'un imperturbable loisir, d'achever tranquillement un voyage infructueux. Mais chaque année vous changez de maître : si celui qui fut trop indulgent a un successeur, je ne dis pas plus sévère, mais moins tolérant, qu'arrivera-t-il? votre indolence, devenue habitude, ne le jugeant que par comparaison, lui fera un crime de tout ce qui vous paraîtra s'écarter de la méthode de son prédécesseur; impatiens du frein, vous vous révolterez contre l'exercice le plus légitime de son autorité; vous vous étonnerez qu'il exige de vous plus d'application, plus de docilité; et s'il s'obstine à faire son devoir en vous rappelant le vôtre, vous le haïrez, lui que vous devriez chérir; vous nommerez sa raison pédantisme, son équité bizarrerie, sa sévérité barbarie; vous le regarderez enfin comme votre tyran, et le forcerez peut-être à le devenir. Voilà ce qu'aura produit une indulgence aveugle. Ce n'est pas tout encore; l'indulgence la plus aveugle a son terme : enhardi par un long essai de la patience de son maître, encouragé par l'espoir d'une impunité sans bornes, l'élève arrive successivement au dernier degré de la licence; il fait

le dernier pas, parce qu'on lui a laissé faire le premier, le second, le troisième; il a franchi tous les intervalles jusqu'au point où le pardon n'est plus possible : une faute de plus ne lui paraît rien, après toutes celles qu'on lui a laissé commettre; il la risque, et il est perdu sans ressource, et l'indulgence, poussée à bout, provoque elle-même l'extrême rigueur..... Maître faible et cruel! vous êtes le premier, vous êtes le seul coupable! une sévérité prudemment graduée lui aurait épargné un arrêt sans appel. La sévérité qui punit à propos est une ondée bienfaisante qui rafraîchit la jeune plante et la vivifie; la sévérité qui succède à une longue indulgence est un ouragan dévastateur qui la déracine et l'anéantit. Que conclure de là, jeunes élèves? non-seulement que la sévérité est nécessaire, mais qu'on ne saurait trop tôt l'employer; oui, c'est avec les enfans surtout qu'il faut être sévère. Pauvres enfans! vous allez croire que je suis impitoyable! entendez-moi jusqu'au bout, et vous conviendrez que je suis votre meilleur ami.

N'est-il point vrai qu'à votre âge, ce n'est point la raison qu'on écoute? Jouer est votre premier vœu; ne rien faire est votre premier penchant. Trop loin de l'avenir pour vous en mettre en peine, à vos yeux

le travail est sans prix comme sans objet ; ce n'est qu'un joug, et pour vous en affranchir, tout vous paraît légitime. Une sage fermeté peut seule contenir vos petits esprits rebelles ; se faire craindre est alors le premier talent du maître qui veut être obéi. Mais de quel crime est donc capable un enfant ? que peut-on punir en lui ? une distraction, un emportement, une espièglerie, un enfantillage enfin ? quel si grand mal à tout cela ?

Permettez que pour égayer un peu l'austérité de mon sujet, je vous réponde par une fable, dont l'auteur est un père de famille qui aime beaucoup les enfans, et qui consacre à l'instruction des siens un talent aimable, la plus belle portion de son patrimoine, dont personne ne lui contestera la légitimité, puisqu'il a l'honneur d'être allié à la famille de l'immortel La Fontaine.

LE CERISIER.

Dans les yeux d'un enfant j'aime à voir quelques larmes,
Quand la pitié l'émeut et fait gémir son cœur :
Les pleurs du sentiment ne sont pas sans douceur ;
Sur son petit chagrin ne prenez point d'alarmes.

Un enfant s'exerçait au milieu d'un jardin :
Un cerisier frappe sa vue.
Le fruit le séduit, et soudain,

Pour le cueillir la main est étendue.
Que voit-il, frappé de terreur?
Un oiseau pendu!....—L'ami Blaise....
O mon Dieu!.... Qu'est-ce donc?....—C'est un oiseau, monsieur.
—Qui l'a pu mettre là? — Moi, ne vous en déplaise.
— Vous êtes bien cruel!.... — Vous parlez à votre aise.
Avons-nous pour leur bec planté ce cerisier?
Vraiment, si je les laissais faire,
Des fruits que prodigue la terre,
Ils me prendraient jusqu'au dernier.
— Un oiseau si joli!.... — C'est un beau sacrifice!
C'est un voleur; il faut faire justice....
— Pour un si petit fruit! Pourquoi le pendre là?
— Il faut les empêcher de venir à la file:
J'ai pendu le premier, c'est un exemple utile;
C'est ma bonté qui m'inspire cela.
— Ta bonté!... Je le crois.... Elle est ma foi jolie!....
— Mangez toujours. — Je n'en ai plus d'envie.

Blaise pouvait avoir raison;
Nous devrions souvent user de la leçon.
Est-on près d'une vigne, on y prend une grappe;
Tout en avalant le raisin,
On rit du gardien qu'on attrape;
Dans un champ, l'on y prend du grain;
Parlez du tort qu'éprouve le prochain;
—Voyez, dit-on, quel dommage je cause!
Ce n'est rien; c'est si peu de chose!
— Ce n'est rien?.... Que chacun en vienne faire autant,
Le tort est très-réel, et le dommage est grand.

A vous l'application, jeunes élèves : une foule de fautes ne vous paraissent que des bagatelles, parce que chacun se voit seul, et ne songe point au danger de l'exemple. Rappelez-vous l'éternelle allégorie de l'étincelle qui cause un incendie, et celle du panier d'oranges, parmi lesquelles il s'en trouve une seule de gâtée. Ces bagatelles, qui peut-être en elles-mêmes ne sont rien autre chose, deviendraient fatales à chacun de vous, si l'impunité les tournait en habitude, et funestes à tous, si l'exemple en étendait la contagion. Grâce à la sévérité qui, telle que je l'ai définie, pourrait s'appeler une indulgence éclairée, vous contractez de bonne heure l'habitude du travail : chaque jour vos devoirs vous coûtent moins à remplir ; bientôt ils deviennent pour vous la source des plaisirs les plus purs. Bien avec vos maîtres, bien avec vous-mêmes, vous faites le bonheur des auteurs de vos jours, et c'est là votre première récompense. Je n'ajouterai plus qu'un mot : ce qu'il y a de pénible dans vos études, ce sont les commencemens : les élémens de toute science sont arides ; ce n'est point par goût que l'on s'achemine dans une route difficile et rocailleuse ; il faut donc vous y pousser, en quelque sorte, malgré vous : mais peu à peu le chemin

s'aplanit ; les fleurs remplacent les ronces, ou plutôt les ronces elles-mêmes portent des fleurs : on entrevoit les fruits, on espère la moisson ; et loin qu'alors la sévérité soit nécessaire pour exciter votre ardeur, nous sommes quelquefois forcés de l'employer pour la modérer.

Vous voyez à présent, jeunes élèves, le but secret de mon discours ; c'est pour être dispensé d'en jouer moi-même le rôle, que j'ai prêché la sévérité ; c'est pour vous l'épargner à un âge où c'est une honte de la provoquer, que je la recommande, surtout à ceux de nos collègues qui sont chargés des cours élémentaires.

L'élève qui arrive en rhétorique avec l'habitude du travail et de la docilité, n'a plus besoin du frein ; et il n'est point pour lui d'aiguillon plus puissant que l'attrait même des connaissances nouvelles qu'il veut acquérir. Tout lui rit dans le champ de la littérature : il se croit transporté dans un monde nouveau ; c'est pour lui un jardin enchanté : la baguette magique a remplacé dans nos mains le sceptre de fer, et notre unique soin est de détourner ses pas des sentiers trop fleuris où le faux goût pourrait l'égarer. C'est alors qu'il invoque pour la première fois l'ai-

mable enchanteresse que notre Delille a peinte en vers inspirés par elle, et dont j'oserai citer quelques-uns, parce que c'est la meilleure, c'est la seule manière dont il me soit permis de louer en sa présence l'immortel auteur du poëme de *l'Imagination* [1]. C'est alors que l'élève s'écrie :

Viens, ô ma déité !
Viens, telle qu'on t'admire en ta variété,
Folâtrant sur les fleurs, te jouant dans l'orage,
Pour sceptre une baguette et pour trône un nuage,
Conduisant sur ton char, entouré de vapeurs,
Les fantômes légers et les songes trompeurs,
Ta robe sans agrafe, et ton corps sans ceinture,
A l'air abandonnant ta libre chevelure ;
Viens, portant dans tes mains le myrte et le laurier,
Le luth du troubadour, la lance du guerrier,
Variant, comme Iris, tes couleurs et tes charmes,
Le rire dans tes yeux prêt à céder aux larmes,
Jeune, fraîche, et dans l'air, sur la terre et les flots
Versant toutes les fleurs, excepté les pavots.

C'est dans cette illusion ravissante que l'élève voit s'ouvrir devant lui le sanctuaire des lettres. L'y voilà introduit. Quel est son bonheur, lorsqu'il entre, pour ainsi dire, en possession de sa pensée ! lorsque

[1] M. Delille présidait l'assemblée.

de son cerveau, où les idées fermentent, jaillissent les premiers éclairs du génie! lorsque, plein d'une tendresse paternelle pour les premiers nés de son talent, il s'écrie dans son enthousiasme : et *moi aussi je puis créer!* La peine la plus sévère qu'on puisse lui imposer alors, est de paraître le négliger : il est payé de son travail par les conquêtes nouvelles qu'il fait chaque jour dans les domaines de l'éloquence et de la poésie ; et comme tous les conquérans, le but de son ambition est d'être loué, sa seule crainte est d'être oublié. Tout l'art du maître consiste alors à savoir distribuer l'éloge et le blâme à propos : j'en ai vu pleurer, et les témoignages ne me manqueraient pas, si je croyais avoir besoin de les invoquer, j'en ai vu pleurer pour avoir été non pas punis, non pas menacés, non pas réprimandés, mais passés sous silence. Et quels sont surtout les regrets de ceux qui, doués eux-mêmes d'un talent créateur, mais ayant négligé les études préliminaires qui le fécondent, s'épuisent, lorsqu'ils veulent produire, en efforts infructueux, et se traînent dans la carrière où leurs rivaux triomphent en courant ; qui, tourmentés tout à la fois de la conscience de leur supériorité naturelle et du remords de s'y être trop confiés, en font à peine

assez pour montrer ce qu'ils auraient pu faire, et dans leur jalouse impuissance, se voient condamnés à admirer ceux qu'ils devaient imiter et qu'ils auraient pu surpasser ! Au prix de quels sacrifices ils voudraient ressaisir le temps perdu ! qu'ils rachèteraient volontiers les reproches qu'on leur a épargnés, les châtimens dont on leur a fait grâce, disons mieux, dont on leur a fait tort ! Ne parlez plus de sévérité ; ils sont assez punis de sentir, trop tard, hélas ! pour leur gloire, que le travail est un plaisir quand on s'en est fait une habitude, et l'étude une récompense quand elle a pour objet d'exercer l'imagination, de former le goût, d'enrichir la mémoire, de vous initier à tous les secrets de la poésie, de vous ouvrir tous les trésors de l'éloquence, et de vous introduire enfin dans le temple d'Uranie, dont les attraits plus sévères attacheraient encore par la curiosité ceux que ses découvertes n'intéresseraient point par leur importance.

Ces précieux avantages, premiers bienfaits de la sévérité, sont enfin couronnés par le succès, au jour où l'émulation vous appelle dans la lice académique. Ainsi, jeunes élèves, l'éloge de la sévérité me ramène naturellement à ces palmes, à ces lauriers que votre

impatience dévore. J'ai dû choisir, pour la louer impunément devant vous, le jour où elle doit peu redouter les ingrats, puisque c'est par elle encore que vous triomphez : c'est elle qui a dirigé vos travaux, c'est elle qui les a jugés.... Ici son rôle finit, ou plutôt ses traits changent ; son front se déride ; le sourire accourt sur ses lèvres ; et, mêlant ses félicitations aux chants d'allégresse qui vont accueillir les vainqueurs, elle-même, en les couronnant, applaudit à son ouvrage.

DISCOURS

PRONONCÉ AU PRYTANÉE FRANÇAIS.

Citoyens,

Si je sens combien il est honorable pour moi de parler devant une assemblée aussi brillante et aussi éclairée, je ne sens pas moins combien il est difficile de répondre à son attente. Cette assemblée, déjà si imposante par elle-même, je la vois présidée par un ministre accoutumé à des succès oratoires qui lui donnent le droit d'être sévère : la seule pensée qui me rassure, c'est qu'il ne peut apporter que faveur et qu'indulgence dans une maison qui s'élève à l'ombre de sa bienveillance paternelle, à une cérémonie qui n'est pour lui qu'une fête de famille.

Je redoute aussi votre impatience, jeunes élèves : à la vue de ces couronnes suspendues sur vos têtes, que déjà votre espoir dévore, je crains que vous ne me reprochiez de retarder l'heureux moment où les

vainqueurs vont entendre leurs noms solennellement proclamés dans cette enceinte, qui vous offre réunis, et vos parens, et vos amis, et les sages tuteurs qui dirigent votre éducation, et le chef zélé qui la surveille, et les maîtres de tout genre qui la perfectionnent, en un mot, tout ce que vous devez honorer ou chérir.

Mais, désirant exciter ou redoubler votre zèle pour l'étude des langues anciennes, étude qui doit être une des bases de l'éducation libérale, et par conséquent de la vôtre, j'ai pensé que, pour donner du poids à mes réflexions sur cet intéressant objet, je ne pouvais choisir un moment plus favorable que celui où plusieurs d'entre vous vont recevoir le prix des efforts que leur a coûté cette étude trop négligée par le grand nombre ; que celui où vos parens, spectateurs de votre triomphe, en jouiront doublement si je puis les bien convaincre de l'importance des travaux qui l'ont préparé ; que celui où, dans un cercle nombreux d'auditeurs instruits, dont la plupart doivent à l'étude approfondie des langues anciennes et leurs talens et leur renommée, je puis compter d'illustres garans qui couvriront de leur autorité l'insuffisance de mes moyens. Étayées d'un pareil témoignage, consacrées

en quelque sorte par la présence des députés de cet aréopage universel, où siégent les arbitres du goût, mes paroles inviteront au moins l'insouciance à réfléchir, et si je puis être utile, je me consolerai de n'être pas éloquent.

Depuis quelque temps on cherche à discréditer l'étude des langues anciennes. Comme il est plus aisé de les décrier que de les apprendre, il ne faut pas s'étonner que bien des gens aient trouvé ce moyen d'abréger leur éducation : on a reproché avec quelque raison à l'Université de donner trop de temps à l'étude du grec et du latin ; et comme s'il était dans la nature humaine de n'éviter un excès que pour tomber dans un autre, l'étude du grec et du latin a été presque généralement négligée depuis la suppression de l'Université. Je ne prétends point faire ici l'apologie de cette fidèle dépositaire des lumières antiques ; j'en aurais le droit peut-être, et les esprits les plus prévenus ne pourraient s'offenser du souvenir reconnaissant d'un fils qui jetterait en passant une fleur sur la tombe de sa mère. Quoi qu'il en soit, à peine l'Université avait-elle disparu, que, suivant l'habitude des génies étroits qui, dans les établissemens même les plus utiles, n'aperçoivent

que le côté faible, ou celle des cœurs ingrats qui croient, en exagérant un léger tort, justifier l'oubli des plus grands bienfaits, ses détracteurs, la plupart ses enfans, s'empressèrent de publier ses abus, sans dire un mot des avantages qui les compensaient. A les entendre, on n'apprenait dans les anciens colléges que quelques mots de latin, et, après avoir fini ses classes, on était obligé de recommencer ses études. Un ami de la vérité aurait dit que si l'ancien enseignement public offrait beaucoup de choses à réformer, il en offrait aussi à conserver, à imiter, à perfectionner; que de ses débris, recueillis avec choix, employés avec sagesse, pouvait sortir un édifice plus régulier et plus utile, mais qu'arrivé au terme de la carrière scolastique, un élève studieux savait plus que du latin; qu'au surplus il savait très-bien qu'il n'avait point fait le tour du docte mont sans avoir salué les neuf immortelles qui l'habitent; que si le défaut de méthode l'obligeait quelquefois à revenir sur ses études, riche d'une foule de matériaux précieux, et de cette heureuse habitude du travail qui rend propre à tout, il n'avait besoin, pour compléter son instruction, que de classer ses souvenirs, et qu'enfin, si la tête n'était qu'un chaos,

ce chaos du moins renfermait tous les élémens de la lumière, qu'un instant suffisait pour faire éclore. Aujourd'hui le temps est plus économisé, les objets d'instruction sont mieux distribués, leurs divers rapports sont mieux ordonnés; mais, ayons le courage de le dire, si nous avons gagné du côté de la méthode, nous ne pouvons pas encore nous prévaloir du résultat. Et pourquoi? c'est que l'étude des langues anciennes, autrefois la base de l'instruction, n'en est aujourd'hui qu'un faible accessoire. On s'imagine que quelques notions vagues, quelques principes généraux, suffisent pour former le goût, et enseigner l'art, si difficile, de parler et d'écrire avec élégance et correction. Les sciences exactes et celles de pur agrément ont obtenu à un degré presque égal la préférence même sur la littérature française: Uranie et Terpsichore, voilà les deux muses presque exclusivement fêtées; on s'attache aux deux extrémités de la chaîne des arts, et l'on dédaigne les anneaux intermédiaires. Loin de moi la pensée de combattre l'heureuse alliance de l'agréable et de l'utile, alliance qui, dans l'instruction comme dans tout, est le but de nos efforts et le vrai type de la perfection; mais je voudrais que chaque science fût appréciée à

sa juste valeur, et que le temps qu'on lui consacre fût mesuré sur son importance ; je voudrais surtout que l'on calculât l'influence prodigieuse du talent de la parole et de l'art d'écrire, sous un gouvernement républicain ; et alors il n'est point de père de famille éclairé qui ne recommandât à son fils l'étude d'une langue dont le premier avantage est de lui faire connaître à fond la sienne. C'est une vérité qui n'est plus même contestée ; l'enfant, apprenant sur le sein de sa nourrice les termes de sa langue maternelle, les balbutie sans les comprendre, parvient à l'adolescence, la tête chargée de mots dont il n'a jamais pesé la valeur ; et sa paresse naturelle s'autorisant de cette facilité routinière et purement mécanique de trouver, sans l'avoir cherchée, l'expression qui rend sa pensée, il rejette comme un travail superflu l'examen raisonné d'une langue qu'il croit posséder, parce qu'il la parle *à la manière de M. Jourdain.* Au contraire, en l'étudiant comparativement avec une langue dont tous les mots lui sont étrangers, mais sont, pour la plupart, racine de ceux qu'il emploie sans les connaître, avec une langue qui a fourni à la sienne tous les termes d'une grammaire inintelligible à qui voudrait l'apprendre isolément, avec une langue

enfin dont la sienne a emprunté sa syntaxe, laquelle n'offre plus que des exceptions à celui qui connaît la syntaxe primitive, il sera forcé de se rendre raison de ce qu'il sait, ou plutôt de ce qu'il croit savoir; il apprendra la valeur des signes en apprenant leur origine; en comparant une méthode plus simple avec une méthode plus compliquée, il expliquera l'une par l'autre; ce qu'il n'eût fait que deviner, il le définira; il substituera l'analyse à la routine: le jugement fécondera la mémoire, et il finira par savoir à fond deux langues en aussi peu de temps et avec aussi peu de peine qu'il lui en eût fallu pour en apprendre une seule.

Mais il y a loin encore de savoir sa langue à savoir l'écrire: vous avez les fils, il faut composer le tissu. Il ne s'agit plus seulement de connaître la valeur des mots, leur étymologie, leur vrai sens; il s'agit de les placer avec art, de les modifier, de combiner jusqu'à leurs sons, pour en faire éclore tour à tour la force, la grâce et l'harmonie: or, on ne peut nier que notre langue ne doive aux langues grecque et latine presque toutes les richesses dont nos bons écrivains ont su couvrir son indigence, tout l'art avec lequel ils ont su polir sa rudesse, toutes les fleurs qu'ils ont répan-

dues sur un sol aride, et que leur génie a pu féconder et embellir au point de faire souvent illusion aux oreilles les plus accoutumées à l'harmonie antique, et de laisser la postérité indécise entre les modèles et les imitateurs. Ceux-ci ont dérobé à ceux-là presque tous leurs secrets. C'est en les lisant, en les relisant, en se pénétrant de leur substance, qu'ils ont appris à varier leur style, à en enrichir, à en multiplier les formes, à employer et ces constructions savantes, et ces inversions heureuses, et ces chutes adroitement ménagées, et ces distributions élégantes, et ces périodes artistement balancées, et ces tours vifs, piquans, rapides, d'où jaillit la précision, et ces rapports de sons, tantôt doux, tantôt rudes, qui donnent ou de la grâce ou de l'énergie à la pensée. Que ne puis-je évoquer ici les ombres de tous ceux de nos écrivains qui, joignant le goût au génie et l'étude au talent, ont enfanté les chefs-d'œuvre divers de la littérature moderne ! Copistes sublimes, devenus modèles à leur tour, vous les entendriez, reconnaissans et modestes, avouer pour leurs guides, pour leurs maîtres, pour leurs vainqueurs, ces Grecs et ces Latins aujourd'hui si dédaignés ! Que l'imagination nous transporte un moment dans cet Élysée, heureux

séjour des morts célèbres ; là nous verrons tous nos grands hommes assis chacun à côté du grand homme qu'il se fit gloire d'imiter : Corneille sourit à Homère, à Sophocle et même à Lucain ; Racine embrasse Euripide et Virgile ; Bossuet tend la main à Démosthène ; Fléchier caresse Isocrate ; Boileau remercie Horace et Juvénal ; Massillon écoute Cicéron ; le bon La Fontaine s'étonne de voir Ésope et Phèdre à ses pieds ; Molière cherche Aristophane, Plaute et Térence, qui pâlissent à son aspect ; Buffon converse avec Pline, qui le force de s'asseoir au-dessus de lui ; Jean-Jacques et Montesquieu discutent avec Platon ; Voltaire enfin, se promenant seul au milieu de tous ces grands hommes, salue chacun d'eux en passant, et va se perdre dans une forêt de lauriers.

J'entends la paresse m'objecter que si nos bons écrivains, formés à l'école des anciens, leur ont dérobé tous les secrets du style ; s'ils ont su faire passer dans notre langue toutes les richesses de la leur ; en un mot, s'ils ont égalé, quelques-uns même surpassé leurs maîtres, leur travail a rendu le nôtre superflu ; et que, trouvant dans leurs écrits l'antiquité tout entière, il serait peu sage de remonter péniblement une route dont leurs veilles et leurs succès nous ont

abrégé la longueur et épargné les fatigues. Il me semble d'abord qu'il serait sage de conclure tout le contraire; qu'assurés, par l'heureuse expérience de ceux qui l'ont parcourue avant nous, que cette route conduit à la perfection, nous ne devons point hésiter à nous y élancer, et que celui-là seul serait insensé, qui, pour s'épargner quelques frais de voyage, refuserait d'aller exploiter une mine, d'où il aurait vu revenir son voisin chargé d'un riche trésor. Nos immortels devanciers n'ont point tout dérobé; cherchez, fouillez, une beauté nouvelle est près d'éclore : point de découvertes en littérature, comme en tout, sans un travail opiniâtre. En lisant nos chefs-d'œuvre français, comme on n'est arrêté par aucune difficulté, on les admire plus qu'on ne les étudie : séduit par le charme facile de la diction, on est trop avide de jouir pour se donner le temps d'examiner; on ne compare point, on ne peut point juger; toutes les beautés du style vous flattent sans vous fixer; ce sont des germes précieux qui, tombant sur un sol qui n'est point préparé, n'y produisent aucune végétation; ce sont des fleurs brillantes dont on respire le parfum sans les cueillir. En parcourant, au contraire, les fertiles, mais pénibles sentiers de la littérature ancienne, forcé

de s'arrêter, on imite le voyageur qui visite des pays inconnus : il y porte cet esprit de curiosité qui se rend compte de tout, qui approfondit jusqu'aux moindres détails ; il ne fait point un pas en avant sans connaître tout ce qu'il laisse derrière lui ; et de retour dans sa patrie, comparant ce qu'il voit avec ce qu'il a vu, s'il n'ajoute point à ses jouissances, il a du moins appris à mieux sentir la valeur de ce qu'il possède. C'est alors que l'on connaît l'art d'étendre, de serrer, de varier, de cadencer, de suspendre à propos sa phrase, et pour parler le langage d'un de nos meilleurs poëtes (J.-B. Rousseau), c'est alors qu'on apprend

A polir ses écrits,
A rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grâce,
Trouver aux mots leur véritable tour ;
D'un double sens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites
Qui, malgré vous, dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés.

Sans cette connaissance préliminaire, fruit d'un long travail, on pourra bien avoir du génie, parce

que le génie ne s'apprend point; mais le génie égaré dans son vol ne s'élèvera, comme Icare, que pour tomber comme lui : on pourra penser avec force, parce que les grandes pensées sont filles de l'inspiration; mais on confondra souvent le sublime avec le gigantesque, l'embonpoint avec la bouffissure, l'enthousiasme avec le délire; on pourra même être éloquent (par accès), surtout lorsqu'on traitera des sujets pathétiques, parce que l'éloquence a sa source dans le cœur, *pectus est quod facit disertos*; mais on ne sera point orateur, surtout dans les sujets qui demandent de l'adresse, des ménagemens, de l'art, en un mot; on ne saura point préparer, ramener, vaincre des esprits insoucians, prévenus ou rebelles; on ne saura point aller à son but par un détour heureux; on offesenra l'oreille superbe qu'il aurait fallu chatouiller; et voulant subjuguer le cœur qu'il eût fallu gagner, voulant entraîner, avec la rapidité du torrent, le rocher qu'il eût fallu percer goutte à goutte, on sera tout étonné d'avoir raison et de ne convaincre personne, d'être fécond et de ne rien produire, d'avoir beaucoup de talent et d'être un fort mauvais écrivain.

L'expérience ne confirme que trop ce que je viens

d'annoncer : que remarque-t-on dans la plupart des écrits qui pullulent de nos jours? dans la poésie, une marche uniforme, une coupe monotone, point d'inversions, point de ces suspensions heureuses, de ces chutes pittoresques, de cette harmonie imitative, qui distinguent essentiellement le langage des dieux : dans la prose, nulle méthode, aucun art, point de proportion dans les phrases, point de variété dans les tours, point de goût ; un style décharné quand il n'est pas emphatique, des pointes, des jeux de mots, de l'esprit tout au plus ; j'oserais même assurer que de nos jours la prose est plus maltraitée que la poésie. Pour celle-ci du moins les amateurs ne manquent pas : tout le monde fait ou croit faire des vers ; mais soit dédain, soit impuissance, presque personne n'écrit en prose : je me trompe, les femmes, à qui l'on semblait permettre à peine de soupirer sur la flûte ou le hautbois, manient aujourd'hui la plume avec succès : l'éloge de Montaigne, par madame de Bourdic, le dernier ouvrage de madame de Staël, l'un pour l'élégance et l'autre pour la profondeur, ne craignent point la comparaison avec ce qui a été écrit de mieux depuis quelques années, et cela s'explique tout naturellement : en abandonnant les grands

modèles, nous avons rendu tout égal. Les études des femmes valent aujourd'hui les nôtres; avec autant d'esprit que nous, elles auront toujours de plus que nous la grâce : encore un pas en avant de leur part, encore un pas rétrograde de la nôtre, et elles réuniront tous les empires à la fois. Il en est un bien doux qui leur appartient légitimement; mais, pour notre gloire, et peut-être pour leur bonheur, conservons le sceptre littéraire que l'antiquité nous a transmis. Craignez qu'il ne vous échappe, ô vous jeunes auteurs qui, par modestie sans doute, avez circonscrit votre talent et votre renommée dans le cercle des poésies légères; et encore, ne vous y trompez pas, ce genre même, que vous croyez très-facile, est soumis aux règles sévères du goût : il faut plus que de l'esprit pour mériter une place à côté des Anacréon, des Tibulle, des Chaulieu, des Panard, des Parny, des Boufflers. Ce dernier, que je remarque avec orgueil parmi ceux qui m'écoutent, vous donne une grande leçon dans son excellent discours sur la littérature, où il a prouvé que tous les genres lui étaient familiers.

« Est-il question, dit-il, de ces poésies légères, « dont la facilité semble faire tous les frais? L'expé-

« rience avertira le talent qu'il n'y a point de genre,
« pour peu qu'il promette de gloire, qui n'offre des
« difficultés : plus les objets diminuent, plus on les
« regarde de près ; plus ils sont à la portée de tous,
« plus ils trouvent de juges, et plus il y a de juges
« en pareil cas, plus sévères sont les jugemens, parce
« que ce nombreux tribunal est en grande partie
« composé de rivaux qui gardent leur indulgence
« pour eux. Les grands ouvrages demandent plus de
« force, et les autres plus de soins : l'antiquité,
« parmi ses nombreux chefs-d'œuvre, nous a laissé
« tel camée qui a peut-être autant coûté de temps à
« finir qu'une statue colossale. De grandes incorrec-
« tions peuvent être excusées dans de grands tra-
« vaux ; mais, dans le petit genre, il n'est point de
« petites fautes : en vain compteriez-vous sur votre
« facilité ; la facilité aide à faire, mais elle ne fait
« point ; elle va plus vite, mais jamais aussi loin que
« le travail : quels que soient vos ouvrages, la faci-
« lité peut tout au plus y ébaucher les contours de
« l'élégance, mais c'est le travail seul qui peut y im-
« primer le sceau de la perfection. »

Mais, dira-t-on, un très-petit nombre d'êtres privilégiés est appelé au pénible et glorieux métier

d'auteur ; ce sont des citoyens qu'il s'agit de former. Sans doute ; et comme, dans l'éducation physique, le premier soin est d'apprendre à l'enfant à marcher, dans l'éducation morale, le premier devoir est de lui enseigner ce qu'il doit à sa patrie : cette leçon est commune à tous, au fils du simple artisan et au fils du magistrat suprême ; mais on sait aujourd'hui que si tous les citoyens doivent avoir des vertus, tous n'ont pas des talens ; que s'il est une éducation primaire indispensable pour tous, il est une éducation libérale qui ne peut appartenir qu'au petit nombre de ceux à qui leur fortune, la faveur du gouvernement et leurs dispositions naturelles, permettent d'en profiter. C'est dans cette classe de citoyens d'élite que sont pris ceux qui doivent faire les lois ou les défendre, gouverner l'état, administrer la justice, éclairer le peuple, commander les armées, chanter, peindre ou buriner nos victoires. Or, de tous ces états divers, quel est celui à qui l'étude des anciens ne soit pas utile ? Quel est le législateur, le magistrat, le poëte, le guerrier, qui n'ait pas profité à la lecture de Platon, de Démosthène, d'Homère, de César enfin, que j'oserai nommer, parce que le droit d'admirer tout ce qui est grand nous a

été rendu par un héros qu'aucun genre de grandeur ne peut étonner, et à qui l'antiquité ne laisse plus rien à envier. Parcourons-la, cette antiquité, mère des grands talens et des grandes vertus, nous y verrons les lettres s'allier avec toutes les professions : Tyrtée et Sophocle étaient poëtes et guerriers ; Xénophon fut à la fois historien et général ; Périclès fut orateur et homme d'état ; Cicéron a commandé des armées, et dans les siècles modernes je vois partout des grands hommes, formés à la même école, ajouter à leur gloire par l'instruction, et multiplier leurs jouissances en multipliant leurs lumières. Fût-on réduit enfin à admirer les anciens sans pouvoir les imiter ; dût-on ne recueillir de ses études que l'avantage de former son cœur, d'orner son esprit et d'acquérir cette politesse et cette urbanité qui distinguent l'homme instruit du vulgaire ignorant ; dût-on n'obtenir d'autre prix de son travail que ces jouissances intérieures, toujours pures et toujours nouvelles, que procure la lecture des grands écrivains que je défends ; ces avantages, ces jouissances, ne suffiraient-ils pas pour compenser tous les sacrifices que cette étude exige ? C'est vous que j'en atteste, jeunes élèves, déjà initiés dans les secrets du

dieu du goût : regrettiez-vous votre temps ou vos peines, lorsque vos cœurs palpitaient d'admiration, soit en entendant tonner l'orateur romain, soit en suivant le vol sublime du premier des poëtes lyriques, soit en recueillant les derniers vœux de Didon mourante? Plus près de la nature, avec quel enthousiasme vous saisissiez les beautés vierges des premiers peintres de la nature! Comme vous sentiez par degrés votre goût se former aux sources du vrai beau! Imbus maintenant des principes sacrés des grands maîtres, vous pouvez lire avec impunité, et même encore avec fruit, des écrivains moins parfaits qu'une imagination trop brillante égare quelquefois, mais qui étincellent de génie : c'est ainsi que l'inimitable perfection de Virgile ne vous empêche pas d'admirer ce Lucain à qui Corneille doit quelques défauts, mais à qui peut-être il doit cette sublimité d'idées, à laquelle des poëtes plus corrects que lui d'ailleurs ont désespéré d'atteindre.

Il en est beaucoup d'autres qui, sans être en tout des modèles, offrent à votre admiration des beautés supérieures. Pourquoi les dédaigneriez-vous? Les dieux du second ordre avaient aussi leurs autels. Prémunis d'avance contre les écarts brillans de leur

génie, attachés fortement au char de vos premiers maîtres, vous pouvez, comme Ulysse, entendre impunément le chant des sirènes : vous pouvez, comme lui, vous promener dans les jardins de Circé, sans craindre l'effet de ses enchantemens. Que de jouissances perdues pour celui que la prévention ou sa paresse condamne à ne rien admirer que sur parole! Et qu'on ne dise pas qu'au moyen des traductions on peut s'approprier toutes les richesses antiques! Des traductions! Eh! traduit-on le génie? traduit-on cette harmonie délicieuse, charme des cœurs sensibles? A-t-on jamais traduit Cicéron, qui dans tous ses discours n'a pas une phrase, pas un mot, pas une syllabe dont il n'ait pesé la valeur et calculé l'effet? Traduirait-on notre Racine, et surtout notre La Fontaine? On a comparé ingénieusement la traduction la plus fidèle à un revers de tapisserie, qui tout au plus représente les linéamens grossiers du chef-d'œuvre que le beau côté nous étale. Pour vous faire mieux sentir tout ce que perd celui qui ne connaît les anciens que par les traductions, souffrez que j'emprunte quelques exemples de l'auteur qui vous est le plus familier, de Virgile, et de peur qu'on ne m'accuse d'affaiblir la traduction pour relever l'original, je

citerai la plus estimée : voici comme elle peint Didon mourante.

« Les yeux de la reine s'appesantissent, elle s'ef-
« force de les ouvrir, et les referme aussitôt : sa plaie,
« qui est profonde, laisse sortir de sa poitrine le sang
« à gros bouillons. Trois fois elle se lève et s'appuie
« sur le coude ; trois fois elle retombe sur le lit ; elle
« cherche la lumière des cieux et gémit en la ren-
« contrant. »

Écoutons Virgile :

Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit : infixum stridet sub pectore vulnus ;
Ter sese attollens, cubitoque innixa, levavit,
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ. »

Je m'abstiens de toute observation : pour ceux qui n'ont point le bonheur d'entendre Virgile, elles seraient inutiles ; pour ceux qui l'entendent, elles seraient superflues.

Voulez-vous un tableau qui contraste avec celui-là ? Dans la traduction que je viens de citer, je lis, en parlant de Camille :

« Elle aurait pu voler sur un champ couvert d'une
« moisson abondante, sans faire plier les épis sous

« ses pas ; ou suspendue au haut de la vague, courir « au milieu de la mer, sans mouiller seulement la « plante de ses pieds. »

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Culmina, nec teneras cursu læsisset aristas;
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti
Ferret iter, celeres neque tingeret æquore plantas.

Ici il ne faut que des oreilles, pour voir tout ce que peint Virgile. Dans la traduction, j'apprends que :

« Les cyclopes lèvent avec effort leurs bras char- « gés de pesans marteaux, et les laissent tomber en « cadence sur le fer embrasé que leurs tenailles « tournent en tout sens. »

Dans Virgile, je les vois, et la coupe des vers marque la cadence du marteau tombant sur l'enclume.

« Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
« In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum. »

Enfin, pour donner à la traduction tout l'avantage dont elle est susceptible, opposons un traducteur poète, au poète original.

« Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
« Philomèle plaintive attendrit la nature,

« Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
« Qui, glissant dans son nid une furtive main,
« Ravit ses tendres fruits que l'amour fit éclore,
« Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore. »

Trop heureux sans doute ceux qui n'entendent pas le latin, si tous les traducteurs étaient des Delille; mais plus heureux cent fois ceux qui peuvent sentir ces vers :

« Qualis populeâ mœrens philomela sub umbrâ,
« Amissos queritur fœtus, quos durus arator
« Observans nido, implumes detraxit : at illa
« Flet noctem, ramoque sedens, miserabile carmen
« Integrat, et mœstis latè loca questibus implet. »

Mais ce n'est point assez de charmer l'esprit et de flatter l'oreille. L'étude des anciens forme le cœur en enrichissant la mémoire ; ceux qui ont le mieux écrit ont presque toujours le mieux pensé. La morale, l'histoire, la géographie, la mythologie, une foule d'autres connaissances accompagnent la connaissance des langues anciennes. C'est vous que j'en atteste encore, jeunes élèves; si vous avez mis à profit et les objets sur lesquels on a exercé votre mémoire, et ceux qui vous ont formés à la composition, et toutes les remarques qui vous ont été faites, et tous les principes qui vous ont été développés, en un mot, tout ce que vous

avez vu dans vos auteurs et tout ce qui est sorti de la bouche de vos maîtres, n'est-il pas vrai que vous vous trouvez déjà un fonds riche, et, ce qui vaut mieux encore, l'habitude du travail et une boussole sûre pour vous conduire dans la carrière que vous aurez choisie? En sortant de nos mains, si vous avez utilement employé votre temps, vous pouvez voler de vos propres ailes. Parcourez la liste de nos grands écrivains; il n'en est pas un qui n'ait commencé comme vous; et ceux qui, sans prétendre à la gloire d'auteur, passent dans la société pour des hommes instruits et véritablement aimables, ils ont aussi commencé comme vous. Mettons aux prises un élève formé à l'école des anciens avec un de ces petits prodiges qu'une éducation superficielle fait éclore.

Celui-ci qui ne doute de rien, parce que l'horizon est pour lui le monde, se présente d'un air assuré; il raconte joliment quelques anecdotes dont sa mémoire s'est précautionnée le matin; il lui échappe des réminiscences qu'il appelle des impromptus; il voltige légèrement d'un objet à l'autre, débite avec grâce la nouvelle du jour, critique ou loue à tort et à travers l'ouvrage qui vient de paraître, cite l'histoire, et confond les époques, tranche sur la poli-

tique, parle de guerre aussi lestement que Bonaparte la fait, et trouve pour la paix des facilités qui échappent à son génie. Tant qu'il n'a pour auditeurs que des ignorans ou des sots comme lui, il étonne, il brille, il triomphe, il est charmant.

Mais un adversaire se présente : son maintien est modeste; il écoute long-temps avant de parler, et se contente de sourire de pitié aux sottises qu'il entend. Forcé de s'expliquer sur un objet intéressant, il s'exprime d'abord avec quelque embarras; mais cet embarras, ce n'est point la disette d'idées, c'est leur abondance au contraire qui le cause. Plusieurs façons de les rendre se présentent à la fois, il hésite un instant sur le choix; peu à peu il s'anime; ses idées se classent, et l'expression lui obéit. Elle est tantôt simple, tantôt noble, tantôt ingénieuse, tantôt véhémente, mais toujours juste. Il ne s'écarte point de son sujet; il discute d'une manière lumineuse, appuie toutes ses assertions de preuves, et toutes ses preuves d'exemples : il éclaire et échauffe tout à la fois. Son rival veut balbutier quelque objection; un mot ajouté suffit pour l'étourdir et le confondre. C'est l'aigle choquant de l'aile l'escarbot; c'est Hercule faisant pirouetter un pygmée.

Auquel des deux voudriez-vous ressembler? Je ne vous ferais point cette question, si je pouvais douter de la réponse. Eh bien! il ne tient qu'à vous de paraître un jour avec le même avantage; puisez à la même source; étudiez, mais étudiez à fond ces écrivains immortels, qui vous assureront à la fois des succès et des jouissances: *Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.* Eh! dans quel temps cherche-t-on à décrier la langue de deux peuples si justement célèbres? c'est lorsque nous nous rapprochons d'eux par nos lois, par notre gouvernement, par nos goûts; c'est lorsque nous imitons jusqu'à leurs vêtemens, en attendant que nous puissions imiter leurs vertus; c'est enfin quand Rome et la Grèce renaissent en quelque sorte transplantées en France, que les Français dédaigneraient l'idiome des Grecs et celui des Romains! Ce sont des langues mortes, dit-on: ah! ne prononçons plus ce blasphème contre nos pères et nos maîtres en littérature comme en politique; eux seuls nous apprendront à aimer la véritable liberté, et à parler dignement son langage; morts pour les autres peuples, ils sont vivans pour les Français. Ils le sont pour vous surtout, jeunes élèves du Prytanée, qui leur devez jusqu'au nom qui honore votre berceau:

c'est à vous d'entretenir le feu sacré prêt à s'éteindre ; songez que, grâce au zèle actif du sage ministre qui veut attacher la gloire de son nom à celle de ce précieux établissement, vous allez servir de modèles à tous les prytanées que la bienfaisance nationale lui permettra de créer. C'est un arbre fructueux dont les rejetons transplantés doivent croître et fleurir sous l'heureuse influence du même astre : que vos succès en tout genre attestent l'utilité des langues anciennes qui en auront été la source. A ceux qui vous demanderont à quoi servent le grec et le latin, répondez hardiment : Le grec et le latin servent à tout. Si l'on vous dit que vous perdez votre temps, consolez-vous ; c'est en le perdant ainsi que les Corneille, les Boileau, les Molière, les Bossuet, les Pascal, les Montesquieu, les Buffon, les Voltaire sont arrivés au temple de l'immortalité ; et il n'est pas prouvé qu'en l'employant mieux ils eussent été plus loin. Rougissons de méconnaître plus long-temps les vrais dieux du Pinde. Si nous voulons que le goût du beau ne se perde pas entièrement parmi nous, rattachons-nous aux écrivains qui en ont consacré les principes, et répétons souvent ces vers d'un jeune poète formé à leur école :

Sans doute le respect des antiques modèles
Peut au vrai ramener les muses infidèles;
Eux seuls, de la nature imitateurs constans,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps.
Heureux qui jeune encor, a senti leur mérite!
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite.

Nota. Ceux qui voudront se convaincre de l'importance de l'étude des anciens n'ont qu'à lire, dans le dernier numéro des *Veillées des Muses*, l'article intitulé : *Génie, imitation*, par le citoyen Deguerle, jeune littérateur rempli de talens, et que le vœu public appelle à une des premières places de l'instruction.

(*Note de l'auteur.*)

ÉLOGE DE M. DE NOÉ,

MORT ÉVÊQUE DE TROYES.

Pectus est quod facit disertos.
QUINTILIEN.

Il est tel hommage qui honore plus que le plus brillant panégyrique, parce qu'il est le cri du cœur; parce qu'un enthousiasme unanime a dû l'inspirer; parce que l'envie elle-même est contrainte d'avouer que la vérité seule a pu l'offrir, que le mérite seul a pu l'obtenir. Si l'on vous dit, par exemple, que, transplanté par la Providence dans des contrées où son nom seul jusqu'alors était parvenu, chargé par un gouvernement réparateur d'y rallumer le flambeau de la religion et d'y éteindre celui de la discorde, un prélat plus que septuagénaire a su conquérir l'estime et l'amour des peuples confiés à sa sagesse, au point de mériter que les regrets universels dont sa mort a été suivie, fussent d'un vœu unanime consacrés par un éloge public, vous vous écrierez, quelque avares que

vous soyez de votre admiration : Ce prélat eut de grandes vertus ; et si l'on ajoutait que son éloge a été proposé, par les deux premières sociétés savantes de son diocèse, comme un sujet digne d'enflammer l'émulation et d'exercer la plume de nos meilleurs orateurs ; vous ajouteriez à votre tour : Ce prélat eut de grands talens. Voilà l'hommage qu'a obtenu et mérité Marc-Antoine de Noé, ci-devant évêque de Lescar, mort évêque de Troyes, au moment où il venait d'être nommé cardinal [1].

Que la reconnaissance des peuples du Béarn, dont il a été plus de trente ans le modèle et le père, eût de la sorte honoré sa mémoire, je ne verrais là que le glorieux acquit d'une dette bien légitime ; mais que les fidèles de l'Aube et de l'Yonne qui l'ont possédé si peu, qui n'ont fait, pour ainsi dire, qu'entrevoir sa belle âme, aient su l'apprécier assez pour regarder sa perte comme une calamité publique; que, devinant par le bien qu'il leur a fait tout celui qu'il voulait leur faire, ils se soient crus obligés de provoquer, par une concurrence honorable, tous les

[1] Il reçut, peu de jours avant sa mort, la nouvelle officielle de sa promotion au cardinalat.

efforts du génie, et d'appeler même le talent étranger au secours de leur reconnaissance, voilà ce qui aurait droit d'étonner quiconque n'aurait pas été à portée de juger combien l'évêque de Troyes était digne, et par ses vertus et par ses lumières, de l'honneur singulier que l'on rend à sa cendre; et voilà ce qui laisse bien peu de chose à dire à son panégyriste. Le discours le plus pompeux honorera moins la mémoire de l'évêque de Troyes que la médaille promise à celui qui saura le louer dignement. Le musée de l'Yonne et la société académique de l'Aube ont fait son éloge en le proposant.

J'essaierai cependant, non dans le dessein ambitieux de disputer une palme littéraire, mais pour le seul plaisir de raconter ce que j'ai vu, j'essaierai de développer tout ce que renferme implicitement l'hommage rendu à l'évêque de Troyes par les deux sociétés savantes de l'Yonne et de l'Aube. Cet hommage annonce de grandes vertus et de grands talens. Tel sera le sujet, telle pourrait même être la division de mon discours; mais pourquoi diviser ce que la nature avait uni? Dans la vie de Marc-Antoine de Noé, un grand talent se montre toujours à côté d'une grande vertu; un bel ouvrage accompagne presque toujours

une belle action : il suffirait donc d'écrire tout simplement la vie de Marc-Antoine de Noé. Toutefois, comme la Providence, en l'enveloppant dans la mémorable catastrophe qui a dispersé les premiers pasteurs de l'Église de France, semble avoir partagé sa vie en deux époques bien distinctes, on pourra, sans déranger l'ordre des temps, l'admirer sous un double rapport : après l'avoir vu modeste dans la prospérité, effacer l'éclat de ses titres par l'éclat de ses vertus, on le verra grand dans l'adversité, échanger ses titres pour des vertus nouvelles, et trouver dans le malheur même le moyen de faire encore des heureux.

Dans le temps qu'un beau nom était un patrimoine en France, quand la naissance était un titre, et que même dans la chaire de vérité on louait un grand homme d'avoir eu des aïeux, le panégyriste de Marc-Antoine de Noé n'aurait pas manqué de dire qu'il était issu d'une des plus anciennes maisons de Gascogne [1]; il aurait cité l'illustre famille de Montaut-Noé, sortie de cette noble tige, et plusieurs alliances avec des maisons souveraines; il aurait rappelé les nombreux exploits de ses ancêtres, les

[1] Il était né au village de la Grimenaudière près La Rochelle.

services récens de ses frères, successivement colonels propriétaires du régiment de leur nom ; il aurait compté avec emphase quatre Noé parvenus en même temps au premier grade de l'honneur militaire, tandis que lui-même honorait par ses vertus l'éminente dignité de prince de l'Église. Mais le mérite personnel du prélat que je célèbre m'aurait dispensé, dans tous les temps, de l'environner d'un éclat étranger, et je regrette d'autant moins de ne pouvoir pas parler de ses ancêtres, que, succombant déjà sous le poids de son éloge, il y aurait plus que de la témérité à vouloir y mêler l'éloge de tous ceux qui ont illustré son nom. Un avantage plus réel qui accompagnait autrefois le privilége de la naissance, c'est celui d'une éducation brillante ; mais, sous ce rapport même, je ne louerai pas Marc-Antoine de Noé ; je sais qu'il en eût préféré une plus commune, parce qu'elle aurait été plus solide : comme son nom semblait suffire à son avancement, on lui fit parcourir très-rapidement le cercle des connaissances humaines. Son esprit avide eut bientôt tout effleuré ; mais il avait plus que de l'esprit : le germe d'un talent supérieur fermentait dans son jeune cerveau, et implorait pour éclore une main habile.

Le vœu de sa famille était de le voir évêque; le sien était d'être un Chrysostôme : pour en avoir les vertus, il lui suffisait de s'abandonner à son heureux naturel; mais il voulait en avoir aussi les talens, et il sentait que, pour y parvenir, il fallait du temps, du travail et d'autres études que celles qu'il avait faites en Gascogne; il sentait qu'il fallait surtout connaître à fond les langues grecque et latine.

Jaloux de puiser à la meilleure source le lait nourricier de la saine antiquité, il vint le chercher au sein de l'Université de Paris; et dans cette école justement célèbre et plus justement regrettée, il voulut encore choisir les maîtres les plus renommés. Lebeau y florissait. Marc-Antoine de Noé, qui avait alors près de vingt-cinq ans, n'hésita pas à refaire sa rhétorique sous cet illustre professeur. Il était beau de voir à Paris, dans ce vaste rendez-vous de tous les plaisirs, dans ce séjour enchanté, où tant d'attraits appellent les regards, où la séduction, sous mille formes, sourit à l'imprudente jeunesse, où l'on ne marche qu'entouré de prestiges et de piéges, il était beau de voir un jeune homme, entièrement maître de ses actions, avec une figure qui lui eût gagné tous les cœurs, avec un nom qui lui eût ouvert toutes les

portes, faire ses uniques délices d'occupations sérieuses, d'études dont il sentait l'utilité, mais dont il ne pouvait encore goûter le charme, se mêler modestement parmi les plus humbles nourrissons des Muses, et ne se distinguer d'eux que par son application et ses progrès. Notre futur Chrysostôme ne rougissait pas d'être encore écolier à un âge où tant d'autres se parent du titre fastueux d'auteur, et rêvent déjà leur immortalité : comme il ne voulait pas que la sienne fût un rêve, il s'efforçait de lui donner une base solide. C'est à l'école des anciens qu'il puisait à la fois les principes éternels du bon goût et ceux d'une sage philosophie. Il semblait pressentir qu'il leur devrait un jour ses plus vives jouissances, ses plus beaux triomphes, ses plus douces consolations. Le supérieur du séminaire où il étudiait, le trouvant un jour occupé de la lecture de Sénèque : « Monsieur de Noé, lui dit-il, celui-là ne vous con« duira pas à un évêché. — Non, répondit M. de « Noé, mais il me consolera de n'y être point par« venu. » C'est surtout à l'étude du grec qu'il se livrait avec passion. Il analysa tous les principes, toutes les beautés de cette langue admirable; il en décomposa le mécanisme jusque dans ses moindres détails;

il se pénétra dans la substance de ses chefs-d'œuvre ; et, tour à tour essayant le pinceau d'Isocrate et la foudre de Démosthènes, il parvint à rivaliser de grâces et d'énergie avec ces modèles antiques.

Le résultat de cette étude approfondie fut pour lui la conviction que notre langue, dont la perfectibilité semblerait avoir été épuisée par le beau siècle de Louis-le-Grand, n'est point encore tout ce qu'elle pourrait devenir par un commerce plus intime avec les anciens. Tout en convenant que le génie qui crée les langues a le droit de les perfectionner, et que quelques écrivains privilégiés, tels que Bossuet, Pascal, La Fontaine et madame de Sévigné, peuvent servir de modèle sans avoir imité personne. M. de Noé pensait qu'il nous restait encore des conquêtes à faire sur la Grèce et sur Rome ; et que, de ces terres classiques du goût, pouvaient être transplantées avec succès parmi nous des fleurs dont nous aurions tort de dédaigner la connaissance, ou de négliger la culture. En un mot, il regardait notre langue comme une riche héritière qui n'a point encore recueilli toute sa succession.

On ne peut nier en effet, qu'égalant les anciens par le goût, l'esprit et l'imagination, nos plus par-

faits écrivains ne leur cèdent la palme de l'élocution. Ils les suivent souvent de bien près, et quelquefois les passent; ils ont d'heureux élans, mais après ces élans ils se reposent, et les anciens marchent toujours. Pour ne parler ici que des orateurs, puisque c'est un orateur que je célèbre, Bossuet a le génie du style dont on peut dire que Fléchier possède l'art; mais le premier, qui ne craint aucune comparaison quand il prend un vol franc, ne soutient ce vol que dans les hautes régions du sublime. Il plane alors à côté, et peut-être au dessus de Démosthènes; mais il se trouve, pour ainsi dire, à l'étroit, dans les régions moyennes du style tempéré. Il n'a point ou il dédaigne l'art de cacher la faiblesse de la pensée sous les fleurs de l'expression; il néglige d'orner ce qu'il ne peut plus agrandir; il ne sait point descendre, il tombe... C'est l'aigle dominateur des airs qui ne peut planer qu'au-dessus de la foudre. Le second, au contraire (l'éloge de Turenne excepté), semble craindre de s'élever. Abusant de son art, il étouffe la pensée sous le poids des ornemens, il use l'expression à force de la polir; il a plus d'éclat que de mouvement; il prodigue les fleurs; et, si je ne craignais de tomber moi-même dans le défaut que je lui

reproche, je dirais que c'est un cygne mélodieux qui ne se plaît que sur les bords émaillés d'une onde pure et toujours calme. Massillon, plus brillant encore, plus fleuri, plus magnifique, est aussi plus fécond, plus sage, plus substantiel que Fléchier; mais, outre qu'on pourrait lui reprocher d'être quelquefois plus académicien qu'apôtre, il semble qu'un peu de précision ne gâterait rien à son style, et qu'il dirait quelquefois plus, s'il ne voulait pas tout dire. J. J. Rousseau en approche beaucoup quand il disserte : sauf l'erreur des principes, on ne peut être plus éloquent dialecticien : mais j'ose dire qu'il n'offre point encore, dans un égal degré, ces beautés franches et mâles, cette magie soutenue et entraînante qui caractérise l'éloquence antique. Tous ces écrivains, quoique supérieurs, sont loin encore d'égaler cet intraduisible Cicéron.

C'est la faute de notre langue, dira-t-on; sans doute elle n'a point la richesse et l'harmonie des langues grecque et latine; mais M. de Noé pensait que de nouveaux emprunts faits à celle-ci pouvaient achever de couvrir son indigence; qu'un sol moins fertile pouvait être fécondé; qu'un instrument plus ingrat pouvait être perfectionné par une étude plus

approfondie de la méthode antique ; il croyait, en un mot, à la possibilité d'égaler nos modèles en les imitant, et de vaincre quelquefois nos rivaux avec leurs propres armes : ainsi les Romains ont conquis le monde en s'appropriant les armes et les usages des peuples vaincus. Quand on a lu les ouvrages de M. de Noé, on n'est pas tenté de le contredire.

Mais, avant de parler de sa gloire littéraire, hâtons-nous de le placer sur un théâtre où il était destiné à en acquérir de plus d'un genre.

L'aurore d'un beau talent, une jeunesse laborieuse et une conduite irréprochable appelèrent bientôt sur lui les regards du dispensateur des grâces ecclésiastiques. On lui donna l'abbaye de Simorre. Déjà un vertueux prélat [1] l'avait attaché à sa personne en qualité de vicaire-général ; mais ce n'était là que des titres sans fonctions, et il ne voulait point moissonner sans avoir semé. Le siége de Lescar vint à manquer ; l'abbé de Noé fut choisi pour le remplir, et la dignité d'évêque étant jointe à celles de président perpétuel et premier baron des états de Bearn et de premier conseiller d'honneur au parlement de Na-

[1] Le cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen.

varre, il se vit revêtu d'un double pouvoir, où son esprit et son cœur ne manquèrent pas d'aliment, et où les triomphes de l'un ne furent égalés que par les jouissances de l'autre.

Chargé des intérêts d'un pays qui, quoique réuni à la France, avait toujours conservé le titre et les droits d'une souveraineté particulière; représentant perpétuel d'un peuple qui avait sa constitution à part, ses lois, son influence immédiate dans la répartition des impôts, que d'occasions n'avait-il pas d'exercer son zèle et de déployer ses talens! Ici un souvenir pénible me reporte vers des temps désastreux dont il faut conserver la mémoire pour en prévenir le retour. O vous, penseurs profonds, qui, vous flattant de rendre à l'homme des droits dont il n'a jamais joui, alliez chercher dans la nuit des siècles les élémens d'une perfection chimérique; vous qui prétendiez réaliser en France ce que Platon, de son aveu, avait rêvé en Grèce; qui, dans nos temps corrompus, parliez comme au temps des Dèce, des Émile, et dont les songes brillans ont amené un réveil si terrible..... que n'êtes-vous allés étudier la politique en Béarn! vous auriez trouvé, aux extrémités de l'empire français, le modèle en petit d'une

constitution sage, éprouvée par le temps et consacrée par la félicité générale. Là vous auriez vu le peuple également représenté, la noblesse attachée à la glèbe, la législation confiée à deux chambres; dans l'une les grands possesseurs de fiefs, dans l'autre les représentans des communes, tous propriétaires; les lois, résultat sacré de leurs résolutions unanimes, sanctionnées par le monarque qui prononçait souverainement, en cas de partage seulement, et quand tous les moyens de conciliation étaient épuisés [1]. Là vous auriez admiré le prélat que nous regrettons, vous l'auriez admiré, à la tête de ce conseil vraiment national, tantôt calmant par sa modération les cœurs aigris, tantôt ramenant par sa sagesse les esprits égarés, constant ami de l'ordre et de la justice, intrépide défenseur des droits de tous, toujours le premier chargé d'aller dénoncer au trône les abus du pouvoir, soutenant les réclamations du peuple avec une éloquence égale à son courage; triomphant pres-

[1] Cette constitution fut portée au pied du trône, par l'évêque de Lescar, à l'avénement de Louis XVI. Le discours patriotique qu'il prononça en cette occasion fut généralement admiré.

que toujours, et venant d'un front modeste recueillir les bénédictions de ses concitoyens.

Avec une pareille constitution, avec de pareils administrateurs, le Béarn ne pouvait-il pas être heureux ! Dans cette contrée privilégiée, jamais l'aspect hideux de la misère ne contristait les regards; partout régnait l'aisance, partout souriait la joie; le plus pauvre des Béarnais n'était point forcé d'aller à pied. On eût dit que l'ombre protectrice du bon Henri veillait autour de son berceau, et que la providence avait réalisé, du moins pour ses compatriotes, le vœu populaire qu'il avait formé pour tout son royaume [1]. Enfin telle était la prospérité dont le peuple jouissait dans ces climats aimés des cieux, que le vertueux évêque de Lescar se plaignait quelquefois naïvement de ce que la bienfaisance n'y trouvait rien à faire. Suspendez cette pieuse plainte, pontife trop généreux ! Si la sagesse de votre administration, si la fertilité du sol, si l'industrie des habitans du Béarn font circuler autour de vous l'abondance, trop souvent l'inclémence des saisons, l'incendie, la corruption de l'air, la conjuration de tous les élémens rendent nuls, par de soudains ravages, et les bienfaits de la

[1] La poule au pot.

providence, et les fruits de votre zèle, et les fatigues du cultivateur. La foudre, bravée par les monts sourcilleux qui bornent votre horizon, se replie en quelque sorte, et se venge sur les riantes plaines du Béarn; des nuages perfides couvrent la destruction qui tout à coup s'échappe de leurs flancs, et tombent en globules glacés sur les riches côteaux de Jurançon, vous pourrez alors ouvrir vos trésors réparateurs, et distribuer les épargnes que votre prévoyante humanité tient en réserve.

Un fléau plus terrible que la grêle et la foudre va faire expier aux trop heureux Béarnais leur longue prospérité. Tout à coup le ciel est devenu d'airain ; le sein de la terre s'est desséché; le vent du midi, portant la contagion sur ses ailes, a promené son vol dévastateur dans toutes les provinces voisines; et, se fixant sur les fertiles campagnes arrosées par le Gave, il vient d'y souffler la peste et la mort. Le cultivateur n'est point frappé, mais il voit languir et tomber au milieu du sillon le robuste compagnon de ses travaux. De proche en proche la calamité s'étend, le poison circule; on n'attend pas qu'il ait dévoré ses victimes ; on n'attend pas qu'il les ait atteintes ; on les immole par précaution ; et la crainte du mal, plus

cruelle que le mal même, réduit l'infortuné laboureur à briser de ses propres mains l'instrument de sa richesse. Son champ reste inculte ; bientôt il sera dépeuplé ; la désolation assise sur des ronces lui commande de fuir un sol maudit qu'il ne peut plus féconder. Mais déjà l'évêque de Lescar est au pied du trône ; les malheurs de la ville de Pau, retracés par son éloquent prélat, ne pouvaient manquer de toucher efficacement le cœur d'un petit-fils de Henri IV. Un million est accordé ; somme très-considérable, dans un moment où le midi de la France, atteint du même fléau, réclamait les mêmes secours, mais très-insuffisante aux besoins particuliers du Béarn. La charité est ingénieuse autant qu'elle est active. L'évêque de Lescar imagine une souscription de bienfaisance ; il fait un appel à tous ses diocésains : deux caisses sont ouvertes, l'une aux offrandes gratuites de celui qui peut donner, l'autre aux avances volontaires de celui qui ne peut que prêter. L'auteur de cette proposition philanthropique a déjà versé trente mille livres dans la première caisse ; il en confie quinze mille à la seconde : mais il a fait précéder ce double bienfait d'un bienfait plus grand encore. Dans une lettre pastorale, vraiment digne de ce nom, après

avoir rappelé l'idée imposante de cette providence à qui les vents, la grêle, la contagion obéissent; après avoir présenté la calamité qu'il déplore comme une expiation pour les coupables et une épreuve pour les justes, le Chrysostôme français établit les droits du pauvre au superflu du riche avec une énergie effrayante pour l'égoïsme; puis, avec l'accent pathétique d'un apôtre qui sent et qui pratique ce qu'il prêche, il s'adresse à toutes les classes de citoyens, à tous les ordres religieux, à tous les fidèles de son diocèse, à ceux même qui sont séparés de croyance et de communion, à tout ce qui porte le nom d'homme; il les somme tous, au nom de la charité, au nom de l'humanité, d'apporter leur tribut, quelque faible qu'il soit, au trésor commun. Un prompt succès couronne de si généreux efforts. Toutes les traces d'un fléau destructeur ont disparu; les champs sont repeuplés; les Béarnais bénissent leur pasteur, et ils auraient perdu jusqu'au souvenir du plus affreux désastre, si leur reconnaissance pouvait oublier jamais celui qui l'a fait cesser.

Mais donner est le plus facile comme il est le plus doux des devoirs d'un évêque; pourvoir à tous les besoins de son troupeau, choisir dignement ses coopéra-

teurs, entretenir la paix et une sainte union parmi les pasteurs, voir par ses yeux, honorer la vertu modeste, protéger le mérite envié, démêler d'un coup d'œil sûr, dans les hommages que l'on vous rend, l'espoir secret de l'ambition; dans les rapports que l'on vous fait, l'arrière pensée de l'envie; dans les plaintes ou les recommandations que l'on vous adresse, les ressorts divers de l'intrigue, cent fois plus active et plus perfide à la cour d'un prélat qu'ailleurs, parce que l'intérêt du ciel y couvre tous les autres intérêts, parce que le vice y parle le même langage que la vertu, parce que les intrigans de tous genres y portent le même masque, et que celui de la religion est le moins transparent de tous; voilà l'abrégé des devoirs de l'épiscopat. Les exposer, c'est rappeler les principales vertus du prélat dont nous honorons la mémoire. Dans le bien même qu'il aimait tant à faire, c'est moins ce qu'il donnait que la manière dont il donnait, qui mérite notre admiration. Tous les malheureux n'ont ni les mêmes besoins, ni le même caractère : il en est qui, au sein de la misère, ont conservé un sentiment de dignité naturelle qui leur rend bien pénible l'humiliante nécessité d'implorer une assistance étrangère; il en est qu'un revers

inopiné a précipités dans l'abîme, et qui, pleins encore de leur fortune passée, périraient plutôt que de tendre une main suppliante à ceux dont hier ils étaient les égaux. Quelle était alors la délicatesse, et j'ose le dire, la pudeur de sa bienfaisance! Comme il savait ménager l'amour-propre du pauvre, lui sauver l'humiliation d'un détail affligeant, souvent même affranchir sa reconnaissance de tout remercîment, et doubler le prix du bienfait en lui cachant la main du bienfaiteur, il faisait plus encore, par mille pieuses ruses, il lui épargnait jusqu'à la peine de recevoir; sa générosité se dérobait en quelque sorte sous l'aile de la providence; et, à l'exemple de Booz, laissant tomber à dessein des épis sur son passage, il le faisait moissonner où sa main ne croyait que glaner. Ame généreuse! pardonnez si j'ose révéler ici ce que vous cachiez avec tant de soin : vous avez reçu la récompense de vos vertus, l'histoire de vos vertus nous appartient. Bienfaiteur de l'humanité tant que vous avez vécu, ne nous enviez pas le bien que votre exemple peut produire encore.

J'en ai dit assez pour faire admirer l'homme public dans l'exercice de ses augustes fonctions, le pasteur dans ses rapports avec son troupeau; combien je le

ferais aimer, si je l'offrais dans toute la candeur et la simplicité de sa vie privée, dans le commerce intime de l'amitié que sa belle âme était si digne de sentir et d'inspirer! C'est alors qu'il se montrait avec tous les avantages dont le ciel l'avait doué; sa pensée, libre de toute contrainte, s'épanchait tour à tour naïve, délicate, brillante ou sublime, et l'expression, toujours en harmonie avec sa pensée, arrivait aisément et toujours à propos. Que d'heureuses saillies! que de réflexions profondes! que sa conversation était aimable et instructive tout à la fois! Dans le monde ce n'était plus le même homme; la différence était telle, que ceux qui auraient voulu le juger sur ce qu'il paraissait alors, auraient quelquefois bien mal apprécié et son esprit et son caractère. L'évêque de Lescar n'avait ni ce don d'improviser qui éblouit le vulgaire, ni cette argumentation méthodique, la seule éloquence des pédans, ni cette rectitude qui, dans le langage comme dans les manières, peut être appelée le sublime des esprits médiocres. Disons tout: il laissait quelque chose à désirer, même aux appréciateurs éclairés du vrai mérite, même aux admirateurs sincères de son talent; soit modestie, soit prudence, soit préoccupation, soit plutôt que l'a-

bondance de ses idées en gênât l'essor, et que son goût trop difficile hésitât sur la meilleure façon de les rendre, il ne paraissait pas alors au niveau de l'opinion que ses écrits avait fait concevoir de lui ; à moins que l'importance du sujet, occupant toute son âme, échauffant son imagination, n'entraînât sa pensée et ne fît violence à l'expression. Sa manière de discourir n'avait rien qui annonçât un homme supérieur ; pour le mettre à sa place, il fallait quelquefois, en l'entendant, se souvenir qu'on l'avait lu ; et, pour le trouver aimable aujourd'hui, se rappeler sa conversation d'hier. Cette apparente inégalité se faisait remarquer jusque dans son caractère. Le même homme qu'on avait vu dénoncer et poursuivre avec énergie les abus de l'autorité, que l'exil et les persécutions n'ont jamais fait dévier de ses principes, que nous verrons bientôt supporter l'infortune avec la constance d'un sage et la résignation d'un chrétien, lorsqu'il était surpris par les événemens, ne pouvait se défendre d'un premier mouvement d'inquiétude ; un léger obstacle l'étonnait, un choc imprévu l'effarouchait, une contradiction le déconcertait ; son courage avait besoin du secours de la réflexion, et ce n'est qu'après s'être remis de ce pre-

mier trouble involontaire qu'il déployait cette fermeté d'âme que nous aurons plus d'une fois occasion d'admirer. C'est une espèce d'énigme morale qu'il n'appartient peut-être qu'à des hommes supérieurs d'expliquer. Quoi qu'il en soit, et les actions et les ouvrages de l'évêque de Lescar ont assez prouvé qu'il n'était timide ni de cœur ni d'esprit.

Une circonstance heureuse et brillante lui a permis de lutter avec un de nos plus éloquens orateurs, et les aristarques de ce temps-là, qui valaient bien ceux du nôtre, ont prononcé, sans compromettre leur goût, que Massillon (Massillon!) n'avait fait qu'ébaucher le magnifique tableau exécuté en grand par l'évêque de Lescar. On devine aisément que je veux parler du fameux discours sur la bénédiction des drapeaux du régiment du Roi-Dragons, qu'un neveu [1] de notre prélat commandait alors. Ce discours suffirait, à mon avis, pour établir les droits de l'orateur à l'immortalité. Quelle noble simplicité dans l'exorde! Quelle savante économie dans la distribution de ses preuves! Comme il paraît fort de son su-

[1] M. de Viella commandait en l'absence de M. de La Fayette, qui faisait alors la guerre en Amérique.

jet! Comme il réfute victorieusement et sans fanatisme, les philosophistes [1] qui prétendent que la religion est incompatible avec l'héroïsme guerrier! Que le soldat chrétien paraît grand sous la plume d'un tel panégyriste! qu'il est sublime quand il expire au lit d'honneur! Ce qu'on admire surtout dans ce bel ouvrage, c'est la parfaite analogie du style avec le sujet. L'orateur vous transporte au milieu des combats, il vous remplit d'un enthousiasme guerrier; on dirait qu'il a pratiqué les vertus qu'il prêche, qu'il a couru les dangers qu'il peint, qu'il a cueilli les lauriers qu'il promet. On y reconnaît toujours le langage d'un évêque, mais on sent que cet évêque a quatre frères officiers-généraux. C'est là que vous retrouverez la touche mâle et toutes les formes heureuses des anciens [2]; et comment l'évêque de Lescar

[1] C'est l'expression de Rousseau : j'ai cru devoir l'adopter plutôt que de flétrir la belle dénomination de philosophe qu'ont honorée Socrate, Platon, etc., etc.

[2] Il suffira d'en citer la phrase suivante pour inviter à lire tout le discours : « Tout homme naît soldat; mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfans les mêmes sacrifices; les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs; d'autres, levant les

ne les aurait-il pas imités avec succès ? il n'étudiait qu'eux et ceux de nos écrivains qui les ont égalés ou surpassés. Ses fonctions sacrées lui laissaient-elles un moment de loisir, après les saintes écritures, qui firent toujours ses délices, il lisait Homère, ou Démosthènes, ou Cicéron, ou Virgile. Allait-il passer quelques jours au sein de sa famille, dans cette île enchantée [1] à qui l'indigence même pardonnait son luxe, parce qu'elle y trouvait toujours un asile, c'était pour lire Homère et pour admirer à la fois et sentir la nature. Les intérêts du Béarn l'appelaient-

mains au ciel, prient pour notre prospérité ou pleurent sur nos crimes; tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des lois, maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité et de la justice. Mais si tout à coup, fondant sur nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgeait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'état d'une subversion entière, au premier cri d'effroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prêtres, cénobites, solitaires, viendraient grossir la troupe des guerriers, donner l'exemple du zèle et du courage; et, s'ils ne savaient combattre, du moins ils sauraient mourir. »

[1] L'île de Noé, près d'Auch.

ils à Paris ? il en profitait, non pour faire sa cour aux puissances, mais pour visiter les gens de lettres les plus célèbres, pour s'instruire encore avec eux, ou pour découvrir quelque talent naissant, quelque jeune amateur de l'antiquité, qu'il ramenait avec lui, et dont il faisait son commensal et son ami. C'est ainsi qu'il s'attacha le vertueux et modeste Auger, et ce traducteur estimable a reconnu publiquement qu'il avait à son bienfaiteur plus d'une sorte d'obligation. Il entendait le grec peut-être mieux que l'évêque de Lescar; mais l'évêque de Lescar le sentait mieux que lui, et la traduction de l'éloge d'Évagoras et de celui des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, que l'abbé Auger a eu le courage de placer à côté de ses propres traductions, prouvent et la modestie du grand-vicaire, et la supériorité du prélat, au moins dans l'art du style.

Tandis que je m'arrête avec complaisance à retracer ses triomphes et ses jouissances littéraires, un orage soudain vient fondre sur un frère qu'il chérissait, et lui fournit la malheureuse occasion de déployer tout son courage. L'Europe a retenti de l'affaire du vicomte de Noé; affaire inouïe, où le bon droit fut immolé au crédit, où l'on vit le premier

magistrat d'une des premières villes de France accusé, pour avoir fait son devoir, par l'homme puissant qui avait trahi le sien, appelé pour un fait civil à un tribunal militaire présidé par sa partie adverse, l'offensé jugé par l'offenseur; le crédit d'une cour subalterne imposant silence à deux cours souveraines qui réclamaient en faveur de l'innocence, et, pour résultat enfin, le maire de Bordeaux, officier supérieur plus que sexagénaire, recommandable par les services de ses aïeux et par les siens, couvert d'honorables cicatrices, réduit à quitter sa patrie pour fuir le déshonneur, et à chercher dans une terre étrangère un asile contre la plus odieuse persécution. Que ne fit point l'évêque de Lescar pour épargner ce malheur à son frère, au gouvernement cette injustice? De quel ton noble, touchant et respectueux il plaida lui-même sa cause au pied du trône. Son éloquente apologie vivra, monument tout à la fois honorable pour lui, et flétrissant pour ses adversaires, mais accueilli du monarque avec attendrissement; le résultat en fut un indigne exil, ministériellement prononcé.

Deux ans se passent: le choix du monarque appelle au ministère deux hommes dont l'un, comme lui

prince de l'Église [1], se disait son ami, et dont l'autre, portant un nom illustre dans la magistrature [2], l'était depuis trente ans. L'évêque de Lescar crut la circonstance favorable pour faire annuler par le conseil du souverain le scandaleux arrêt qui avait condamné son frère à faire des excuses, lorsqu'il avait droit d'exiger une réparation. J'avais alors le bonheur d'être auprès de sa personne, et c'est comme témoin oculaire que je vais raconter la suite de cette malheureuse affaire.

La requête en cassation est présentée, elle est admise; tout présage un succès aussi prompt qu'heureux. Le jour du rapport est fixé. L'évêque de Lescar, qui venait d'être nommé président d'une section de l'assemblée provinciale d'Auch, n'attendait plus pour s'y rendre que la certitude officielle d'un triomphe que tout semblait lui garantir; le principal ministre l'engage à partir, en l'assurant qu'il recevra sous huit jours l'expédition de l'arrêt du conseil qui lui donne victoire complète : nous partons, mon illustre ami triomphant, moi, partageant son allé-

[1] M. de Loménie-Brienne, archevêque de Sens.

[2] M. de Lamoignon.

gresse. Arrivé à Auch, l'évêque de Lescar brûle de recevoir le gage authentique de son succès; son impatience accuse la lenteur du courrier : enfin huit jours sont écoulés; le courrier arrive, point de lettre, il s'étonne : le courrier suivant, point de lettre, il s'inquiète : le courrier suivant..... un paquet lui est remis, il l'ouvre..... il voit une lettre de cachet pour son frère, et pour lui un billet particulier du ministre, qui l'invitait à la lui faire parvenir en Espagne, lieu de son exil, en le prévenant qu'elle contenait l'ordre de se rendre en prison dans la forteresse de Bayonne, pour être jugé par une commission, non sur le délit prétendu, mais sur sa retraite hors de France. Ames franches et sensibles! vous seules pouvez vous figurer l'état de l'homme que l'on jouait ainsi! mais son courage fut plus grand que son revers; il demande des chevaux, m'engage à le suivre, et nous voilà sur la route d'Espagne. Nous traversons les Pyrénées, et nous pénétrons dans une humble retraite où s'offre bientôt à nous une de ces figures imposantes à qui l'âge n'imprime que plus de majesté, que l'infortune rend plus vénérables, et dont chaque trait respire la vertu..... je crus voir Épaminondas. Mon frère, lui dit l'évêque de Lescar, après les pre-

miers embrassemens, vous sentez-vous le courage de finir ici vos jours plutôt que de rentrer en France par une lâcheté? Un regard énergique ayant répondu à cette question : Eh bien ! ajouta-t-il, cette lettre contient l'ordre de vous rendre sur-le-champ dans la citadelle de Bayonne. Puisque mon cœur a deviné le vôtre, demain j'irai la reporter à celui qui n'a pas rougi de me l'adresser. Le lendemain nous partîmes, ou plutôt nous revolâmes vers Paris. L'aile des vents eût paru trop lente à l'impatience de ce généreux frère. Nous étions dans la saison des frimas et des tempêtes. Au sortir de Bordeaux, la Dordogne furieuse nous oppose l'obstacle mugissant de ses flots terriblement accrus : les matelots effrayés nous engagent à attendre quelques heures. Un matelot qui craint l'onde est un soldat qui craint l'ennemi.—Passons.—Mais il y a du danger.—Je paierai le danger, passons. On nous embarque, on nous livre au caprice de l'onde; chaque flot nous présente la mort: je tremblais.... Mon compagnon lisait Homère. Enfin après six heures de traversée nous abordons, nous dévorons l'espace qui nous séparait de la capitale. Nous voilà à Paris, nous voilà à Versailles. L'évêque de Lescar va tomber comme la foudre chez le ministre, lui

remettant la lettre telle qu'il l'avait reçue. » Tenez, « dit-il, je ne veux pas être le recors de mon frère. » Le ministre veut balbutier quelques mots d'excuse ; le prélat le salue et se retire. Je ne suis pas historien ; ce récit fidèle me dispense de toute réflexion [1].

Depuis ce moment, ses jours n'ont été filés que par la tristesse. Une nouvelle carrière s'est ouverte pour lui : nous allons le voir aux prises avec l'infortune ; mais son talent et sa vertu ne l'abandonneront point : nous serons forcés quelquefois de le plaindre, mais nous pourrons encore l'admirer.

Lorsque le dernier roi de France, soit par une généreuse condescendance au vœu bien prononcé de la nation, soit dans l'intime persuasion qu'il n'y avait plus d'autre moyen de salut pour elle, ou soit par la maligne influence de

Cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur,

eut résolu d'assembler les états-généraux du royaume,

[1] Dans cette affaire trop connue, l'évêque de Lescar, discutant un jour avec M. de Vergennes les intérêts, ou plutôt les droits du vicomte de Noé, celui-ci, pressé par des raisons auxquelles il ne savait ni ne pouvait répondre, s'emporta et s'oublia jusqu'à dire : « M. de Lescar, tout cela est fort bon ; mais

le Béarn, qui n'y avait jamais eu de représentans, fut convoqué dans la forme commune à toutes les provinces [1]; mais le peuple béarnais, à qui sa constitution était chère, témoigna unanimement le désir que l'élection de ses députés fût faite au sein de ses propres états, où il était légalement et suffisamment représenté. L'évêque de Lescar fut encore chargé de porter sa réclamation au pied du trône, et le monarque, en y faisant droit, sembla sanctionner de nouveau les priviléges de la souveraineté du Béarn. Il fut décidé que ses députés, par une exception unique, seraient élus dans l'assemblée des états. On se doute bien que le président né de ces états et le défenseur le plus zélé du Béarn fut choisi le premier, et par acclamation, pour le représenter dans l'auguste conseil de la mère-patrie. Quand il fut rendu à Versailles avec ses collégues, la grande et décisive question de la réunion des trois ordres n'en

contestez-vous au roi le pouvoir de disposer du sort d'un de ses sujets ?» — « Monsieur, lui répondit le prélat, je ne conteste rien au roi, mais je vous conteste à vous que le roi veuille être injuste, et c'est le calomnier. » Le ministre *reticuit*, comme dit Tacite de Tibère dans un cas à peu près semblable.

[1] Par bailliages et sénéchaussées.

était déjà plus une, et deux jours après leur arrivée, c'est-à-dire, avant qu'ils eussent pu faire vérifier leurs pouvoirs dans leurs chambres respectives, cette réunion fut irrévocablement consommée. Tout le clergé et toute la noblesse avaient passé dans la salle des députés des communes.

Cet exemple fut moins puissant sur l'esprit de l'évêque de Lescar que son devoir, ou ce qui lui parut être son devoir. Sa mission était pour la chambre du clergé aux états-généraux de France; il n'y avait plus de chambre du clergé, il n'y avait plus d'états-généraux. Il crut sa mission finie; et après avoir, de concert avec ses collègues [1], tant du clergé que de la noblesse du Béarn, exposé ses motifs dans un acte simple, précis et respectueux, qui fut signifié aux ex-présidens des deux ordres abolis, sans crainte et sans reproche, il se disposa à retourner vers ses commettans.

Peut-être sommes-nous encore trop voisins de cette époque fameuse, et trop pleins de tout ce qui l'a suivie, pour avoir le droit de juger, dans cette circonstance, la conduite d'un prélat qui n'eut jamais

[1] Les députés du tiers protestèrent aussi, mais entrèrent ainsi que ceux du reste du royaume de Navarre.

que l'honneur pour principe et la vertu pour guide ; ce droit appartient à la postérité. Quel que soit le jugement qu'elle en porte, elle ne pourra s'empêcher d'y reconnaître la franchise d'un caractère noble, et une sorte de courage assez rare pour mériter qu'on l'admire.

C'est ici le moment de parler d'un ouvrage qu'il avait composé quelques années auparavant, et qui pourra expliquer ou même justifier, s'il en était besoin, son refus d'occuper sa place dans une assemblée chargée de régénérer la France.

En 1785, il avait été choisi pour faire le discours d'ouverture à l'assemblée générale du clergé. Il prit pour sujet l'état futur de l'Église : ce discours ne fut point prononcé. Je n'en rapporterai pas les raisons, parce que l'éloge d'un homme vertueux n'a pas besoin de s'étayer de la satire du vice ; mais il a été imprimé depuis, et l'éloquence a pu compter un chef-d'œuvre de plus.

Dans cet ouvrage sublime et prophétique, il s'agit d'ouvrir les yeux des fidèles sur l'état actuel de la religion. A l'aide des saints oracles, l'orateur pénètre dans les profondeurs de la sagesse de Dieu : en lisant ce qu'il lui a plu de nous révéler de ses desseins sur

nous et son Église, il y voit de grandes promesses, mais aussi de grandes menaces, et il essaie de fixer la mesure précise de nos espérances et celles de nos alarmes.

Pour fonder son discours sur une base solide, l'évêque de Lescar établit un système qui pourra paraître nouveau à quelques théologiens difficiles; et rien n'est plus neuf en effet que l'usage qu'il a fait de deux opinions très-connues dans l'Église, et appuyées de l'autorité des prophètes, de plusieurs pères de l'Église, et surtout de Bossuet; l'une est la future conversion des Juifs, et l'autre un avénement intermédiaire de Jésus-Christ, qui précédera d'un long intervalle le jugement universel. Ces deux opinions réunies forment une espèce de problème religieux, que l'orateur résout avec un talent et une éloquence au-dessus de tout éloge. On ne lira pas sans admiration, dans la première partie, le sublime tableau de l'organisation de l'Église; dans la seconde, on entendra avec effroi les menaces terribles auxquelles il ne nous est plus permis de ne pas croire depuis que nous en avons éprouvé les effets [1].

[1] Les auteurs comme les victimes des fléaux dont la France

Celui qui a écrit ce morceau sublime n'était, comme il le dit lui-même, ni prophète ni enfant de prophète; mais, voyant sur le soir le ciel en feu, il s'est dit que la journée du lendemain serait brûlante. Long-temps avant 1789, il avait prévu un change-

n'est pas encore consolée, ne liront pas sans frémir le morceau suivant. C'est en 1788 qu'un ministre du ciel s'exprimait ainsi, c'est du moins à cette époque que son discours sur l'état futur de l'Église a paru. « Un mal contagieux s'est répandu dans nos « contrées, mal funeste, poison subtil qui s'insinue dans les « âmes, qui aveugle les esprits, corrompt les cœurs, et qui, « si vous n'arrêtez ses progrès par les plus sages précautions, « soutenues par la faveur du ciel la plus insigne, infectera « toute la masse, et finira par dissoudre toute société reli- « gieuse et politique. Des hommes orgueilleux d'un faux sa- « voir, ennemis de toute domination, se sont élevés contre « Dieu, contre son Christ et son Église, contre toutes ses lois; « et pour briser plus sûrement un joug qui les fatigue, pour « renverser des idées reçues qui les importunent, pour abréger « l'étude de la science, et d'un seul mot couper court à toute « discussion, ils ont fini par dire : Mortels, écoutez vos maî- « tres; ils viennent vous apprendre qu'il n'y a point de Dieu. « Intéressés à les croire, des hommes faibles et déjà vaincus « par leurs passions se sont laissés aller à leurs paroles. « Bientôt ces nouveaux disciples sont devenus de nouveaux « maîtres; les plus ardens et les plus téméraires d'entre eux

ment dans l'état; ce changement pouvait être nécessaire, il pouvait être heureux; mais, quand l'évêque de Lescar connut les causes immédiates qui l'avaient amené, les principes ou les espérances de ceux qui le dirigeaient, il trembla pour sa malheureuse pa-

« ont été les plus suivis par leurs semblables. De la capitale,
« où il a d'abord paru, le mal a gagné les provinces; des villes,
« il a passé dans nos campagnes; des pères, par une succes-
« sion malheureuse, il s'est transmis aux enfans, qui en ont fait
« la portion la plus précieuse de leur héritage; accru et fortifié
« à mesure qu'il s'est éloigné de sa source, quelques généra-
« tions ont fait perdre de vue son origine, et lui ont acquis le
« mérite et le crédit de l'antiquité. On avait mis en question
« long-temps, s'il était possible qu'il y eût de véritables athées?
« Grâce à notre siècle, le problème est résolu, et nous voyons
« tous les jours des hommes nés, conçus, nourris dans l'a-
« théisme; vivre sans Dieu, sans lois, sans remords, et mourir
« froids et endurcis comme ils ont vécu; et l'on sera surpris que
« les enfans d'aujourd'hui ne veuillent vivre que pour eux! que
« les pères négligent leurs enfans; que les enfans méconnais-
« sent leurs pères; que les liaisons du sang perdent tous les
« jours de leurs droits! et l'on se plaindra qu'il n'y ait plus de
« patrie, comme il n'y a plus de famille; que les corps et les
« esprits dégénèrent; que les arts et les sciences déclinent;
« que les chefs-d'œuvre en tout genre deviennent rares, et
« les vertus héroïques encore plus! Et comment en serait-il

trie. Tandis que, fiers de nos effrayans succès, ivres de tant d'obstacles renversés, de tant de préjugés sacrifiés, de tant de sermens oubliés, nous nous applaudissions d'avoir anéanti quinze siècles en une heure, lui, voyant la source des plus grands maux

« autrement? Des hommes qui n'ont qu'un instant à vivre « ne doivent pas le partager. Si le bien, si le mal n'est qu'un « nom; si le juge qui les voit ne les punit ou ne les récom- « pense pas; si cet être quel qu'il soit n'existe même pas, « quel prix, pour le présent ou pour l'avenir, proposerez- « vous à l'homme pour le payer de ses sacrifices et de ses tra- « vaux? Il sait que, pour qui va cesser d'être, le présent bien- « tôt ne sera plus, et que l'avenir ne sera jamais. Ce n'est pas « tout, des gens de bien qui devraient avoir horreur de ces « maximes, écoutent les docteurs qui les débitent, vantent leur « savoir, admirent leur courage, envient leur sécurité, se rap- « prochent tous les jours de leurs idées, de leurs mœurs, de « leur langage, se dégoûtent enfin des objets de la foi; et, traî- « nant avec ennui un faible reste de christianisme, semblent « n'attendre que le moment de la tentation pour s'en défaire, « comme les apostats n'attendent que la présence et le signal « du tentateur pour se livrer aux derniers excès. Si, dans ces « circonstances, il s'élevait un homme revêtu de puissance et « d'adresse, un homme qui réunît tous les caractères et tous « les dons qui en imposent le plus aux hommes, et que, l'au- « dace sur le front, le blasphème à la bouche, il parût parmi

dans le pouvoir illimité de faire le bien, dans les plus vifs élans de la liberté le germe impur de la licence, et dans la sérénité du plus beau jour le présage d'un ouragan dévastateur, il commençait à craindre d'avoir fait, dans son discours sur l'état futur de l'Église, la peinture anticipée de l'état de la France.

Plein de ces sombres idées, il retourna vers son

« nous, et tentât de consommer en un jour le mystère d'ini-
« quité qui s'opère depuis les premiers siècles, quel obstacle
« trouverait-il? Ah! je vois ses nombreux partisans se réjouir
« en voyant approcher leur maître; je les vois accourir sur ses
« pas dans nos temples, renverser nos autels, en arracher les
« prêtres, les lévites occupés du sacrifice; pénétrant dans l'en-
« ceinte sacrée, je les vois appeler à grands cris cette foule de
« demi-croyans, rassemblés moins par le zèle que par l'usage;
« et dans ce temple déshonoré déjà par leur culte hypocrite,
« les inviter à rejeter bien loin un fantôme de religion qu'ils
« ne supportent qu'avec peine; je les vois porter une main sa-
« crilége sur les ornemens du sanctuaire, se charger avidement
« de leurs dépouilles, fermer les portes de la maison de Dieu,
« ou en changer la destination; poursuivre au dehors leur
« victoire impie, dans leurs triomphes et leurs festins insulter
« à nos douleurs; et, par des libations impures, profaner ces
« coupes et ces vases consacrés par la célébration de nos mys-
« tères les plus redoutables. »

troupeau; son troupeau qui, dans un moment, hélas! devait cesser de l'être! Sa bienfaisance devenue plus active, par le triste pressentiment que bientôt elle n'aurait plus à lui offrir que des vœux, répandait ses secours avec plus d'abondance. Trop sûr que le patrimoine du pauvre passerait bientôt à d'autres mains, il se hâtait d'escompter, pour ainsi dire, la créance de l'infortune. C'était peu pour lui de ne point perdre sa journée, croyant toujours que c'était la dernière, il voulait la rendre plus pleine et plus lucrative pour son âme. Ainsi, l'astre du jour, quand il va céder l'horizon aux ombres de la nuit, redouble l'éclat de ses derniers rayons, et, perçant les voiles sombres qui déjà l'environnent, semble, d'un regard plus doux, saluer la terre qui va le regretter.

C'était à Pau que jusqu'alors l'évêque de Lescar avait fixé sa résidence, pour être plus à portée de remplir les diverses fonctions de président des états de Béarn, et de premier conseiller d'honneur au parlement de Navarre; mais il n'y avait plus ni états, ni parlement; de tous ces titres, celui d'évêque lui restait seul; il sentit que, dès ce moment, sa place était à Lescar. Il vint s'y réfugier et attendre parmi ses dignes coopérateurs l'accomplissement des desseins de

la Providence sur son Église et sur lui. Hélas! il touchait à ce jour fatal. Déjà sont arrivés, à la tête de la force armée, les exécuteurs de la loi qui supprimait le siége de Lescar. A cette nouvelle, toute la ville frémit, les orphelins tremblèrent, les pauvres accoururent; une foule immense remplit et environne le temple où le vertueux pontife adressait au ciel ses derniers vœux : on se presse autour de lui; tout pleure, et les voûtes sacrées retentissent de ce cri douloureux : Laissez-nous notre père! Les esprits s'échauffaient; la crainte se changeait en indignation, le zèle en fureur, les prières en menaces.... L'objet involontaire de cette pieuse insurrection pouvait seul la calmer; il était à l'autel, il voit l'accomplissement des oracles qu'il a profondément médités; il se résigne, il s'humilie; et descendu à la dernière marche de l'autel, symbole représentatif et dramatique de la déchéance qui se manifestait en ce moment, il adresse au peuples ces propres paroles : « C'est aujourd'hui, mes frères, que le Seigneur nous bannit de son temple; il ne nous juge plus digne d'offrir le sacrifice auquel il ne nous juge plus dignes d'assister.... Mais que vois-je? vous vous soulevez, vous voulez nous retenir par

la violence; songez que ce n'est point par la force que l'on arrache les grâces du Seigneur [1]. Nous avons tous péché, mes frères; humilions-nous, prions, gémissons; peut-être que le Seigneur, touché de nos larmes et de notre repentir, daignera nous rétablir un jour. »

A ces mots, comme si l'on eût entendu la voix de l'ange de Dieu, saisis d'un saint respect, tous les assistans, prêtres, lévites, peuple, soldats, commissaires et agens, se prosternent et fondent en larmes. Le décret de suppression s'exécute paisiblement; les formes civiles s'accomplissent en silence, et on n'oppose plus que des sanglots au départ d'un prélat pour qui le sang était prêt à couler, et peut-être le sien même.

Je ne m'arrêterai point sur les détails de cette douloureuse séparation; ils m'offriraient encore des ver-

[1] Toute sa vie il a été fidèle aux principes consacrés dans ce discours. On a trouvé dans les journaux une lettre écrite de Londres, en réponse à ses grands-vicaires de Lescar, où il leur marquait expressément que, n'étant ni constitués, ni en puissance, ni en autorité, ils n'avaient pas le droit de s'opposer aux injustices, mais seulement de ne les pas approuver.

tus à célébrer, un moment d'éloquence à rappeler [1]; mais si je dérobe quelque chose à la louange de mon héros, j'épargne des larmes à ceux qui l'ont aimé, des regrets à ceux qui l'ont persécuté, et à moi-même l'embarras de peindre ce qui ne peut être que senti. Je dirai seulement que, jusqu'au dernier moment, l'évêque de Lescar fut respecté, honoré de ceux même que ses opinions contrariaient ou que ses vertus forçaient à rougir, et qu'à la merci d'un peuple dont la frénésie révolutionnaire alla jusqu'à livrer aux flammes le berceau d'Henri IV, cette précieuse relique, ce palladium sacré du Béarn que, deux ans auparavant, j'avais vu porter en triomphe, un prélat qui avait osé rester fidèle à ses principes et à son caractère, protégé par le seul souvenir de ses bienfaits, accompagné de ses seules vertus, eut du moins la triste liberté de gagner tranquillement le lieu de son exil.

Et quelle contrée son cœur avait-il choisie? La plus voisine du troupeau qu'il était forcé d'abandonner [2]. Il ne voulait point perdre de vue ces superbes

[1] Mandement au sujet de l'élection de l'évêque du département des Basses-Pyrénées.

[2] La ville de Saint-Sébastien en Espagne.

montagnes que sa pensée aimait à franchir, et derrière lesquelles il avait laissé tant de malheurs et tant de regrets. En contemplant les Pyrénées, il croyait contempler les remparts de sa patrie. Il s'applaudissait de jouir du même spectacle que ses compatriotes, d'avoir encore quelque chose de commun avec eux; il confiait ses vœux à l'aile des vents, qui lui rapportaient ceux de tout ce qu'il avait chéri, et dans l'air qu'il respirait, il pouvait recueillir encore les regrets de l'amitié et les bénédictions de l'infortune.

Voilà ce qui te console dans ton exil, ô le meilleur des hommes! Ce n'est ni la richesse ni la puissance que tu regrettes; tu es riche de tout ce que tu as donné, et quand tu descends dans ton cœur, environné de tes souvenirs, tu es plus grand que l'ambitieux assis sur un trône entouré de remords et de soucis; tu dis : « J'ai fait des heureux! » et tu l'es toi-même. Sur cette pensée délicieuse tu t'endors; ton sommeil est doux, ton réveil est pur et calme comme celui de l'aurore, et le soir tu peux répéter : « J'ai fait des heureux! »

Hélas! il fut bientôt forcé d'aller porter plus loin ses douces et consolantes rêveries. La guerre, et une

guerre terrible, menaçait son asyle. Que fera-t-il? Son cœur déchiré se partage entre ses hôtes et ses compatriotes, entre le devoir et la reconnaissance, entre la patrie qui l'a vu naître et la patrie qui vient de l'adopter : il ne sera pas témoin d'une lutte sanglante, dont le résultat ne peut être qu'affreux pour lui ; il ne verra point périr ou ses amis ou ses frères ; il faut qu'il s'éloigne... Accablé d'ans et de chagrins, il traîne sa vieillesse et son malheur dans une contrée, presque la seule alors qui ne se fût point déclarée contre la France, et qui s'honorait d'accueillir l'infortune. La patrie des malheureux est partout où règne la pitié. L'évêque de Lescar a connu, mais n'a jamais inspiré ce triste sentiment. Il eut la noble fierté de ne jamais rien recevoir d'un gouvernement étranger. Hors de la France, il fut toujours Français ; né sobre, il vivait de quelques débris de son ancienne opulence qui devaient être un jour l'héritage du pauvre, s'il ne fût devenu lui-même plus pauvre que ceux auxquels il les avait destinés. Que dis-je ! dans le plus étroit nécessaire, sa charité trouvait encore du superflu pour ses compagnons d'exil. Les crimes de l'anarchie en augmentaient chaque jour le nombre ; il partageait avec eux en frère le morceau de pain

qui lui restait; abandonnant son avenir à cette providence universelle qui donne la pâture aux petits des oiseaux. Sa pieuse sollicitude n'oubliait pas les intérêts spirituels de ses malheureux compatriotes; il enseignait la loi du Seigneur à leurs enfans. Sa douce et persuasive éloquence leur faisait aimer le Dieu de leurs pères; il les initiait aux mystères; il les faisait participer aux bienfaits de la religion; et tandis qu'en France des forcenés cherchaient à éteindre dans un fleuve de sang le flambeau du christianisme, il en recueillait soigneusement les rayons égarés; il alimentait les précieuses étincelles de ce feu sacré; il formait une pépinière de jeunes croyans, pour repeupler nos temples au jour de la réconciliation. Avec quelle sainte ardeur il invoquait ce beau jour! Avec quelle énergie il combattait les esprits haineux qui voulaient éterniser la guerre et perpétuer le désordre! Avec quelle onction il prêchait le pardon des injures, la concorde et la paix!

Ses vœux sont exaucés; le jour des miséricordes a lui; le Seigneur a soufflé sur l'édifice du crime; il a souri à la France, et Cyrus a paru. Revenez, fidèles et malheureux Israélites! vos temples sont rouverts; votre culte vous est rendu; vous avez encore une

patrie; une patrie ! A ce doux nom le cœur de l'évêque de Lescar a tressailli ; il rassemble ses frères dispersés ; il célèbre avec eux le jour de la délivrance ; et après avoir béni la terre hospitalière qui les avait recueillis pendant l'orage, il s'achemine vers l'heureuse contrée où, nouvel Esdras, il va donner l'exemple du zèle, et signer l'acte de la nouvelle alliance que le ciel daigne contracter avec un peuple purifié par la calamité. Pourquoi faut-il que l'accord n'ait pas été unanime, et qu'il se soit trouvé quelques enfans rebelles au vœu de la grande famille qui les rappelait dans son sein ? O vous qui persistez à fuir vos frères, pontifes autrefois chers à la France, loin de moi la pensée de vous prêter des motifs indignes du caractère que l'onction sainte vous a imprimé ! Le respect que je dois au souvenir de vos vertus me défend même d'interroger vos consciences ; c'est votre illustre collègue qui, du haut du ciel où il vous a précédés, vous répète ce que la sienne lui a dit, ce qu'il vous a dit à vous-mêmes, lorsque l'appel de la patrie renaissante a retenti à vos oreilles. « Qui pourrait nous engager à prolonger volontairement notre exil ? Ce n'est point un esprit de vengeance ; ministres d'un Dieu de paix, nous ne pouvons point, lors-

que Dieu s'apaise, vouloir impitoyablement la mort du pécheur. Ce n'est point un lâche regret de notre fortune passée ; ministres d'un Dieu pauvre, nous n'avions pas besoin d'une révolution pour être convaincus que notre royaume n'est pas de ce monde. Pourquoi donc fuirions-nous notre patrie ? serait-ce parce que la forme du gouvernement a changé ? Mais outre que nous pensons, avec le grand Bossuet, que celui de qui relèvent tous les empires, les ôte et les donne à son gré ; outre que les plus grandes lumières de l'Église ne sont point éclipsées sous la domination païenne, qu'il est toujours possible de rendre à César ce qui appartient à César, sans rien dérober à Dieu de ce qui appartient à Dieu, et qu'enfin la religion chrétienne s'incorpore à toutes les formes de gouvernement, quel changement la puissance purement spirituelle de l'épiscopat a-t-elle éprouvé en France ? Ce sont les mêmes dogmes, le même culte, les mêmes cérémonies, la même hiérarchie, les mêmes lois en un mot, sanctionnées par le même chef visible qui préside la grande famille des vrais croyans : mais ne doit-on pas craindre le retour des principes désorganisateurs, le renouvellement des scènes sanglantes qui ont pu légitimer notre fuite ?

Ah ! si l'expérience de dix ans de crimes permettait encore de concevoir de pareilles alarmes, si les leçons du malheur pouvaient s'oublier, ne serait-ce pas un motif de plus pour nous de venir consolider par notre présence et par l'exemple de nos vertus le rétablissement de l'ordre public qui a la religion pour base ? Les apôtres n'avaient pas tant de prévoyance ; tous les jours un zèle qui n'est pas commandé par le devoir entraîne de pieux missionnaires aux extrémités du monde, à travers mille dangers, chez des peuples infidèles, parmi des hordes sauvages, pour y porter une lumière nouvelle ; et nous, à la voix du souverain pontife, nous refuserions de retourner au sein de nos foyers, parmi nos frères, pour partager leur allégresse et les aider à conserver le flambeau de la religion miraculeusement rallumé ! Ah ! ne balançons plus ; cédons au vœu de la patrie ; cédons au cri de nos consciences ; cédons au besoin de faire encore des heureux ! »

Déjà l'illustre exilé a quitté les bords de la Tamise : suivons-le aux rives de la Seine ; voyons-le saluant avec transport ces contrées si belles, même aux yeux de ceux qu'elles n'ont point vu naître ; voyons-le partout accueilli avec ce tendre empressement que

l'on témoigne à un ami dont on se croyait séparé pour toujours. Le premier magistrat de la république le reçoit avec une bienveillance particulière. Faut-il s'en étonner? Restaurateur de la religion, il devait honorer un de ses plus fermes soutiens, et s'il est vrai que, dans l'école célèbre qui s'enorgueillit d'avoir eu Napoléon pour élève, l'admirable discours sur la bénédiction des drapeaux fut mis au rang des ouvrages classiques, doit-on être surpris que la reconnaissance ait conservé un tendre souvenir de l'orateur qui, en peignant le héros chrétien, semblait lui avoir fourni un modèle [1]?

Pour asseoir le bonheur public sur sa vraie base, déjà la main puissante qui dirige nos destinées avait rattaché les anneaux brisés de la chaîne qui unit la terre au ciel. Déjà, sous la double garantie du souverain pontife et du chef suprême de la France, un pacte sacré, fruit et symbole de l'union des cœurs, avait irrévocablement fixé les droits respectifs de l'empire et du sacerdoce; la France ecclésiastique,

[1] M. de Caraman, lisant ce morceau de l'art de la guerre pour les dragons, s'écria, comme le grand Condé au *Sertorius* de Corneille : « C'est juste; quoique je ne l'eusse pas aussi bien dit, moi, je le savais aussi; mais lui, d'où l'a-t-il su? »

divisée plus également, attendait avec impatience l'élection de ses premiers pasteurs. L'évêque de Lescar est nommé évêque de Troyes. Habitans de l'Aube et de l'Yonne ! il ne vous connaît point encore, ne vous offensez pas si le premier sentiment qu'il éprouve est la pensée douloureuse qu'il ne doit plus revoir son premier troupeau : ses regrets touchans vous garantissent son amour ; il serait ingrat s'il pouvait oublier le Béarn ; votre triomphe sera de le consoler.

Dès qu'il eut reçu l'investiture canonique de sa nouvelle dignité, l'évêque de Troyes se rendit au chef-lieu de son gouvernement spirituel. Sa réputation l'avait devancé. Il paraît ; son air noble, ses cheveux blancs, sa physionomie tout à la fois douce et imposante, tout présage le bien qu'il veut faire. Il parle ; la dignité, l'élégance soutenue, l'extrême convenance de tout ce qu'il dit, étonnent ceux qui ont le goût le plus difficile. Le premier magistrat de l'Aube [1] retrouve, dans son premier pasteur, l'aménité et les manières affables qui l'ont rendu lui-même l'idole de son département ; et, jeune encore, il voit avec un secret plaisir que l'amabilité n'a point d'âge.

[1] M. Bruslé.

Toutes les autorités s'empressent de féliciter le prélat, ou plutôt se félicitent elles-mêmes ; il leur répond avec bonté et toujours avec justesse. « Celui qui vous a fait général m'a nommé évêque, dit-il au commandant de la force armée ; vous êtes bon chrétien, je serai bon citoyen. »

Toutes les bouches de la renommée ont célébré le discours qu'il prononça au moment de son installation, circonstance à jamais glorieuse pour lui, à jamais douloureuse pour ceux qui n'ont eu pour ainsi dire que l'avant-goût d'un talent qui promettait encore tant de chefs-d'œuvre ; mais je l'ai dit, le chef-d'œuvre d'un évêque est d'entretenir la paix parmi les fidèles confiés à ses soins. Les départemens de l'Aube et de l'Yonne n'étaient pas exempts de ces dissensions religieuses, trop souvent alimentées par ceux même qui devraient ou les prévenir ou les éteindre. Là, comme ailleurs, s'agitait l'esprit de parti ; la conscience n'était pas une, le culte était le même, et les ministres étaient divisés : on supposait le schisme ; les cœurs les plus faits pour s'aimer se haïssaient : mais l'ange de paix a paru, il n'a pas même eu besoin de faire parler toute sa sagesse, de faire tonner toute la force de son éloquence ; un sourire lui avait gagné

tous les cœurs ; un mot de sa bouche rallia tous les esprits, et sa douceur seule a fait le miracle[1]. Eh ! qui pourrait résister à la douceur ? elle paraît, son aspect charme et subjugue ; elle parle, et la persuasion vient habiter sur ses lèvres ; elle conseille, et l'on croit entendre la voix d'une mère ; elle se plaint, et l'on reconnaît l'accent d'un père qui veut jouer un instant, et qui joue mal le rôle de la sévérité. Ah ! que d'autres emploient la rigueur, les menaces et les foudres ! On cède à l'autorité, mais c'est à la douceur seule qu'on est fidèle. Que ne devait-on pas attendre d'un prélat qui s'annonçait sous d'aussi heureux auspices ? Mais, hélas ! l'arbitre suprême des humaines destinées ne voulait que le montrer à sa nouvelle famille. A peine un mois s'était-il écoulé, qu'il ressentit les premières atteintes d'un mal sans remède. Cet homme, que la maladie avait toujours respecté, qui avait pour ainsi dire acheté par soixante ans d'une vie sobre et chaste le privilége de ne point vieillir, éprouva un affaiblissement progressif : une obstruction soudaine avait fermé tout passage aux alimens, et le grand ressort de la vie n'avait plus

[1] Il fut toujours très-tolérant, sans être pour cela tolérantiste.

d'action... Je touche au moment fatal qui va consterner tous les amis de la vertu, et je n'ai point la force de parcourir le douloureux intervalle qui nous en sépare encore. Quels détails la douleur me fait dérober à l'admiration de ceux qui ne veulent rien perdre d'une si belle vie! Il n'est point en effet de spectacle plus digne de tout notre intérêt que celui du sage chrétien étendu sur un lit de douleur, et qui attend, avec une pieuse résignation, une mort lente et inévitable.

Le sage que nous pleurons avait peint en traits sublimes le soldat chrétien mourant au lit d'honneur; mais combien il se montre plus grand lui-même à ses derniers momens! Tout déguise aux yeux du guerrier l'image affreuse du trépas; l'espérance l'écarte; la gloire l'embellit : il est frappé, mais c'est subitement, mais c'est presque sans le sentir; il ne voit que la victoire; et la mort l'atteint sans lui laisser le temps de songer qu'il était mortel. Mais voir à découvert cette mort s'avançant lentement sur sa victime, compter pour ainsi dire ses pas, prendre de sa main hideuse la coupe d'amertume, avaler le trépas goutte à goutte, et contempler dans un lointain fixe les portes de l'éternité qui s'entr'ouvrent,

voilà ce qui demande un courage au-dessus du courage guerrier, un héroïsme, une vertu presque surnaturelle; et voilà le spectacle qu'a offert l'évêque de Troyes, dans la longue et pénible lutte qu'il a soutenue sans murmurer. Il trouvait sa consolation dans les témoignages constans du plus tendre intérêt. Quels vœux sincères toute la ville formait pour son rétablissement! Avec quel empressement on demandait, avec quelle impatience on attendait de ses nouvelles! C'étaient l'agitation inquiète et les vives alarmes d'une famille tremblante pour les jours d'un père adoré. Il est plus mal! il est mieux! On espérait, on n'espérait plus. Je me trompe, on espérait toujours; il fallait un miracle pour le sauver: mais qui mieux que lui, disait-on, a mérité ce miracle? Hélas! ses jours étaient comptés; lui-même sentait que le terme fatal approchait. Déjà il s'était démis volontairement de l'administration diocésaine active et dispositive, pour n'y voter que comme conseil. C'est au moment où il avait intérieurement renoncé aux dignités de ce monde qu'il reçut la nouvelle de sa promotion au cardinalat. Le souverain pontife crut acquitter la dette de l'Église en honorant de la pourpre romaine un prélat recommandable par tant de

vertus et par tant de lumières : mais, hélas ! il n'honora que son ombre. Rien ne put retarder l'heure qui devait sonner son trépas, et donner aux départemens de l'Aube et de l'Yonne le signal d'un deuil universel. Je ne parlerai point des honneurs rendus à sa dépouille mortelle : que l'on se rappelle ceux qui, trois mois auparavant, avaient été prodigués à sa personne ; que l'on en change seulement l'appareil ; que l'on mette le deuil à la place de l'allégresse, et l'on aura une idée de la pompe et de la magnificence de ses obsèques [1].

Son âme céleste est donc enfin remontée à sa source ; il est entré dans la patrie des justes, ce pontife adoré qui, à l'exemple de son divin modèle, a

[1] Je ne puis taire deux circonstances glorieuses à sa mémoire et qui prouvent à quel point il fut regretté. Le jour de ses funérailles coïncidant avec le jour de la fête de la fondation de la république, le préfet de l'Aube, libéral interprète du vœu de tous, arrêta, pour épargner à la ville de Troyes le contraste d'un deuil public et d'une allégresse générale, que la fête serait remise à la huitaine. A Auxerre, une cérémonie religieuse, à laquelle ont assisté toutes les autorités civiles et militaires, a eu lieu sur l'invitation du préfet de l'Yonne. On se rappelle encore la sensation que produisit sur l'assemblée le discours touchant prononcé à cette occasion par M. Viart, curé de Saint-Étienne.

passé sur la terre en y semant des bienfaits ; ce digne rival de Chrysostôme, auquel il n'a manqué, pour atteindre à la réputation de nos plus grands orateurs, que des occasions plus fréquentes d'exercer son talent. O vous qui jouissez maintenant du prix de vos vertus et de vos longues souffrances, si de la sphère divine où vous brillez d'un éclat incorruptible, il vous était permis d'abaisser vos regards sur ce théâtre périssable où vous n'avez fait que préluder à votre immortalité, peut-être éprouveriez-vous encore une émotion douce en voyant les regrets honorables que vous y avez laissés ; en voyant deux troupeaux que vous avez également chéris, publier, avec un orgueil égal, les vertus de leur pasteur, et des rives de l'Aube et de l'Yonne aux bords du Gave, les gémissemens se répondre et les éloges se répéter ; en voyant le chef suprême des Français honorer publiquement votre mémoire, chercher avec un généreux empressement tous ceux qui portent votre nom, pour consoler en quelque sorte votre ombre, et se dédommager lui-même du bien qu'il ne peut plus vous faire, par celui qu'il fait à ceux que vous avez aimés : vous n'apprendriez pas avec indifférence que le troupeau dont vous vous êtes séparé avec tant de

peine, et dont vos derniers vœux ont demandé le bonheur, est maintenant confié à la vigilance d'un prélat [1] jadis votre supérieur dans l'ordre hiérarchique, et votre ami par le rapport des sentimens et des opinions, et aujourd'hui le digne émule de vos vertus et l'héritier de vos pensées bienfaisantes; enfin, en entendant votre panégyriste, vous reconnaîtriez, avec quelque plaisir peut-être, une voix qui ne fut jamais vendue à la faveur ni au mensonge; que vous aimiez parce qu'elle ne vous flattait point; et devant le Dieu de vérité, votre modestie me pardonnerait un éloge qui n'est que votre histoire.

[1] M. de La Tour-du-Pin-Montauban, ex-archevêque d'Auch.

APPENDICE.

VILLEDICE

NOTE DE L'ÉDITEUR.

L'impossibilité de nous procurer la pièce de *Périandre*, dont on a beaucoup vanté le style, nous a empêché de placer cette tragédie après les trois autres. Nous la donnons ici en supplément, et nous pensons que son extrême rareté et son mérite la feront bien accueillir.

Elle eut un grand succès; on en fit des parodies et des éloges, comme de la plupart des ouvrages dramatiques de Luce. On parodia *Mutius Scévola*, dans une farce intitulée *la Main chaude*. On travestit également *Hector* au Vaudeville, sous le titre d'*Hector* ou *le Valet de carreau*, et aux Variétés sous celui de *Cadet-Roussel Hector*. On fit même d'*Achille à Scyros* un ballet, et sous le même titre un vaudeville qui se jouait en l'an 11.

Luce a publié d'autres pièces de théâtre qui n'ont pas joui d'une vogue assez constante pour mériter de reparaître ici; quelques-unes d'ailleurs n'ont pas été imprimées. Telle est la comédie du *Lord impromptu*, jouée

le 29 ventose an 8, et tirée du joli roman de *Cazotte*. On nous assure que Luce ne fut pas étranger à ce roman, qu'on l'a vu en polir le style. Mais ce qui est charmant en narration n'est pas toujours heureux à la scène.

Archibald, tragédie en trois actes, puisée dans l'histoire de France, a laissé peu de souvenirs. Elle n'eut que quelques représentations et ne fut point imprimée.

Fernandez, tragédie en trois actes, jouée en 1797, fut accueillie dans sa nouveauté, mais n'a point reparu au théâtre. La versification en est facile, mais négligée, et on y trouve beaucoup d'invraisemblances. Voici toutefois l'analyse de cette pièce :

Fernandez, noble castillan, célèbre par vingt ans d'exploits et de vertus, mais poussé par le ressentiment d'une injure grave qu'il a reçue d'Alphonse et par le dépit d'un amour dédaigné, s'est uni à Pharnax, chef des Maures, et l'implacable ennemi d'Alphonse et de la Castille. L'appui de ce nouveau Coriolan a rendu l'armée des Maures triomphante, et les vainqueurs sont aux portes mêmes de la capitale, dont les remparts sont déjà détruits. Alors commence l'action.

Fernandez est parmi les assiégeans. A la vue des ruines fumantes et des remparts détruits, au sein desquels

Fernandez a reçu le jour en des temps plus heureux, l'amour de la patrie se réveille avec force dans son cœur : il éprouve des remords; il maudit les victoires qu'il a remportées contre ses frères; il se repent de servir un tyran féroce ; il reconnaît que Pharnax, dans ses projets de vengeance, veut ravager entièrement la Castille, et porter partout le fer et la flamme.

Cependant Léonor, princesse d'Aragon, cette même Léonor qui a rejeté l'hommage de Fernandez, et qui doit s'unir au jeune don Sanche, l'honneur et l'espoir de la Castille, vient de tomber au pouvoir du chef des Maures. Le tyran annonce à Fernandez qu'il va l'immoler sur-le-champ aux mânes de son père, quoique les Maures mahométans n'aient jamais eu l'usage de sacrifier des victimes humaines. Fernandez, après avoir vainement imploré Pharnax, n'a plus d'autre moyen de sauver Léonor qu'en déclarant son amour. Pharnax, qui prévoit que cet hymen éternisera la haine de don Sanche et de Fernandez, et fermera ainsi à son vaillant transfuge tout espoir de retour vers sa patrie, veut que la pompe de l'hymen soit préparée à l'instant. Léonor, infidèle à son amour si elle consent à cette union, dévouée à une mort certaine si elle s'y oppose, reproche à Fernandez et sa trahison envers sa patrie, et l'abus qu'il fait de sa victoire. Fernandez, épris d'amour, ne lui répond

qu'en la pressant de le rendre heureux ; et Léonor n'en pouvant rien obtenir, se détermine à ce fatal hymen, dans l'intention secrète de venger, à l'autel même et dans le sang de Fernandez, son pays et son amant.

Pendant ce temps-là, don Sanche, instruit du sort de son amante, se hasarde à venir dans le camp de Pharnax, sous le titre d'ambassadeur chargé de réclamer Léonor et d'offrir la paix. Pour toute réponse, Pharnax, contre le droit des gens, fait arrêter don Sanche et ordonne qu'il soit chargé de fers. Le malheureux Fernandez, qui a très-bien reconnu don Sanche, est encore accusé par lui de l'avoir attiré dans ce piége. Mais les Castillans qui avaient accompagné l'ambassadeur, instruits que Fernandez est près d'eux, pénétrés encore du souvenir de ses anciens exploits, oubliant ses querelles et sa trahison, viennent lui offrir de s'unir à lui pour sauver la patrie et réparer les malheurs publics. Muni de leurs sermens, certain de leur courage et assuré d'une partie de l'armée maure qui déteste Pharnax, Fernandez presse la cérémonie du mariage ; il exige que don Sanche y soit présent et qu'on détache ses fers.

Au moment même où Pharnax et don Sanche, animés de sentimens bien opposés, croient qu'il va conclure cet hymen fatal et donner la main à Léonor, il unit la prin-

cesse à son amant, arme celui-ci, qui tue Pharnax, donne un signal, appelle les Castillans, combat les Maures, qui veulent en vain résister, les repousse, et retourne aux drapeaux de son roi.

Cette pièce, comme on le voit, ne pèche ni par le fond, ni par les situations, ni même par les caractères. Cependant l'auteur n'en a pas assez mûri le plan; les invraisemblances y sont trop choquantes; mais il y a de l'intérêt, ce qui l'a fait réussir dans la nouveauté.

La tragédie de *Périandre*, qui va suivre, fut représentée en 1798 (le 27 frimaire an 7). Nous laissons au lecteur le droit de la juger. L'auteur y a mis cet avertissement :

« Mon but, en composant cette tragédie, a été de faire « aimer la vertu aux républicains et la république à leurs « ennemis. Je croyais le moment favorable pour la faire « jouer, le fanatisme des opinions politiques n'existant « plus; mais je n'ai pas réfléchi que l'égoïsme l'avait « remplacé.

« Quant à la conduite de l'ouvrage, j'ai tâché de suivre « les anciennes règles de la tragédie. Si la mienne a ob- « tenu quelque succès, elle ne l'a dû ni à la bizarrerie « des événemens, ni à la pompe des décorations, ni à « la magnificence des costumes, ni à aucune espèce

« d'illusion théâtrale; et ce qui m'engage enfin à la faire « imprimer, c'est que ceux qui la liront seront, à peu « de chose près, aussi avancés que ceux qui l'ont vu re- « présenter. »

Périandre porte cette dédicace :

A SAINT-CRICQ DE MONPLAISIR.

En tous lieux j'entends répéter
Qu'*Agathophile* est de ma tragédie
Le héros principal; on n'en doit plus douter,
C'est à toi que je la dédie :
D'un ami vrai quand mon crayon
A tracé ce portrait fidèle,
Mon cœur m'a servi d'Apollon,
Le tien m'a servi de modèle.

PÉRIANDRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français de l'Odéon, le 27 frimaire an 7 de la République.

PERSONNAGES.

PÉRIANDRE, roi de Corinthe.

PHILOCLÈS, ancien prytane, chef du sénat.

DIOCHARIS, fille de Philoclès.

AGATHOPHILE, Athénien exilé à Corinthe, ami intime de Périandre, et amant de Diocharis.

PHILOTAS, confident de Périandre.

ARCAS, officier de la garde de Périandre.

Sénateurs.

Suite de Périandre.

La scène est à Corinthe, dans le palais de Périandre.

PÉRIANDRE.

ACTE I.

SCÈNE I.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE.

PÉRIANDRE. Il paraît enfoncé dans une rêverie profonde, jusqu'à ce qu'il ait aperçu Agathophile, qu'il a fait appeler.

Approche, Agathophile, ami tendre et fidèle,
De vertu, d'indulgence, ô trop rare modèle !
Qui, sincère toujours, et toujours généreux,
M'as blâmé tout-puissant, m'as servi malheureux :
C'est toi qui le premier sans doute as droit d'apprendre
Un projet qui peut-être à ton ami va rendre
Ce calme heureux du cœur, préférable cent fois
Au bruyant appareil dont s'entourent les rois.

AGATHOPHILE.

Ah ! s'il doit en effet dissiper le nuage
Qui sans cesse obscurcit votre auguste visage,

Ce projet, quel qu'il soit, a déjà mon aveu.
Mais souffrez que mon zèle, en exprimant ce vœu,
S'étonne de vous voir, cherchant la solitude,
De vos sombres chagrins nourrir l'inquiétude :
Je sais tous vos malheurs, je les ai partagés ;
Mais on sent moins ses maux dès qu'on les a vengés.
Proclès a par sa mort expié son outrage ;
Et sur Corinthe enfin vous régnez sans partage.

PÉRIANDRE.

Apprends de mes chagrins le trop juste sujet,
Et tu vas applaudir à mon heureux projet.
Pour soulever Corinthe épiant mon absence,
Quand Proclès m'eut ravi la suprême puissance,
Tu sais que dans ces murs, par la force envahis,
Le perfide retint et ma femme et mon fils ;
Le bruit courut alors (ô ciel ! et j'ai pu croire,
Sur la foi d'un vain bruit, une trame si noire !)
Que Mélissa, parjure, avait d'un factieux
Favorisé l'audace et couronné les feux.
J'adorais Mélissa ! j'aurais donné pour elle
Mon sang... Je ne vis plus qu'une épouse infidelle !..
Et le trône et Proclès sortirent de mon cœur :
J'oubliai ma vengeance ; et ma sombre douleur
Dans les bras d'un rival se la peignant heureuse,

Se nourrit, se remplit de cette idée affreuse.
Seul, au fond des forêts, je fuis.... le désespoir
Usait mes tristes jours... Tout à coup je crois voir...
Je vois l'infortunée, elle accourt, elle vole,
Me tend les bras..... le mien la repousse et l'immole.
Mais elle : « Ingrat époux ! est-ce là le retour
« Dont tu devais payer un si constant amour?
« A l'œil, au fer d'un traître avec peine échappée,
« J'accourais éclairer ta vengeance trompée...
« Je meurs... de mon trépas j'exige au moins le prix;
« Pour consoler ma cendre, aime-moi dans ton fils. »
Mon fils, qui la suivait, frémissant de colère,
Me regarde et s'éloigne en maudissant son père;
En vain ma voix l'appelle, il s'enfuit en criant :
« O dieux ! vengez ma mère ! » et depuis cet instant
Mes yeux n'ont point revu ce fils qui me déteste.
Détrompé, mais trop tard, d'une erreur bien funeste,
D'un injuste soupçon j'appris toute l'horreur;
Contre moi-même alors, plus juste en ma fureur,
J'allais tourner ce fer et venger l'innocence;
Mais un plus grand coupable appelait ma vengeance :
Proclès régnait; son crime avait causé le mien,
Et mon sang ne devait couler qu'après le sien.
J'assemble mes amis; j'enflamme leur courage,

Je joins Proclès ; il tombe immolé par ma rage ;
Et je lui laisse, aux yeux du peuple corinthien,
En vengeant son forfait, toute l'horreur du mien :
On crut, on croit encor que d'un refus sublime
Mélissa, sous ses coups, avait péri victime.
Je remontai sans peine au trône paternel ;
J'y remontai suivi d'un remords éternel.
Le sommeil dès long-temps avait fui ma paupière ;
Hélas ! du malheureux il suspend la misère,
Mais il fuit le coupable et le livre à ses maux :
En perdant la vertu, j'ai perdu le repos.
Pour augmenter l'horreur qui partout m'environne,
Une secrète voix me dit : « Redoute un trône
« Usurpé par ton père, à Corinthe odieux,
« Où s'est assis Proclès, et qu'ont proscrit les dieux !
« Quitte, quitte ce trône, insensé Périandre !
« Et pour n'en point tomber, hâte-toi d'en descendre. »
Il est temps d'obéir à cet avis secret.

AGATHOPHILE.

Qu'entends-je ! quel bonheur ! vous pourriez ?...

PÉRIANDRE.

Sans regret
J'abjure un vain éclat ; puisse le ciel prospère
Ne point punir mon fils du crime de son père !

Puisse-t-il, plus heureux, sur des cœurs plus soumis
Régner....

AGATHOPHILE.

Que dites-vous? régner! lui! votre fils!

PÉRIANDRE.

De ta surprise, ami, ma tendresse s'étonne:
Voudrais-tu que mon fils perdît encore un trône?
Ne me trouves-tu point assez dénaturé?
Dans un jaloux transport, quoi! mon bras égaré
L'a privé d'une mère, et, las du diadême
J'irais, à mes remords immolant mon fils même,
D'un éclat que je crains déshériter son front!....
Ah! plutôt, ô mon fils! ô mon cher Lycophron!
Que n'ai-je un don plus beau, plus précieux à faire,
S'il en est qui jamais consolent d'une mère!

AGATHOPHILE.

Seigneur, je l'avoûrai, mon cœur avidement
Avait saisi l'espoir d'un plus beau dévoûment;
Je croyais qu'un effort si grand, si magnanime,
Annonçait un dessein plus noble et plus sublime;
Je me flattais enfin qu'un cœur si généreux,
Abjurant un pouvoir détesté, dangereux,
N'aurait point délivré les Corinthiens d'un maître,
Pour leur en donner un bien moins digne de l'être.

Aux yeux des Corinthiens tout monarque est tyran :
Ah ! d'un cœur vertueux suivez le noble élan :
Au lieu de déposer sur la tête d'un autre
La couronne qu'à peine on souffre sur la vôtre,
De vos concitoyens heureux libérateur,
Cessant d'être leur roi, soyez leur bienfaiteur.

PÉRIANDRE.

Mon fils a des vertus, il sera l'un et l'autre.

AGATHOPHILE.

Ah ! s'il leur faut un joug, qu'ils restent sous le vôtre!

PÉRIANDRE.

Ce joug pèse à moi-même ; heureux, en le brisant,
Si je retrouve un fils tendre et reconnaissant ;
Le cœur de Lycophron est tout ce que j'espère,
Je cesse d'être roi, pour mieux être son père.

AGATHOPHILE.

Mais ne craignez-vous pas qu'un peuple conjuré
Attaquant son pouvoir encor mal assuré....

PÉRIANDRE.

Non, non ! les Corinthiens, las de guerres civiles,
Ont senti le besoin de vivre enfin tranquilles.
Les forfaits de Proclès et son joug oppresseur
D'un joug plus modéré font chérir la douceur.
J'ai su, par mes bienfaits, contenir dans ma chaîne

Des cœurs les plus aigris l'ardeur républicaine ;
Le sombre Philoclès, dans mon conseil admis,
Se voit avec orgueil au rang de mes amis ;
Aussi fière que lui, Diocharis, sa fille,
Me pardonne un éclat dont elle-même brille ;
Tous deux, comblés d'honneurs, habitent mon palais ;
Le peuple, à leur exemple, obéit.

AGATHOPHILE.

Vos bienfaits
Sont un faible garant de son obéissance.
Dans Athènes, seigneur, j'ai reçu la naissance,
Et j'ai trop bien appris chez ce peuple indompté
Qu'entre un maître et l'esclave il n'est point de traité.
De la liberté seule un Grec chérit l'empire,
C'est son bien, c'est son dieu, c'est là l'air qu'il respire..
Je sais que vos vertus, le besoin de la paix,
Le règne de Proclès, l'horreur de ses forfaits,
Au peuple qu'avec art conduit votre prudence,
Ont fait plus d'une fois bénir sa dépendance ;
Mais par quel art un prince, à peine en son printemps,
Pourra-t-il contenir tant d'esprits mécontens?
A-t-il de gouverner la pénible science?
Aura-t-il vos vertus et votre expérience?

PÉRIANDRE.

Il aura tes conseils, digne ami, c'est par eux
Que moi-même j'appris à rendre un peuple heureux:
Je compte sur ton zèle; ami tendre et sincère,
Tu serviras le fils si tu chéris le père.

AGATHOPHILE.

Sans doute votre fils peut compter sur ma foi;
Vous servir l'un et l'autre est mon devoir, ma loi.
Par d'obscurs ennemis dénoncé comme un traître,
Lorsqu'il m'a fallu fuir les murs qui m'ont vu naître,
Votre auguste pitié m'admit dans ce palais:
Étranger dans Corinthe, où, par mille bienfaits,
Me vengeant des rigueurs d'une ingrate patrie,
Vous sûtes dans l'exil me faire aimer la vie;
Par un nœud plus sacré mon cœur n'est point lié,
Je n'ai fait de serment qu'à la tendre amitié;
Je saurai le remplir; mais...

PÉRIANDRE.

En vain ta sagesse
Veut combattre un projet formé par ma tendresse;
Cher ami, je suis père, et, malgré tes avis,
Je cède au doux plaisir de couronner mon fils.
Seul, hélas! sans amis, exilé dans Corcyre,
Il consume à pleurer, peut-être à me maudire,

Ses beaux jours, dont ma rage empoisonna la fleur.
Ah ! si son âme encore est ouverte au bonheur,
C'est à moi d'embellir sa pénible existence.
J'entends du bruit ; vers nous Diocharis s'avance ;
Je sais que son orgueil, moins sévère pour toi,
S'effarouche aisément de l'aspect de son roi ;
Je vous laisse, et je vais, par un courrier fidèle,
Annoncer à mon fils que le trône l'appelle.

(Il sort.)

SCÈNE II.

AGATHOPHILE, DIOCHARIS.

DIOCHARIS.

Le roi quitte ces lieux ; peut-être en ce moment
Ma présence interrompt un doux épanchement ;
Importune peut-être à tous les deux...

AGATHOPHILE.

Madame,
N'insultez point ainsi vos attraits et ma flamme.
Victime de l'amour, il est vrai que mon cœur
Aux soins de l'amitié trouve quelque douceur ;
J'honore, je dis plus, je chéris Périandre ;
Eh ! m'estimeriez-vous, si j'osais m'en défendre,
Vous, Diocharis ?...

DIOCHARIS.

Non : c'est votre bienfaiteur,
Et ce pur sentiment, que commande l'honneur,
M'est un garant sacré d'une flamme plus belle :
Un infidèle ami n'est point amant fidèle ;
Mais toujours à l'aspect d'un ennemi...

(Agathophile lui jette un regard qui exprime un tendre reproche.)

D'un roi,
Un souvenir amer m'attriste malgré moi :
Eh ! puis-je avec plaisir voir celui que mon père
Oppose seul aux vœux d'un cœur qui m'a su plaire?

AGATHOPHILE.

Qu'entends-je?

DIOCHARIS.

Ce matin, l'œil humide de pleurs,
D'une douce tristesse éprouvant les langueurs,
Tourmentée à la fois d'espérance et d'alarmes,
Et mêlant votre nom à mes vœux, à mes larmes,
Je marchais solitaire, et je n'aperçus pas
Mon père qui s'était avancé sur mes pas.
« Ma fille, me dit-il, en vain tu voudrais taire
« Des chagrins dont mon œil a percé le mystère ;
« Agathophile est cher à ton cœur trop charmé,
« Et sans doute qu'il aime autant qu'il est aimé... »

AGATHOPHILE, vivement.

Vous l'avez assuré...

DIOCHARIS.

J'ai gardé le silence.
« Je sais, ajouta-t-il, qu'à cette préférence
« Des vertus que j'honore établissent ses droits,
« Et si j'avais conçu moins d'horreur pour les rois,
« Ou s'il chérissait moins celui que je déteste... »
Vous pâlissez, seigneur, vous devinez le reste.

AGATHOPHILE.

Je le redoute au moins : je vois avec douleur
Que ce qui fait ma gloire aura fait mon malheur ;
Je vois qu'on nous immole à l'orgueil, à la haine,
Qu'en approuvant nos feux, on brise notre chaîne.
Que dis-je? un père a-t-il ce barbare pouvoir?
Le bonheur de sa fille est son premier devoir.
Qu'opposer à l'amour, lorsque sa flamme est pure?
Plus sacré que les lois, plus fort que la nature,
L'amour rapproche, unit les sentimens, les vœux,
Les intérêts, les rangs, les distances, les lieux,
Tout, et de nos destins cet arbitre suprême,
Pour rendre un couple heureux, ne veut qu'un titre, il s'aime.
Pardonnez, je m'égare, et mon cœur, plein de vous,
Se livre trop peut-être à des transports si doux ;

Peut-être j'aurais dû, d'un si vertueux père,
Respecter devant vous le courage sévère;
Mais j'aime, un doux espoir m'était permis... hélas!
La plainte est pardonnable à qui perd tant d'appas!

DIOCHARIS.

Si d'un excès d'amour votre vertu s'accuse,
Ce n'est pas devant moi qu'elle a besoin d'excuse;
Confondant mes devoirs avec mes sentimens,
Mon cœur n'entre que trop dans vos raisonnemens;
Il semble qu'à vos lois fière d'être asservie,
Je sente moins le joug dont gémit ma patrie;
J'épargne le tyran que j'ai droit de haïr
En faveur de celui que j'appris à chérir;
Et trop amante, hélas! pour être citoyenne,
A votre destinée abandonnant la mienne,
Je sens que, si j'avais le choix de mon bonheur,
Un désert avec vous suffirait à mon cœur.
Mais un père commande à ce cœur trop sensible
Un sacrifice...

AGATHOPHILE.

Affreux,

DIOCHARIS.

Nécessaire,

AGATHOPHILE.

Impossible :
Ce cœur dépend de vous.

DIOCHARIS.

Ma main dépend de lui.
Tant que de Périandre il vous verra l'appui,
Tant qu'un roi, quel qu'il soit, gouvernera Corinthe,
D'un lien solennel jamais la douce étreinte
N'enchaînera nos cœurs sous un joug plus heureux,
Et nous ne pourrons être unis que par nos vœux.

AGATHOPHILE.

Dites par nos malheurs.

DIOCHARIS.

Un seul espoir nous reste;
Notre ennemi commun n'a qu'un fils qu'il déteste;
De son farouche orgueil Périandre irrité
L'a, dit-on, pour jamais banni, déshérité,
Et lorsque dans la tombe il lui faudra descendre,
Notre bonheur pourra naître au moins de sa cendre.

AGATHOPHILE.

Quel bonheur! à ce prix s'il doit être acheté!
(A part.)
Mais même cet espoir, hélas! nous est ôté;

(A Diocharis.)

Ce prince infortuné, que poursuit votre haine,
N'a point de Philoclès la rigueur inhumaine.
Il ignore nos feux; eh bien! si dans ce jour
De lui seul dépendait le sort de notre amour,
Quoique peut-être il dût, dans l'objet que j'adore,
Craindre qui le redoute, et haïr qui l'abhorre,
Je réponds que, hâtant un fortuné lien,
Du bonheur d'un ami son cœur ferait le sien.
Et Philoclès pourrait demeurer inflexible!
Non : il est vertueux, il doit être sensible.
Des tourmens de sa fille un père aura pitié;
La nature fera ce qu'eût fait l'amitié.

DIOCHARIS.

Il vient vers nous : ô ciel! quel sinistre présage!
Une sombre fureur se peint sur son visage.

AGATHOPHILE, à part.

Dieux! déjà saurait-il?...

SCÈNE III.

PHILOCLÈS, AGATHOPHILE.

PHILOCLÈS, dans le lointain.

Oui, je dois prévenir
Ce nouveau crime, il faut.....

(Apercevant Agathophile, à part.)

Sachons nous contenir :
Eh bien ! Agathophile, êtes-vous digne d'elle?

AGATHOPHILE.

Si, pour la mériter, un cœur tendre et fidèle
Suffit.....

PHILOCLÈS, brusquement.

Il faut encor, du moins pour l'obtenir,
Aimer, servir, venger Corinthe :

AGATHOPHILE, vivement.

Sans trahir
Mon premier bienfaiteur, mon ami, Périandre ;
A ce prix vous pouvez.....

PHILOCLÈS, avec ironie.

Un intérêt si tendre
Pour un roi (Philoclès pourrait donner, seigneur,
Au fils de Cypsélus un titre moins flatteur),

Une amitié si vive est digne de louange :
Dans un Athénien elle n'a rien d'étrange.

AGATHOPHILE.

Tout homme, quelque lieu qu'il habite en naissant,
Doit s'honorer partout d'être reconnaissant.

PHILOCLÈS.

Sous l'empire des lois tout homme qui put naître,
Ne doit jamais servir ni caresser un maître.

AGATHOPHILE.

Dans celui que je sers je ne vois qu'un ami.

PHILOCLÈS.

Dans un usurpateur je vois un ennemi.

AGATHOPHILE.

Et qu'était donc Proclès ?

PHILOCLÈS.

Proclès en fut un autre.

AGATHOPHILE.

Ainsi donc votre cœur.....

PHILOCLÈS.

Diffère bien du vôtre;
J'aime l'indépendance :

AGATHOPHILE.

Et moi je la chéris.
Vous me connaissez mieux, belle Diocharis;

Oui, des mêmes leçons mon âme fut nourrie ;
L'exil put l'affliger, il ne l'a point flétrie.
Que dis-je ? mon destin mérite un nom plus doux ;
On n'est point exilé quand on vit près de vous.
Qu'importe en d'autres murs si j'ai reçu la vie,
Puisque vous l'habitez, Corinthe est ma patrie.
L'air que vous respirez est celui des vertus ;
Mais les vertus sont sœurs : en nos cœurs combattus
Maintenons, s'il se peut, leur alliance auguste :
Le plus saint des devoirs fut toujours d'être juste.
Jugez donc Périandre avec moins de courroux ;
Il règne, mais Proclès est tombé sous ses coups ;
Et du pouvoir enfin s'il conserva l'image,
C'est pour vous garantir d'un entier esclavage ;
Il règne, mais fidèle à vos antiques lois,
Sa douce autorité s'exprime par leur voix ;
Il règne, mais peut-être....

PHILOCLÈS.

Ah ! laissons là, de grâce,
Cet éloge pompeux qui m'indigne et me lasse.
Il règne, il est coupable ; il règne ; je le hais ;
Et ses vertus n'ont point effacé ses forfaits.

AGATHOPHILE.

Seigneur, vous oubliez....

PHILOCLÈS.

Non, seigneur, j'aime à croire
Qu'à vos sages conseils il a dû quelque gloire.
Depuis qu'Athène ingrate, injuste en sa rigueur,
Vous força d'implorer un pareil protecteur,
Instruit par vos leçons, par ses malheurs peut-être,
Périandre fut juste autant qu'un roi peut l'être.
Mais vous ne savez pas quels attentats affreux
Signalèrent d'abord son règne désastreux :
A peine sur le trône, où l'a placé le crime,
Tenant d'une main faible un sceptre illégitime,
Son génie inquiet, jaloux de surpasser
Un père usurpateur, qu'il osait remplacer,
Envoya demander au tyran de Sicile
Un moyen d'opprimer et certain et facile;
Lui, montrant, pour réponse, à son ambassadeur,
Un champ couvert d'épis d'inégale grandeur,
En arrache, à ses yeux, ceux dont la tige pleine,
S'élevant plus superbe, embellissait la plaine;
L'emblême fut senti : les chefs des Corinthiens,
De nos antiques lois les plus nobles soutiens,
Tous ceux dont les talens, les vertus, le courage,
A son pouvoir jaloux présentaient quelque ombrage,
Périrent, et partout, avec sécurité,

Le tyran promena son sceptre ensanglanté.
Dans un jour solennel, soit fureur, soit caprice,
Soit par le vil attrait d'une infâme avarice,
Le cruel, prétextant en l'honneur de nos dieux
Je ne sais quelle offrande, osa, brigand pieux,
A nos jeunes beautés, vainement suppliantes,
Arracher sans pudeur ces parures brillantes,
Arme d'un sexe faible, ou plutôt son trésor,
Par qui les plus beaux traits s'embellissent encor :
J'épargne à son ami l'effrayante peinture
Des forfaits dont frémit l'hymen et la nature;

(Agathophile fait un geste de désapprobation.)

Il en fut accusé, mais ces forfaits affreux,
Même dans un tyran, je les crois fabuleux.
Vous parûtes depuis ; pour éteindre, ou distraire
Dans un sang étranger sa fureur sanguinaire ;
Aux champs corcyréens vous guidâtes ses pas.
Tandis qu'il y portait des fers et le trépas,
Un factieux, Proclès, usurpa sa couronne.
Vous savez qu'il perdit et la vie et le trône ;
Mais savez-vous aussi que Périandre alors
Jura que, si nos mains secondaient ses efforts,
Si Proclès périssait, content de sa vengeance,
Il nous rendrait nos lois et notre indépendance?

Et quand je le sommai de sa promesse : « Un roi,
« Dans un pressant danger, peut engager sa foi,
« Dit-il, mais un danger plus pressant la dégage.
« Je ne veux point tomber du trône à l'esclavage. »
Maintenant vantez-nous ses vertus.

AGATHOPHILE.

Philoclès,
Convenez que du moins l'exemple de Proclès
Légitimait sa crainte ; et si, dans sa jeunesse,
Périandre eut des torts que dément sa sagesse,
Il les a réparés ; les leçons du malheur,
Vous l'avouez vous-même, ont bien changé son cœur :
Enfin, si ses vertus vous trouvent inflexible,
A ses bienfaits du moins montrez-vous plus sensible.

PHILOCLÈS.

A ses bienfaits !

AGATHOPHILE.

Sur vous, sur ceux qui vous sont chers....

PHILOCLÈS.

Achevez ; dites-nous qu'il a doré nos fers,
Que, chef d'un vain sénat qu'il a créé, qu'il brave,
J'ai les honneurs honteux de son premier esclave ;
Que, pour mieux épier nos discours, nos projets,
Il nous tient prisonniers dans son propre palais.

Je conviens avec vous de sa rare prudence;
Il sait que tous nos vœux sont pour l'indépendance,
Et que, malgré l'appât de ses fausses vertus,
Malgré tant de bienfaits, avec art répandus,
Nous avons conservé des amis dans Corinthe.
Sa générosité me décèle sa crainte.

(Avec mystère.)

Mais d'un Athénien si vous aviez le cœur,
Si de la liberté courageux défenseur....

(Montrant Diocharis.)

Pour mériter sa main, si vous étiez capable
De vous unir à moi contre un projet coupable....

AGATHOPHILE.

Qu'entends-je? Pour ne point aigrir votre courroux,

(A Diocharis.)

Permettez-moi, seigneur, de m'éloigner; et vous,
Souffrez qu'Agathophile, emportant votre image,
Se dérobe au malheur d'en savoir davantage.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DIOCHARIS, PHILOCLÈS.

PHILOCLÈS.

Agathophile fuit!.... et c'est Diocharis,
C'est Philoclès qu'il traite avec tant de mépris!

DIOCHARIS.

Mon père, il est lié par la reconnaissance;
L'amitié.... vous devez connaître sa puissance;
Dans nos climats surtout, ce sentiment vainqueur,
D'un délire sacré remplissant un grand cœur,
Souvent de l'amour même a surpassé l'ivresse;
Après la liberté, c'est le dieu de la Grèce.
Proscrit par son pays, de malheurs accablé,
Le roi, qui l'accueillit, de bienfaits l'a comblé;
Le nom d'ingrat a pu l'effrayer, mais, mon père,
Élevé dans Athène, il a l'âme trop fière....

PHILOCLÈS.

Élevé dans Athène, il doit haïr les rois;
Qui sait, lorsqu'il se dit partisan de nos droits,
Si ce zèle affecté n'attend point son salaire,
Si ce n'est point un masque emprunté pour te plaire,
Et si son cœur enfin s'accorde avec sa voix?

DIOCHARIS.

Vous m'outragez, mon père, en outrageant mon choix;
Lui ! par un vil détour surprendre ma tendresse !
Le cœur qui m'a su plaire est exempt de bassesse,
J'en atteste le mien....

PHILOCLÈS.

Peut-être dans ce jour
Tu sauras s'il mérite en effet ton amour.

DIOCHARIS.

Qu'entends-je ?

PHILOCLÈS.

Un bruit fatal commence à se répandre :
Lycophron va régner :

DIOCHARIS.

Juste ciel ! Périandre....

PHILOCLÈS.

Cède le droit affreux de nous tyranniser,
Et ne l'abdique enfin que pour l'éterniser.
Déjà même un vaisseau fait voile vers Corcyre :
Sur ces bords malheureux son fils, dit-on, respire.
Nous nous étions flattés qu'un exil éternel
L'avait banni du trône et du cœur paternel,
Nous pensions, rassurés par leur commune haine,
Que la main du trépas briserait notre chaîne :

C'est Philotas qui part, chargé du vil emploi
De porter la couronne aux pieds du nouveau roi.
Je rends grâce au tyran, qui, d'un pareil message,
N'a point osé sur moi faire tomber l'outrage.

SCÈNE V.

DIOCHARIS, PHILOCLÈS, ARCAS.

ARCAS.

Le roi, pour agiter un objet important,
Au sénat assemblé vous mande dans l'instant.

PHILOCLÈS.

Il suffit.

(Arcas sort.)

Je prévois quelle importante affaire
Peut rendre ma présence au sénat nécessaire;
J'y vole. Par ma voix, dieux! daignez prévenir
Le forfait qu'on médite, ou daignez le punir!
Et toi, renais au nom, au doux nom de patrie;
Immole sans regret l'amant qui l'a trahie;
D'un plus beau feu ma fille aurait dû l'animer.
Va, l'ami d'un tyran ne devait point t'aimer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DIOCHARIS, seule.

Eh ! l'amour n'est-il pas le tyran de mon âme!
Dépend-il donc de moi d'en éteindre la flamme ?
Hélas ! de tous côtés je prévois des malheurs!
Je vois couler du sang, je vois couler des pleurs.
Que faire ?.... Dévorant un affront inutile,
Irai-je encor tenter la foi d'Agathophile ?
Allons, épargnons-nous, par un dernier effort,
Le regret éternel d'avoir causé sa mort ;
Et si son amitié, craignant le nom de traître,
S'obstine en un refus, estimable peut-être,
Qu'il s'éloigne du moins, qu'il parte, et dans ce jour,
Sauvons l'amant, s'il faut sacrifier l'amour!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

PHILOCLÈS, DIOCHARIS.

PHILOCLÈS.

Ma fille, c'en est fait, dans Corinthe flétrie
L'esclavage triomphe : il n'est plus de patrie !
Périandre, à l'instant, vient de nous déclarer
Qu'à couronner son fils il faut nous préparer ;
Qu'il attend Lycophron, et que, demain peut-être,
Corinthe va tomber aux pieds d'un nouveau maître.

DIOCHARIS.

O honte !

PHILOCLÈS.

Tu crois bien qu'en ce moment ma voix
Contre cet ordre impie a réclamé nos lois ;
J'ai peint la liberté suppliante, éplorée ;
De nos antiques droits la mémoire adorée,
Les dangers du présent, l'effroi de l'avenir,

Et l'horreur d'un pouvoir qui ne doit plus finir;
J'ai tout dit : du sénat le courageux silence
Animait les élans de ma libre éloquence;
Agathophile ému fut contraint d'applaudir,
Et Périandre même a paru s'attendrir :
Je me suis abaissé jusques à la prière;
Pour écarter le fils, ma voix, flattant le père,
A loué sa clémence, a fait même entrevoir
Que ses vertus pourraient expier son pouvoir;
Que le peuple, enchaîné par la reconnaissance,
Sous lui rougissait moins de son obéissance.
Son orgueil combattu balançait.... mais soudain :
« Telle est ma volonté : l'on y résiste en vain. »
A ces mots il se lève, et d'une voix troublée,
Il annonce au sénat la fin de l'assemblée.
Mais qu'il tremble ! Pour rompre un joug si détesté,
Je vois un peuple armé; je vois la liberté,
Déployant sur les mers son enseigne sacrée,
Diriger ses vaisseaux vers le port de Cenchrée....
Hélas ! en frémissant j'embrasse cet espoir,
Je hais le sang, je crains, je rougis de devoir
A des bras étrangers, à des forfaits peut-être,
Ce droit si naturel de n'avoir point de maître....
Mais le tyran le veut; oui, d'un peuple vengeur

Nous saurons seconder l'effort libérateur.
D'un regard inquiet Corinthe le contemple,
Et, prêt à l'imiter, attend un grand exemple.
Tu ne trahiras point mon secret ni mes vœux....

DIOCHARIS, à part.

Quel parti vas-tu prendre, ô cœur trop généreux!

PHILOCLÈS.

A ma fille, à mon sang je ne fais point l'injure
D'enchaîner son devoir par le frein du parjure;
Je juge de son cœur par le mien.

DIOCHARIS.

Oui, seigneur,
Du nom de Philoclès je soutiendrai l'honneur.
Mais un infortuné, qui m'aime, que j'estime,
De la fidélité l'exemple et la victime....
Pardonnez.... je l'attends, ce héros malheureux,
D'un criminel ami complice vertueux....
Pour la dernière fois.... peut-être que mes larmes...

PHILOCLÈS.

Il bravera tes pleurs, il a bravé tes charmes.

DIOCHARIS.

Laissez-moi m'assurer de leur peu de pouvoir.

PHILOCLÈS.

Revois-le, j'y consens : mais songe à ton devoir :

Sans lui rien découvrir du coup qui se prépare,
Plains le malheur commun qui tous deux vous sépare;
Dis-lui qu'il peut encor prétendre.... Je le voi;
Pour sauver ton amant, rends-le digne de toi.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DIOCHARIS, AGATHOPHILE.

AGATHOPHILE.

Vos ordres près de vous me ramènent, madame;
Agathophile a craint d'avoir blessé votre âme;
Il ne s'attendait plus à des ordres si doux,
Et ce n'est qu'en tremblant qu'il paraît devant vous.

DIOCHARIS.

Hélas! je vous rappelle encore en ma présence,
Pour recevoir peut-être une nouvelle offense;
Cent fois vous m'avez dit, plein d'une tendre ardeur,
Que vous m'immoleriez....

AGATHOPHILE.

Tout, excepté l'honneur.

DIOCHARIS.

Mais l'honneur soumet tout au vœu de ce qu'on aime.

AGATHOPHILE.

Ah! croyez que ce vœu sera ma loi suprême,

Si, fidèle aux sermens dont mon cœur est lié,
Je puis servir l'amour sans trahir l'amitié.

DIOCHARIS.

Ainsi donc, s'il fallait qu'un amant aussi tendre
Perdît Diocharis ou quittât Périandre....

AGATHOPHILE.

Me préserve le ciel d'un sort si rigoureux!

DIOCHARIS.

Mais enfin s'il fallait choisir entre nous deux?

AGATHOPHILE.

Eh bien!.... Mais à ce choix qui pourrait me contraindre?

DIOCHARIS.

Parlez.

AGATHOPHILE.

Des deux côtés que je serais à plaindre!
Mais si vous exigez que ce cœur déchiré
Perde un espoir bien doux, ou rompe un nœud sacré,
L'un étant un malheur, et l'autre étant un crime,
L'un m'ôtant votre amour, et l'autre votre estime,
S'il fallait être ingrat ou n'être point heureux....

DIOCHARIS.

Arrête! épargne-moi le déplaisir affreux
D'entendre prononcer l'arrêt qui nous sépare:
N'outrage point l'amour par un aveu barbare!

AGATHOPHILE.

Eh! pourquoi me forcer, cruelle, à cet aveu?
Que dis-je? s'il est vrai que, plein du même feu,
A mon triste destin votre cœur s'intéresse,
Pourquoi, d'un tel obstacle effrayant ma tendresse,
Vous-même du bonheur me fermer le chemin?
Ne pouvons-nous pas?...

DIOCHARIS.

Non. Ton espoir compte en vain
Sur cet indigne amour que nourrit ma faiblesse;
Cet amour a ses droits, et tout refus le blesse.
Va, ne me parle plus de bonheur ni d'hymen;
Sur les débris du trône on recevra ma main;
Tel est l'arrêt fatal, immuable, suprême
(D'un ton décidé.)
Qu'a prononcé mon père... et j'y souscris moi-même.

AGATHOPHILE.

Si c'était cette main qui dût le renverser,
A l'espoir d'être à vous il faudrait renoncer;
Mais si sur un ami la céleste indulgence
Aux conseils d'un ami donne quelque influence,
Peut-être Périandre...

DIOCHARIS.

Il se montre en effet

Bien jaloux de remplir ce généreux souhait,
Quand sur le front d'un fils il veut, en ce jour même,
Deux fois usurpateur, placer le diadême.

AGATHOPHILE.

Il peut changer, madame, un dessein si fatal;
Un bien inespéré peut naître d'un grand mal.
Si du trône lui-même il consent à descendre,
D'un aussi rare effort nous pouvons tout attendre.

DIOCHARIS.

J'attends tout du sénat qu'il ose mépriser,
Tout du peuple qu'il brave, et qui saura briser
Ce sceptre qu'à son fils croit léguer Périandre...
Peut-être à son ami c'est trop en faire entendre...
Je me tairais, ingrat, si tu n'étais aimé;
Ce transport indiscret, ce courroux enflammé,
Tout prouve... Je frémis du coup qui te menace;
L'abîme est sous tes pas; ouvre les yeux, de grâce....

AGATHOPHILE.

De ce tendre intérêt que mon cœur est charmé!
Mais le vôtre pour moi sans cause est alarmé;
Le péril...

DIOCHARIS.

Le péril presse.

AGATHOPHILE.

Aucun signe encore...
Périandre est aimé dans Corinthe...

DIOCHARIS.

On l'abhorre.

AGATHOPHILE.

Mais le peuple est tranquille.

DIOCHARIS.

Il est près d'éclater.

AGATHOPHILE.

Vous le souhaitez trop pour pouvoir en douter.
Mais moi...

DIOCHARIS.

Le temps est cher ; l'horreur d'avoir un maître
Me fait d'un vain espoir saisir l'appât peut-être :
Peut-être à s'alarmer l'amour industrieux
M'exagère un péril qu'il déguise à tes yeux,
Blâme mon espérance, ou condamne ma crainte ;
Mais si tu m'aimes, fuis, fuis à l'instant Corinthe!

AGATHOPHILE.

Moi, fuir ! ô ciel ! moi !...

DIOCHARIS.

Vous, Je ne demande plus
Qu'oubliant les bienfaits que vous avez reçus,

Pour affranchir du joug une ville étrangère,
Vous rompiez une chaîne à votre cœur plus chère;
Que ce bras, j'y consens, reste oisif en ce jour,
Et contre l'amitié ne serve point l'amour;
Mais si Diocharis, à vos lois asservie,
A, vivant pour vous seul, des droits sur votre vie,
Sauvez du moins des jours qui lui sont précieux;
Avant que la tempête éclate dans ces lieux,
Sortez de ce palais, qu'on peut réduire en cendre;
Ne le trahissez pas, mais fuyez Périandre.

AGATHOPHILE.

Quel conseil!... et c'est vous qui me l'osez donner!
N'est-ce point le trahir que de l'abandonner?
J'espère que les dieux écarteront l'orage;
Mais s'il éclate ici, croyez que mon courage...

SCÈNE III.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE, DIOCHARIS, GARDES DANS L'ENFONCEMENT.

PÉRIANDRE.

Au gré de mes souhaits je vous retrouve ici:
(A Diocharis, qui veut sortir.)
Madame, demeurez; je vous cherchais aussi;
Je voulais consulter un ami si sincère

Sur un projet nouveau qui ne peut vous déplaire,
Qui de mes vœux, des siens remplira le plus doux,
Celui de voir la paix rétablie entre nous,
De regagner des cœurs qu'irrite ma puissance,
De vous forcer enfin à la reconnaissance.

DIOCHARIS, à part.

Que veut-il dire?

AGATHOPHILE, à part.

O dieux! m'auriez-vous exaucé?

PÉRIANDRE.

Vous savez au sénat tout ce qui s'est passé.

DIOCHARIS.

Quoi! c'est là le projet...

PÉRIANDRE.

J'abdique la couronne;
Je cède à Lycophron et mes droits et mon trône:
Mais, pour qu'un vœu commun nous réunisse tous,
Je prétends que mon fils les partage avec vous.

DIOCHARIS.

Ciel! qu'entends-je?

AGATHOPHILE, à part.

O revers!

PÉRIANDRE.

A ce grand hyménée
Vos vertus, dès long-temps, vous avaient destinée.

AGATHOPHILE, à part.

Quelle épreuve ! amitié ! pourras-tu résister ?

DIOCHARIS, à part, regardant Agathophile.

Ce coup l'anéantit, sachons en profiter.

PÉRIANDRE.

Quoi ! je vous offre un trône, et votre âme balance !
Madame, est-ce un refus qu'annonce ce silence ?

DIOCHARIS.

Seigneur, quand vous offrez à mes yeux éblouis
Et le trône, et surtout la main de votre fils,
Par ce double présent vous m'avez su confondre,
Et mon cœur incertain, avant de vous répondre,
Voudrait que cet ami, qu'avec tant de raison
Vous alliez consulter en cette occasion,
Daignât de ses avis, que dicte la prudence,
Aider en ce moment mon inexpérience.

AGATHOPHILE.

Votre embarras m'étonne ; ah ! sur un choix pareil,
C'est de votre cœur seul qu'il faut prendre conseil.

DIOCHARIS.

Seigneur, je vous ai vu toujours pour Périandre

Témoigner tant de zèle, un dévoûment si tendre,
Qu'en me montrant sensible aux offres qu'il me fait,
Je croirais prévenir votre plus cher souhait.

PÉRIANDRE.

Vous comblez tous les miens : ô jour trois fois prospère!
Vous consentez...

DIOCHARIS.

Seigneur, sans l'aveu de mon père,
En vain à tant d'honneurs je pourrais consentir.

PÉRIANDRE.

J'obtiendrai cet aveu : Philoclès va venir.

AGATHOPHILE, hors de lui.

(A part.)

Non, vous n'obtiendrez point... L'effort est impossible !..
(haut.)
Vous ignorez... son père... un obstacle... invincible...
Je m'égare... troublé d'un si grand changement...
Pardonnez... J'ai besoin d'être seul un moment.

(Il sort)

SCÈNE IV.

PÉRIANDRE, DIOCHARIS.

PÉRIANDRE.

De sa fuite soudaine et de son trouble extrême

(A Diocharis.)

Je demeure surpris; blâmerait-il?...

DIOCHARIS, troublée.

Moi-même

J'ai peine à concevoir qu'un ami si zélé,
D'un projet qui vous flatte, interdit et troublé,
Semble désapprouver... Mais mon père s'avance :
Ah! que mon cœur avait besoin de sa présence!

SCÈNE V.

PÉRIANDRE, DIOCHARIS, PHILOCLÈS.

PÉRIANDRE.

Approchez, Philoclès, mon ami désormais;
Venez de votre aveu sceller tous mes bienfaits :
Cédons, pour ne former qu'une même famille,
Moi, le sceptre à mon fils...

PHILOCLÈS.

Ciel!

PÉRIANDRE.

Et vous votre fille.

Que Lycophron ainsi, comblé d'un double honneur,
Tenant de moi sa gloire et de vous son bonheur,
Aidé de vos conseils, de mon expérience,
Règne chéri des dieux; et par cette alliance,

Avec Diocharis et toutes ses vertus,
Recevant tous les cœurs pour elle prévenus,
Joignant le vœu public aux droits de sa naissance,
Monarque par mon choix et par la confiance,
Qu'il puisse, sans orgueil comme sans envieux,
Heureux lui-même enfin, rendre son peuple heureux.

PHILOCLÈS.

Si je ne consultais que la haine inflexible
Que porte à tous les rois mon âme incorruptible,
D'une offre qui m'outrage interdit et confus,
J'aurais par mon silence expliqué mon refus;
Mais un reste d'espoir, et peut-être d'estime,
Qui fait que, malgré vous, je vous crois magnanime,
M'engage, en remplissant la moitié de vos vœux,
A vous donner encore un conseil généreux.

PÉRIANDRE.

Qu'entends-je?

PHILOCLÈS.

Séparez le sceptre que j'abhorre,
De ce fils que, sans lui, j'adopte et que j'honore,
Et partageons l'éclat d'un sacrifice heureux:
Le sceptre est dans nos mains, renonçons-y tous deux;
Vous, pour votre fils...

PÉRIANDRE.

Ciel!

PHILOCLÈS.

Comme moi, pour ma fille,
Et ne formons alors qu'une même famille;
A ce prix j'y consens.

DIOCHARIS, à part.

Ah! dieux!

PÉRIANDRE.

Refus cruel!
Que me proposez-vous?

PHILOCLÈS.

De vous rendre immortel,
De mériter un temple.

PÉRIANDRE.

En cessant d'être père?

PHILOCLÈS.

En cessant d'être injuste.

PÉRIANDRE.

O devoir trop sévère!

PHILOCLÈS, vivement.

N'en voyez que le prix. Voyez autour de vous
Un peuple libre, heureux, par les noms les plus doux,
D'un nom qu'il détestait payant le sacrifice,

Prendre pour un bienfait la fin d'une injustice ;
Voyez-le, à votre aspect, se lever, tressaillir,
Semer vos pas de fleurs, vous chanter, vous bénir,
Et Corinthe, idolâtre en sa reconnaissance,
Par des jeux solennels marquer votre naissance.

PÉRIANDRE, ému.

Eh bien?...

PHILOCLÈS.

Achevez.

PÉRIANDRE.

Quoi ! d'un vain fantôme épris,
Trahissant les objets que j'ai le plus chéris,
De ta mère, ô mon fils, j'affligerais la cendre!
Et quelle mère ! hélas ! je crois encore entendre

(A part.)

Ces mots... « De mon trépas j'exige au moins le prix. »
Je ne puis consentir à dépouiller mon fils.
Philoclès, écoutez : votre vertu sévère
Réclame pour Corinthe un bien imaginaire ;
Croire qu'il n'est de lois qu'avec la liberté,
C'est l'excès, c'est l'erreur d'une aveugle fierté ;
J'ai rétabli ces lois qu'on prétend que je brave ;
Le peuple m'obéit, mais il n'est point esclave :
Que suis-je, qu'un prytane avec le nom de roi?

Un vain titre doit-il inspirer tant d'effroi?
Voulez-vous replonger Corinthe enfin tranquille
Dans les gouffres sanglans de la guerre civile?
Souvent, vous le savez, d'imprudens Philoclès
Sur les débris du trône ont élevé Proclès.

PHILOCLÈS.

Sans doute la vertu qu'un noble espoir anime,
Lente à le soupçonner, quelquefois sert le crime.
Le chemin de la gloire est celui du danger;
Mais un triomphe injuste est toujours passager.
Des droits les plus sacrés pour fonder l'édifice,
Il faut du sang, des pleurs, et plus d'un sacrifice;
Mais je vois l'édifice, et non les fondemens;
Mais le sang, mais les pleurs, mais les ressentimens,
Tout s'efface en disant: « J'ai reconquis mon être,
« Je ne crains que les dieux, et j'ai la loi pour maître. »
Sans doute un scélérat, que protége l'erreur,
Peut, souverain d'un jour, régner par la terreur;
Mais le peuple, indomptable en sa haine éternelle,
Obéit aux tyrans sans leur être fidèle :
Quels que soient les forfaits dont un vil factieux,
Un Proclès a souillé le plus beau don des cieux,
Vous jugez mal l'esprit qui domine à Corinthe,
Si, de la liberté croyant la flamme éteinte,

Vous vous flattez qu'au sein d'une servile paix
Le peuple, esclave heureux, soit calme désormais ;
Un souvenir sacré l'importune, et lui crie :
« Nés libres, vos aïeux avaient une patrie ;
« Le suffrage public aux plus sages d'entre eux
« Confiait un pouvoir borné, mais glorieux :
« Rougissez de servir où régnaient vos ancêtres :
« Êtes-vous leurs enfans, si vous souffrez des maîtres ?»
N'en doutez pas, ce cri, plus fort que vos bienfaits,
Tonne dans un cœur libre et ne s'endort jamais :
Jugez-en par le ton dont mon zèle s'explique ;
Corinthe hait le trône, et veut la république.

PÉRIANDRE.

Corinthe veut la paix.

PHILOCLÈS.

Remplissez donc ses vœux ;
La paix dépend de vous.

PÉRIANDRE.

Ah ! dites de nous deux ;
Votre fille, mon fils pourront....

PHILOCLÈS.

Moins que vous-même :
Point de paix sans nos lois.

PÉRIANDRE.

Mais une loi suprême,
Loi sainte, indépendante et des temps et des lieux,
C'est l'amour paternel, instinct délicieux,
Céleste sentiment, dont la volupté pure
Est le plus doux présent que nous fait la nature.
Vous êtes père aussi, Philoclès; croyez-moi,
Rendre heureux nos enfans est la première loi.
Je cède à Lycophron tout l'éclat dont je brille,
Et lorsqu'elle y consent, souffrez que votre fille,
Pour l'augmenter encor, vienne le partager.

PHILOCLÈS.

Elle y consent!

DIOCHARIS.

Mon père....

PHILOCLÈS.

Est-ce assez m'outrager?

PÉRIANDRE.

A mes vœux, comme vous, elle n'est point rebelle :
Elle est prête à monter au trône où je l'appelle,
Si vous daignez souscrire à son sort glorieux.
Je lui laisse le soin de vous conseiller mieux.

Belle Diocharis, bientôt vous serez reine.

(A Philoclès.)

Songez qu'il faut choisir ou le sceptre ou ma haine.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

PHILOCLÈS, DIOCHARIS.

PHILOCLÈS.

Ma fille, tu l'entends.

DIOCHARIS.

Ah ! le ciel m'est témoin....

PHILOCLÈS.

De te justifier épargne-toi le soin :
Tu voulais éprouver sans doute Agathophile ?

DIOCHARIS.

Hélas ! sans le changer, cette feinte inutile
A déchiré son cœur.... mais vous avez promis....
Si le roi renonçait à couronner son fils....

PHILOCLÈS.

Eh bien ! ma fille, alors je tiendrais ma promesse.

DIOCHARIS.

Quoi ! lorsque vous savez qu'un autre a ma tendresse ?

PHILOCLÈS.

Craindrais-tu d'immoler ta tendresse à l'honneur ?

Près du bonheur public qu'est-ce que ton bonheur?
N'es-tu donc plus ma fille? Ah! j'ai la confiance
Que si l'on met ce prix à notre indépendance,
Sur ton cœur, un instant contre moi révolté,
Je n'aurai pas besoin de mon autorité
Pour te faire accepter le fils de Périandre.

DIOCHARIS, à part.

C'en est fait, au bonheur je ne dois plus prétendre.

PHILOCLÈS.

Quel triomphe pour toi, si d'un pareil lien
Dépendait le bonheur du peuple corinthien!
Et que la liberté pour nous aurait de charmes,
Si, sans qu'il en coutât et du sang et des larmes,
D'un aussi grand bienfait nous avions tout l'honneur!..
Retournons vers le roi; pour ébranler son cœur,
Peut-être il ne faut plus qu'une dernière instance:
O dieux! de mes efforts couronnez la constance!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

AGATHOPHILE, seul. Il paraît un instant enfoncé dans de profondes réflexions.

Non.... c'est trop immoler le bonheur au devoir :
Je n'ai plus de vertu quand je n'ai plus d'espoir.....
Que dis-je? la vertu règne-t-elle en une âme
Qui trahit lâchement l'intérêt de sa flamme?
Amour, reprends tes droits sur mon cœur égaré!
Le plus doux des penchans en est le plus sacré.
Je vais à Périandre ouvrir mon âme entière;
Mes transports lui peindront ma flamme et ma misère,
Et s'il n'en a pitié, si d'un cruel refus
Il accueille mes vœux, je ne le connais plus.
Moi je renoncerais au délice suprême
De m'unir à l'objet que j'adore, qui m'aime!
Je pourrais, quand l'hymen m'offre un destin si beau,
Indigne de ses dons, repousser son flambeau,
Pour qu'un usurpateur.... Poursuis, Agathophile;

Dans ce même palais qui t'offrit un asile,
Outrage l'amitié, frappe ton bienfaiteur,
Des traits de la vertu pare ton déshonneur :
Ingrat!.... sans ton amour, tu rougirais de l'être.
Cet amour, le hasard, un coup d'œil l'a fait naître,
Et c'est à ce tyran que ton cœur abattu
Immole le devoir, l'amitié, la vertu.
A tant d'objets sacrés pour te rendre infidèle,
Qu'a fait Diocharis ? elle t'a paru belle....
Belle... Ah ! pardonne, ô toi, dont mon cœur enchanté,
Bien moins que les vertus, adore la beauté ;
Toi, l'espoir de Corinthe et l'honneur de la Grèce ;
Toi, libre sans orgueil et tendre sans faiblesse,
Digne de tout l'amour que tu sais inspirer,
Un cœur athénien pour toi peut soupirer,
Si, pouvant t'obtenir, quelque obstacle m'arrête,
Que je méritais peu cette belle conquête !
Trop sévère amitié, cède enfin à l'amour....
Allons.... mais quoi ! déjà Philotas de retour !
Il soupire : des pleurs inondent son visage....

SCÈNE II.

AGATHOPHILE, PHILOTAS.

AGATHOPHILE.

De quel nouveau malheur m'offres-tu le présage ?

PHILOTAS.

De Périandre, ô vous, tendre et fidèle ami,
Plaignez-le.

AGATHOPHILE.

Que dis-tu ?

PHILOTAS.

Le destin ennemi
Vient d'accabler ce prince, hélas ! si misérable.
Du coup le plus affreux, le plus irréparable.

AGATHOPHILE.

Ciel ! il est malheureux ! et j'allais le trahir !

PHILOTAS.

Son fils....

AGATHOPHILE.

Son fils ! eh bien ?.... ce nom me fait frémir :

PHILOTAS.

Il n'est plus.

AGATHOPHILE.

Il n'est plus !.... trop fatale nouvelle !

Épargnons à son cœur cette atteinte cruelle.
Évite ses regards, et laisse, par pitié,
Laisse, cher Philotas, à la tendre amitié
Le soin si douloureux de préparer un père
Au coup désespérant qui comble sa misère.

PHILOTAS.

Eh! comment pourrez-vous lui cacher un malheur
Qui d'un malheur plus grand n'est que l'avant-coureur,
Quand des Corcyréens la flotte conjurée
Peut-être déjà touche aux rives de Cenchrée?

AGATHOPHILE.

Quoi! les Corcyréens?....

PHILOTAS.

Leur sanglant pavillon
Porte le signe affreux de la rebellion.
Au nom de Périandre, hélas! en ce jour même,
J'allais à Lycophron offrir le diadême;
Sans crainte, sans soupçon, je m'embarque, je pars:
Mais de Corinthe encor je voyais les remparts,
Quand vingt vaisseaux, partis des rives de Corcyre,
A sillons redoublés fendant l'humide empire,
Parurent, et le mien, par leurs signaux trompé,
Fut d'ennemis nombreux bientôt enveloppé.
A peine ai-je exposé l'objet de mon voyage:

« Nous avons prévenu ses vœux et ton message, »
Me répondit leur chef (un sourire insultant
Accompagnait ces mots) : « Corcyre en cet instant
« Nous charge de conduire au plus tendre des pères
« Ce fils, digne héritier de ses destins prospères.
« Il est là.... » J'hésitais, interdit, incertain....
Il me présente une urne ; il l'entr'ouvre, et sa main
Agitant sans respect une insensible cendre :
« Voilà, poursuivit-il, le fils de Périandre ;
« Et si les Corinthiens, dignes de leurs aïeux,
« Suivent d'un peuple ami l'exemple glorieux,
« De nos tyrans communs perdant la race entière,
« La même urne bientôt confondra leur poussière. »
Il me raconte alors par quelle trahison
Leur haine a répandu le sang de Lycophron,
Leurs complots, leurs sermens....

AGATHOPHILE.

Et qu'importe le reste ?
Tu m'en as trop appris par ce récit funeste.
Je suis républicain, mais je suis homme aussi ;
J'ai blâmé Périandre, et je plains mon ami.

PHILOTAS.

Diocharis paraît.

AGATHOPHILE.

Ah! quoi qu'il ait de charmes,
Évitons son aspect, il insulte à nos larmes;
Sa haine me pourrait reprocher ma pitié,
Et le malheur m'appelle au sein de l'amitié.

SCÈNE III.

DIOCHARIS, AGATHOPHILE, PHILOTAS.

DIOCHARIS.

Où courez-vous, seigneur?

AGATHOPHILE.

Auprès de Périandre.

DIOCHARIS.

Un seul instant encor ne pouvez-vous m'entendre?

AGATHOPHILE.

Dussé-je épuiser seul votre injuste courroux,
Un intérêt sacré m'entraîne loin de vous.

(Il sort avec Philotas.)

SCÈNE IV.

DIOCHARIS, seule.

Il m'échappe! il me fuit!... l'ingrat! quand ma tendresse
Inquiète, alarmée, à le chercher s'empresse;

Quand, malgré ses refus, j'éprouve le tourment,
Le remords d'avoir pu l'affliger un moment;
Quand j'accours l'assurer qu'à lui seul enchaînée,
Je ne subirai point un parjure hyménée,
Et qu'à vivre pour moi s'il ne peut consentir,
Avec lui, s'il le faut, je suis prête à mourir!

SCÈNE V.

DIOCHARIS, PHILOCLÈS.

PHILOCLÈS, avec précipitation.

Ma fille, suivez-moi.

DIOCHARIS.

Dieux! quel trouble! Mon père...

PHILOCLÈS.

Viens, au courroux du roi songeons à nous soustraire.

DIOCHARIS.

Vous me glacez d'effroi.

PHILOCLÈS.

Tu peux tout espérer;
Son malheur est affreux, mais il peut l'éclairer.
Dieux! quel bruit!... Fuyons...

DIOCHARIS.

Mais... mon père...

PHILOCLÈS.

Qui t'arrête?

DIOCHARIS.

Vous savez trop pour qui ma tendresse inquiète...
Agathophile... Au moins ne peut-on l'avertir?...

PHILOCLÈS.

S'il est digne de toi, son cœur saura choisir...

(Des gardes entrent en foule.)

Mais comment échapper?

SCÈNE VI.

DIOCHARIS, PHILOCLÈS, PÉRIANDRE, GARDES.

PÉRIANDRE, dans le fond du théâtre.

Laissez-moi, je l'ordonne...
Craignez mon désespoir... Je ne connais personne...
Que vois-je?... Philoclès!... Et toi, Diocharis!...
Deux ennemis du trône!... Ils ont tué mon fils!...
C'est leur triomphe au moins, si ce n'est leur ouvrage;
Et sans doute ils venaient insulter à ma rage!...
Et je les épargnais!... et de mille bienfaits
J'ai comblé ces serpens nourris dans mon palais!
Holà, gardes!

DIOCHARIS, avec un geste suppliant.

Seigneur...

PHILOCLÈS, d'un ton sévère.

Ma fille!... À la nature
Un vrai républicain ne sait point faire injure :
Périandre, nos cœurs ne sont point nés cruels :
Un père insulte-t-il à des pleurs paternels?
Non que par un aveu lâche et pusillanime
Je cherche à désarmer le courroux qui t'anime ;
Comme père, à ton deuil je veux bien compatir ;
Mais, comme citoyen, je dois m'en réjouir.

PÉRIANDRE.

Téméraire!

PHILOCLÈS.

Des dieux la justice suprême
Par la mort de ton fils s'explique sur toi-même ;
Sur les degrés du trône ils ont frappé ton fils ;
Tu l'occupes encor, profite de l'avis.

PÉRIANDRE.

Et qu'ai-je à craindre, moi, de la foudre céleste?
La vengeance, voilà le seul bien qui me reste.
Et j'y renoncerais! Je serais à la fois
Le père le plus lâche et le plus vil des rois!...
Non. J'étais peu sensible au vain éclat du trône ;
Mais j'adore à présent le pouvoir qu'il me donne :
Vos lois, vos vœux, vos cris, vos complots, le danger,

Je brave tout ; je veux régner pour me venger.
Et ne vous flattez pas, s'il faut que je succombe,
Qu'avec moi mon courroux s'éteigne dans la tombe.
Vous calculez mes jours ; plein d'un féroce espoir,
Votre orgueil entrevoit un terme à mon pouvoir.
Mais on n'aura commis qu'un forfait inutile :
Pour régner après moi j'adopte Agathophile.

PHILOCLÈS.

Agathophile !

DIOCHARIS.

O ciel ! lui ! régner après toi !
Lui qu'Athène a nourri ! Périandre... crois-moi,
Si par reconnaissance il peut servir un maître,
Il a trop de vertu pour vouloir jamais l'être.

PÉRIANDRE.

Gardes, que dans les fers on les plonge tous deux !

PHILOCLÈS, tandis qu'on l'emmène.

Va, ce n'est point ainsi qu'on désarme les dieux :
Au lieu de t'éclairer leur vengeance t'irrite ;
Qui ne sait profiter du malheur, le mérite.

SCÈNE VII.

PÉRIANDRE, seul.

Profiter du malheur! Juste ciel! Et quel bien,
Quelle utile leçon puis-je tirer du mien?
Cruel! Tu ne sens pas qu'il est irréparable,
Et qu'en perdant son fils, un père inconsolable
Ne voit dans le passé qu'un affreux souvenir,
Abhorre le présent et n'a plus d'avenir.
Je conçois aisément que ta tranquille audace
Attende, sans frémir, le coup qui te menace;
Dans ton malheur, au moins, un doux rayon te luit;
Tu descends au cachot, mais ta fille te suit;
Et quand tu subirais la mort la plus cruelle,
Tu ne meurs qu'une fois si tu meurs avec elle!
Et moi, privé d'un fils, je vis... Chaque moment
M'apporte le trépas sans finir mon tourment.
Je suis seul!... Au milieu de la splendeur du trône,
La nuit du désespoir sans cesse m'environne;
Mon cœur flétri s'épuise en regrets superflus,
Et je vis pour sentir que Lycophron n'est plus!

SCÈNE VIII.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE, en habit de combat.

AGATHOPHILE.

Dois-je croire, seigneur, ce que je viens d'apprendre?
Philoclès et sa fille...

PÉRIANDRE.

Oses-tu les défendre?

AGATHOPHILE.

Oui, s'ils sont innocens.

PÉRIANDRE.

S'ils sont innocens! dieux!
Ils m'abhorrent : mon fils leur était odieux...

AGATHOPHILE.

Ah! ne confondez point le forfait et la haine;
Une âme libre, fière, enfin, républicaine,
Indocile à la main qui la veut enchaîner,
Sait vaincre, sait mourir, mais non assassiner.
Philoclès hait le trône; il peut vouloir l'abattre;
Mais c'est au champ d'honneur qu'il prétend vous combat
Quant à Diocharis, de quelle trahison
Un cœur si pur peut-il inspirer le soupçon?

PÉRIANDRE.

Mon fils n'est plus, ami ; parlons de ma vengeance.

AGATHOPHILE.

Mon ami vit encor, j'invoque sa prudence ;
Sur Corinthe soumise avant de nous venger,
De ses murs, qu'il menace, écartons l'étranger.
Philoclès est aimé ; le peuple le révère ;
Surtout Diocharis aux Corinthiens est chère,
Et si mon intérêt peut vous toucher, seigneur,
J'avoûrai qu'à la voir je mettais mon bonheur.

PÉRIANDRE.

Tu l'aimes, et ton cœur m'en a fait un mystère !

AGATHOPHILE.

J'aimais sans espérance, hélas ! j'ai dû me taire.

PÉRIANDRE.

Et c'est dans ce moment que tu conçois l'espoir...

AGATHOPHILE, vivement.

De la sauver.

PÉRIANDRE.

Tes feux m'en font plus entrevoir.

AGATHOPHILE.

Que dites-vous ? ô ciel !

PÉRIANDRE.

Oui, cet amour m'éclaire.

AGATHOPHILE.

Osez-vous soupçonner votre ami ?

PÉRIANDRE.

Téméraire !
Diocharis te plaît : mon fils dut l'épouser...

AGATHOPHILE, hors de lui.

Dieux ! dieux ! n'achevez pas...

PÉRIANDRE.

(Agathophile est anéanti.)

L'amour fait tout oser.
Eh ! pour te croire ingrat, pour te soupçonner traître,
Ne me suffit-il pas qu'Athènes t'ait vu naître ?
Instruit par ses leçons, et de ses lois imbu,
Ton cœur dut y puiser...

AGATHOPHILE, fièrement.

L'amour de la vertu.
A d'indignes soupçons, qu'un mot pourrait confondre,
C'est par ses actions qu'un ami sait répondre.

SCÈNE IX.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE; PHILOTAS.

PHILOTAS, à Périandre.

Au ! seigneur, paraissez, ou de plus grands malheurs
Suivront bientôt celui qui fait couler vos pleurs.

Les fiers Corcyréens, rangés sur le rivage,
Donnent en ce moment le signal du carnage.

AGATHOPHILE.

Ah! courons... Philotas, demeure auprès du roi.

(A part.)

Belle Diocharis, je vais vaincre pour toi :
J'attends ta liberté de sa reconnaissance.

(Il sort.)

PÉRIANDRE.

Non : je me charge seul du soin de ma vengeance.
Suivez-moi, Philotas, je vole aux ennemis ;
Leur sang doit me payer tout le sang de mon fils.
De tous ses assassins faisons une hécatombe,
Et sur leurs corps sanglans que l'on place ma tombe!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

PÉRIANDRE, PHILOTAS, GARDES.

PÉRIANDRE. Il est assis et désarmé ; ses gardes l'entourent.

Quoi ! votre soin cruel, quand je cherche la mort,
Malgré moi me rattache à mon malheureux sort !
Tandis que la victoire est encore incertaine,
Dans mon propre palais votre zèle m'enchaîne !
Si ce zèle importun prouve votre amitié,
De mes maux s'il est vrai que vous ayez pitié,
Laissez-moi libre, amis, et rendez-moi mes armes.

PHILOTAS.

Mais, seigneur, la fatigue...

PÉRIANDRE.

Elle a pour moi des charmes.
De ma vengeance au moins laissez-moi le plaisir ;
Laissez-moi dans ce sang me baigner à loisir.
Des bourreaux de mon fils je veux qu'aucun n'échappe :

Ce bras reprend sa force à chaque coup qu'il frappe :
Je vis par la fureur.

PHILOTAS.

Mais aussi leur courroux
Redouble à votre aspect et ne cherche que vous.

PÉRIANDRE.

Et c'est ce que je veux !

PHILOTAS.

Et ce qu'Agathophile
Ne pouvait voir, seigneur, d'un œil aussi tranquille.
Dans les rangs ennemis, par la rage emporté,
Les yeux étincelans, le bras ensanglanté,
Vous combattiez, seigneur, si pourtant c'est combattre
Que frapper au hasard, s'élancer, se débattre,
Donner toujours la mort en la cherchant toujours ;
Enfin, las de carnage, et prodiguant vos jours,
Vous alliez succomber, quand cet ami fidèle
Vous voit, court, vole à vous, sur ses pas nous appelle,
Vous arrache au péril, sans force, inanimé ;
Et nous dit, à nos mains vous livrant désarmé :
« Amis, dans son palais retenez Périandre,
« Il ne veut que mourir ; moi je cours le défendre. »

PÉRIANDRE.

Trop généreux ami ! mon soutien ! mon vengeur !...

Je sens qu'à ce récit un jour consolateur
De mes sombres chagrins perce la nuit profonde ;
Je n'ose plus penser que je suis seul au monde.
Et mon cœur un instant a pu te soupçonner !...
Le tien est généreux, il saura pardonner.
Les traits du désespoir ne font point de blessure,
Et l'amitié, qui doit connaître la nature,
Sensible à ses tourmens, indulgente à ses torts,
En essuyant ses pleurs, excuse ses transports.

SCÈNE II.

PÉRIANDRE, PHILOTAS, ARCAS.

ARCAS.

Triomphez, Périandre, une entière victoire,
Comblant votre vengeance, a doublé votre gloire.

PÉRIANDRE.

Tous les Corcyréens sont-ils immolés ?

PHILOTAS.

Tous.

Ceux que la fuite a pu dérober à nos coups,
En rejoignant leur flotte, ont trouvé leur supplice
Au sein de cette mer qui, d'abord leur complice,

Avait, favorisant des attentats nouveaux,
Vomi contre nos murs leurs coupables vaisseaux.

PÉRIANDRE.

Hélas! ils ne sont plus, et ma douleur me reste :
O mon fils! je t'ai dû ce sang que je déteste;
Reçois-le : que ton ombre, en ce funeste jour,
A ma vengeance au moins connaisse mon amour!
Mais que fait mon ami, le brave Agathophile?

ARCAS.

Il achève, seigneur, de rendre à cette ville
Le calme que Corcyre avait osé troubler.
Corinthe en sa faveur a paru s'ébranler;
Votre ami la parcourt, avant que la nuit sombre,
Propice aux noirs complots, les voile de son ombre.
Il harangue le peuple; il l'invite à la paix,
Exalte vos vertus, rappelle vos bienfaits....

PÉRIANDRE.

Je reconnais bien là le cœur d'Agathophile;
Ce zèle généreux et prudemment utile,
Que le bienfait enchaîne et ne peut asservir,
Et qui, sans nuire au peuple, a l'art de me servir.
Que n'ai-je suivi mieux un si vertueux guide!
Coupable Cypsélus! ton exemple perfide
A trop séduit ton fils.... Que deviendrai-je enfin?

Le crime et le malheur composent mon destin....
Je l'ai bien mérité, j'ai trahi ma patrie.
Insensé ! j'ai régné ! moi ! dans la tyrannie
J'ai cherché le bonheur! O regrets superflus!
Il était dans l'amour, et Mélissa n'est plus !
J'allais le retrouver au sein de la nature,
Et mon fils m'est ravi !.... Pour calmer ma blessure,
Un ami seul me reste, et j'ai pu l'outrager !
Et lorsque je l'accuse, il vole me venger !
Ah ! j'ai perdu ma vie !.... et l'implacable histoire
M'attend sur mon tombeau pour flétrir ma mémoire !
Fatigué d'être enfin, honteux d'avoir été,
Si j'épurais du moins mon immortalité !....
Si quelque grand effort, terminant ma carrière,
Pouvait de son éclat voiler ma vie entière !....
Si... Mais quels cris de joie élancés jusqu'aux cieux ?...
Agathophile accourt triomphant vers ces lieux :
Le voici.

(Philotas se retire.)

SCÈNE III.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE.

PÉRIANDRE.

Viens, oh ! viens, toi qu'un pur zèle anime,

D'amitié, d'héroïsme exemple magnanime,
Viens, et que ma tendresse abjure dans tes bras
Le plus lâche soupçon....

AGATHOPHILE.

Votre cœur n'y crut pas.

PÉRIANDRE.

Oh! non, mais que du tien je sens bien la noblesse!
Tu sus de ton ami respecter la faiblesse,
Et de son désespoir plus touché qu'offensé,
En punir tous les torts sur ceux qui l'ont causé.

AGATHOPHILE.

Oui, seigneur, partageant vos fureurs paternelles,
J'ai puni, j'ai chassé ces hordes criminelles
Qui prêtaient à Corinthe un bras ensanglanté;
Sur nos divisions leur rage avait compté.
J'ai fait plus : parcourant cette ville en alarmes,
Et déjà contre vous prête à prendre les armes,
De la rebellion j'ai fait taire les cris;
Mais, sans changer les cœurs, j'ai calmé les esprits :
On vous respecte encor; mais on vante Corcyre,
Seigneur, et si mon zèle osait....

PÉRIANDRE.

Tu peux tout dire;
Va, mon cœur est bien loin de craindre tes avis,

AGATHOPHILE.

Eh bien ! je dirai tout : vous n'avez plus de fils !...

PÉRIANDRE.

Ah ! cruel souvenir !....

AGATHOPHILE.

Ses meurtriers, sans doute,
Ont dû payer les pleurs que leur crime vous coûte ;
La vengeance d'un père a droit de tout oser,
Et ce n'est point à moi du moins à l'accuser.
Tant qu'on vous opposa l'insulte et la menace,
Que le peuple, étayant ses droits de son audace,
Crut vaincre par la force, et prétendit ravir
Ce que de vos vertus il pouvait obtenir,
L'orgueil vous conseillait de prouver à Corinthe
Qu'un cœur comme le vôtre, incapable de crainte,
Sait punir la révolte et peut avec honneur
Céder à la justice et non à la terreur.
Mais Corinthe, à présent désarmée et soumise,
Attend tout de vous seul et de mon entremise :
Vos pleurs coulent encor, mais ils sont expiés ;
Corcyre a succombé : Corinthe est à vos pieds ;
Votre fils est vengé, seigneur ; et si le trône,
Si le vain appareil qui suit une couronne,

A vos sages regards ont perdu tout leur prix ;
Si vous ne les gardiez, enfin, que pour un fils...

PÉRIANDRE.

Je t'entends ; mais....

AGATHOPHILE, vivement.

Seigneur, c'est l'instant de la gloire ;
Il est beau d'abdiquer après une victoire.
Par les dieux, du parjure implacables vengeurs,
Par vos nombreux revers, par les soucis rongeurs,
Compagnons et bourreaux du pouvoir arbitraire ;
Dirai-je par les droits d'une amitié sincère,
Qui dans votre infortune apprit à vous chérir,
Qui, même en vous blâmant, s'obstine à vous servir,
Qui d'un cruel soupçon a souffert l'injustice,
Qui vous a fait peut-être un plus grand sacrifice....

PÉRIANDRE.

Va, je les connais tous : dans ce même moment
Je sais apprécier le noble dévoûment
Qui te fait oublier un intérêt bien tendre,
Pour essuyer les pleurs du triste Périandre.
De moi seul occupé, ton cœur ne songe pas
Que ton amante aux fers n'attend que le trépas.
C'est à moi d'y songer ; ton amitié fidèle
Va recevoir enfin le seul prix digne d'elle.

SCÈNE IV.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE, PHILOTAS.

PHILOTAS.

SEIGNEUR....

PÉRIANDRE.

Quel importun vient ici nous troubler?

PHILOTAS.

Un instant, sans témoins, je voudrais vous parler.

PÉRIANDRE.

(A Agathophile.)

Que veut-il?.... Laisse-nous.

AGATHOPHILE, en s'éloignant.

Dieux! que va-t-il lui dire?

SCÈNE V.

PÉRIANDRE, PHILOTAS.

PÉRIANDRE.

PARLE.

PHILOTAS.

Dans ce palais contre vous on conspire.

PÉRIANDRE.

Et qui ?

PHILOTAS.

Diocharis.

PÉRIANDRE.

Cœur ingrat et pervers !
Quand j'allais... Mais peut-on conspirer dans les fers ?

PHILOTAS.

De trop justes soupçons légitiment ma crainte ;
L'audace de Corcyre a réveillé Corinthe ;
On murmure, on s'agite, on vante Philoclès ;
Et j'ai vu circuler des messages secrets....
Mes soins sur un esclave ont surpris cette lettre :
Aux mains d'Agathophile il allait la remettre.

PÉRIANDRE lit.

« J'apprends que sous tes coups ont péri nos vengeurs ;
« Ce dernier trait m'éclaire en comblant mes malheurs ;
« Notre hymen dépendait du succès de Corcyre ;
« Et c'est ton propre espoir que tu viens de détruire.
« J'avoue, en rougissant, ingrat, que je t'aimais ;
« A mon cœur, à ma main, renonce désormais :
« Je te le jure encor, par le ciel qui m'inspire,
« Pour moi jamais d'hymen, tant que le roi respire. »

(Après avoir lu.)

Ainsi, contre mes jours s'armant de ses appas,
L'implacable beauté commande mon trépas !
Dans les fers, sous le glaive, on brave ma vengeance !
Corinthe avec Corcyré était d'intelligence ;
Je n'en puis plus douter. Eh bien ! tremblez, ingrats !
Ce jour verra la fin de tous vos attentats :
Que la mort, que le sang.... Malheureux Périandre !
Que feras-tu du sang que ta main veut répandre ?
Te rendra-t-il ton fils ?... A ton cœur agité
Rendra-t-il l'innocence et la tranquillité ?
La couronne déjà sur ton front chancelante,
La porteras-tu mieux et souillée et sanglante ?...
Lorsque ayant de Corinthe éclairé le tombeau,
De la guerre en tes mains s'éteindra le flambeau,
Crois-tu, dormant en paix sur des débris en poudre,
Du ciel qui te poursuit éteindre aussi la foudre ?...
Mais dois-je donc laisser leurs complots impunis ?
C'est peu qu'à ma tendresse on ait ravi mon fils ;
D'Agathophile encore on veut punir le zèle !
Il sera malheureux parce qu'il m'est fidèle !
Ah ! c'est trop tourmenter mon esprit incertain ;
Périandre, il est temps de fixer ton destin.
Oui, je dois à mon fils encor ce sacrifice ;

Demain avant l'aurore il faut qu'il s'accomplisse.

(Voyant Agathophile.)

Il revient : ah ! feignons.... Et vous, cher Philotas,
Sortez ; mais du palais ne vous éloignez pas.

SCÈNE VI.

PÉRIANDRE, AGATHOPHILE.

PÉRIANDRE.

Ton bras victorieux m'a vengé de Corcyre ;
Un plus grand ennemi reste encore à détruire.

AGATHOPHILE.

O ciel !

PÉRIANDRE.

J'ai découvert le vrai conspirateur ;
De la mort de mon fils c'est le premier auteur.

AGATHOPHILE.

Dieux !

PÉRIANDRE.

Tu frémis.

AGATHOPHILE, inquiet.

Son nom ?

PÉRIANDRE.

L'ennemi de Corinthe;

C'est un autre Proclès.

AGATHOPHILE.

Je l'immole sans crainte.

Nommez-le.

PÉRIANDRE.

Je ne puis.

AGATHOPHILE.

Qui donc doit le frapper?

PÉRIANDRE.

Seul je veux le punir; il ne peut m'échapper.

AGATHOPHILE.

Qu'entends-je? quel soupçon?... Seigneur, daignez m'app
Si c'était... Juste ciel!... Généreux Périandre!...
Diocharis...

PÉRIANDRE.

Demain tu la reverras.

AGATHOPHILE.

Dieux!

Faites que l'amitié trouve grâce à ses yeux!

PÉRIANDRE.

Les dieux t'exauceront: mais la nuit, qui s'avance,

Appelle le sommeil ami de l'innocence ;
Va goûter le repos, tu l'as bien mérité.

AGATHOPHILE.

Seigneur...

PÉRIANDRE.

De soins divers moi-même tourmenté,
J'ai besoin, cher ami, d'un peu de solitude.

AGATHOPHILE.

Eh ! puis-je à vos chagrins, sans quelque inquiétude,
Vous livrer ?. . Pardonnez, mon zèle est indiscret ;
Mais de ces lieux, seigneur, je m'éloigne à regret.

PÉRIANDRE, avec beaucoup d'émotion.

Adieu, trop digne ami.

AGATHOPHILE.

Vous répandez des larmes !

PÉRIANDRE.

Mon cœur est déchiré ; mais il est sans alarmes.

AGATHOPHILE, à part.

Il me déguise en vain quelque nouveau danger ;
Veillons pour le défendre, ou du moins le venger.

SCÈNE VII.

PÉRIANDRE, seul.

Au dessein que j'ai pris, que je crois nécessaire,
Il n'eût pu consentir, et j'ai dû le lui taire.

SCÈNE VIII.

PÉRIANDRE, PHILOTAS.

PÉRIANDRE.

Écoutez, Philotas : avant l'heure où la nuit
Dispute l'horizon au jour qui la poursuit;
Quand ceux que le besoin éveille avant l'aurore,
Du sommeil prêt à fuir goûtent le charme encore;
Qu'en ces lieux le sénat soit par vous assemblé;
Un secret important lui sera révélé.
Qu'aucun des sénateurs du palais ne s'absente;
Et que Diocharis y soit aussi présente.

PHILOTAS.

Avec son père encor dans un cachot affreux...

PÉRIANDRE.

A l'heure du sénat qu'ils soient libres tous deux;
Mais qu'un œil vigilant les suive et les observe.

Ils apprendront bientôt quel sort je leur réserve ;
Surtout qu'Agathophile ignore ces apprêts.
Allez, et gardez-vous de trahir mes secrets.

(Philotas sort.)

Mon dessein est bien pris ; mon âme est plus tranquille ;
Tes larmes vont couler, sensible Agathophile !
Mais d'un pareil spectacle, en l'état où je suis,
T'épargner les horreurs est tout ce que je puis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la salle du sénat : au milieu est un trône destiné à Périandre. Le jour ne luit pas encore.

SCÈNE I.

PHILOCLÈS, DIOCHARIS.

PHILOCLÈS.

D'un farouche vainqueur, si le vil satellite
Du sénat en ces lieux doit rassembler l'élite,
Pour qu'un arrêt commun nous condamne à périr,
Ma fille, nous devons leur apprendre à mourir.

DIOCHARIS.

Je ne crains point la mort, mon père, je l'envie :
Périandre est vainqueur, que m'importe la vie?
Mais malgré son triomphe, hélas! ce n'est pas lui
Que ce cœur malheureux doit haïr aujourd'hui;
C'est l'indigne guerrier dont le fatal courage
A jamais de Corinthe assure l'esclavage;
C'est le perfide amant qui nous laisse outrager,

Dans le fond d'un cachot qui nous a vu plonger.
Voilà le vrai coupable!

PHILOCLÈS.

A ta juste colère
J'applaudis. Je craignais qu'une image trop chère
Ne fût maîtresse encor de ton cœur enflammé;
Que, tout ingrat qu'il est, Agathophile aimé....

DIOCHARIS.

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteste!
Je rougis devant vous d'une flamme funeste;
Et mon cœur, qui croyait adorer un héros,
S'indigne qu'un esclave ait troublé son repos.
Lorsque, rebelle aux vœux de l'amour le plus tendre,
Hier il refusait de trahir Périandre,
J'excusais, j'approuvais ce refus courageux :
Le cœur a ses combats, ses momens orageux,
Où la vertu paraît à la vertu contraire;
Où contre un doux penchant lutte l'honneur sévère;
Et des devoirs rivaux quand le choix est douteux,
Même en choisissant mal on reste vertueux.
Certes, si c'est vertu, c'est son effort suprême,
Que de ne vouloir pas servir l'objet qu'on aime;
Mais s'armer contre lui! repousser les efforts
D'un peuple de vengeurs descendus dans nos ports,

Lorsque la liberté, si long-temps exilée,
Par nos vœux, par nos cris, dans nos murs rappelée,
Sur la rive agitait ses drapeaux triomphans,
Et déjà souriait à ses heureux enfans....
C'est le comble du crime et de la perfidie !....
Je ne m'étonne plus que le cruel nous fuie ;
S'il n'eût été deux fois coupable dans un jour ;
Comme la liberté, s'il n'eût trahi l'amour,
Nous laisserait-il seuls en ces momens d'alarmes?
L'ingrat à nos malheurs devait au moins des larmes ;
Il devait, avec moi, s'il craignait de mourir,
Se montrer digne au moins de mon dernier soupir.
Il sera pour vous seul, mon père ; je l'oublie ;
Je mourrai toute à vous, et toute à ma patrie.

PHILOCLÈS, la serrant dans ses bras.

O ma fille !.... plains-le ; plus malheureux que toi,
Il perd Diocharis et combat pour un roi.
Mais déjà vers ces lieux un sénateur s'avance :
Ne nous trahissons pas.

SCÈNE II.

PHILOCLÈS, DIOCHARIS, UN SÉNATEUR.

(Le reste des sénateurs arrive successivement.)

LE SÉNATEUR.

Soyez sans défiance,
Tous les vrais citoyens ont les mêmes secrets :
Qui partagea nos vœux partage nos regrets.

DIOCHARIS.

Hélas ! nous n'avons pas besoin de nous contraindre ;
Sur le bord de la tombe on n'a plus rien à craindre.

LE SÉNATEUR.

Mais, si l'on méditait un lâche assassinat,
Pourquoi vous aurait-on appelés au sénat?

PHILOCLÈS.

Pourquoi? pour mieux jouir de notre ignominie;
Pour abreuver nos cœurs des pleurs de la patrie ;
A nos derniers soupirs pour venir insulter,
Et prolonger pour nous le tourment d'exister.
Ah ! ne nous flattons plus, notre perte est jurée.
Malheureuse Corinthe ! à ton tyran livrée,
Tes maux sont sans espoir, ta honte est sans retour,

Et son courroux prudent qui se dérobe au jour,
A cette heure, en ce lieu, sans doute nous rassemble,
Pour frapper d'un seul coup tous tes amis ensemble.

UN AUTRE SÉNATEUR.

N'en doutez point, seigneur, quelque grand attentat
Se trame contre nous et contre tout l'état;
Des soldats du tyran la vigilante escorte,
Se presse plus nombreuse autour de cette porte.
Dans les rangs j'ai cru voir, malgré l'obscurité,
Agathophile errer, inquiet, agité....

DIOCHARIS.

Ah! peut-être....

UN AUTRE SÉNATEUR.

Et Corinthe à jamais avilie,
Dans un sommeil profond repose ensevelie!

PHILOCLÈS.

Eh bien! braves amis, car je vois tous les yeux
Pleins d'un mépris égal pour des jours odieux;
Et l'empressement seul que vous faites paraître,
Prouve que parmi vous il n'existe aucun traître;
Le traître, qui jamais ne s'expose au hasard,
Au poste du péril arrive toujours tard :
Pour la dernière fois si le sénat s'assemble,

De son dernier décret que le despote tremble.
Pères du peuple, un roi peut nous faire mourir ;
Mais nous avons encor le droit de le flétrir.
Tandis que conspirant le deuil de la patrie,
Il prépare dans l'ombre un plan de tyrannie,
Que, le glaive à la main, il viendra présenter
Au sénat, que sans doute il croit épouvanter;
Impassibles vengeurs de nos lois qu'il profane,
Prononçons et signons l'arrêt qui le condamne ;
Et quand il paraîtra, plein de rage et d'orgueil,
Pour nous donner le choix des fers ou du cercueil,
Du peuple corinthien courageux interprètes,
Pour réponse, offrons-lui ce décret et nos têtes.

SCÈNE III.

PHILOCLÈS, DIOCHARIS, AGATHOPHILE, SÉNATEURS.

AGATHOPHILE, entrant d'un air inquiet.

SÉNATEURS....

DIOCHARIS.

Ciel ! que vois-je ?

PHILOCLÈS.

Agathophile !

DIOCHARIS.

Ah! dieux! Qu'as-tu fait?

PHILOCLÈS.

Quel espoir te conduit en ces lieux?

AGATHOPHILE.

Est-ce vous, Philoclès? Votre aspect me rassure;
Et vous, Diocharis.... O favorable augure!
Ils sont libres tous deux; mon espoir est comblé!
Mais pourquoi le sénat dans ces lieux assemblé?.....
A cette heure!....

PHILOCLÈS.

Qu'entends-je? Agathophile ignore
Par quel ordre en ces lieux nous devançons l'aurore?
Périandre à lui seul en a fait un secret!....

AGATHOPHILE.

Périandre?.... Grands dieux! quel funeste projet?....
Quoi! lui qui repoussait hier ma défiance;
Lui qui, d'un prix si doux flattant mon espérance,
Par l'attrait du bonheur m'invitait au repos....

DIOCHARIS, avec ironie.

Il ne devait pas moins à tes nobles travaux;
Tu l'as servi si bien!

AGATHOPHILE.

Épargnez ma misère,
J'ai fait ce qu'ordonnait un devoir nécessaire.

DIOCHARIS.

Cœur ingrat! au mépris du plus tendre lien!
Mais tu fis ton devoir et je ferai le mien.

AGATHOPHILE.

Hélas!

DIOCHARIS.

Tu l'as pu voir tracé dans cette lettre
Qu'en tes mains, de ma part, hier on a dû remettre...

AGATHOPHILE.

Une lettre! grands dieux! Souvenir plein d'effroi!...
Trop fatale imprudence! entre les mains du roi
Cet écrit est tombé.

DIOCHARIS.

Qu'entends-je? Malheureuse!
Nous sommes tous perdus!

AGATHOPHILE.

Quelle lumière affreuse!

PHILOCLÈS.

Où donc est ton courage?

AGATHOPHILE.

Oui, tout est éclairci;
Et je vois trop pourquoi l'on vous rassemble ici,
Pourquoi l'on m'éloignait en feignant la clémence:

(Fièrement.)

On craignait... on a dû craindre ici ma présence.

PHILOCLÈS.

Et c'est pourtant à lui que tu te confiais!

DIOCHARIS.

Ingrat! tu vois à qui tu nous sacrifiais.

AGATHOPHILE.

Non, d'une trahison si noire, si coupable,
Je ne puis croire encor Périandre capable.
Si d'un tel prix mon zèle était récompensé,
Quand, pour sauver ses jours, je n'ai point balancé
A lui sacrifier l'intérêt de ma flamme;
Si, dans l'ombre ourdissant une sanglante trame,
Le cruel m'invitait aux douceurs du sommeil
Pour que le désespoir m'attendît au réveil;
Pour que sans vous revoir je revisse l'aurore...
Ce bras n'a point perdu toute sa force encore;
Il s'est lassé pour lui; pour lui j'ai combattu,
Mais c'est que je comptais encor sur sa vertu;

C'est que j'espérais tout de sa reconnaissance.
S'il prétend sur vous deux assouvir sa vengeance,
Il faudra qu'à moi-même il arrache le jour;
J'ai servi l'amitié, je servirai l'amour.

DIOCHARIS, transportée de joie.

Mon père!

PHILOCLÈS.

Eh bien! qu'importe au péril qui nous presse,
De son zèle tardif l'impuissante promesse?

(Des soldats entrent en foule.)

Vois ces lieux se remplir de gardes, de soldats;

(Périandre paraît au milieu de ses gardes.)

Vois le tyran lui-même au milieu d'eux.

DIOCHARIS.

Hélas!

AGATHOPHILE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IV.

DIOCHARIS, PHILOCLÈS, PÉRIANDRE, AGATHOPHILE, PHILOTAS, SÉNATEURS ET SUITE DE PÉRIANDRE.

PÉRIANDRE, apercevant Agathophile.

Que vois-je? ô ciel! Agathophile!

AGATHOPHILE.

D'où naît ce trouble? hier vous étiez plus tranquille.

PÉRIANDRE, embarrassé.

Cher ami, je voulais épargner à ton cœur...

AGATHOPHILE.

Vous ne m'attendiez pas, avouez-le, seigneur.

PÉRIANDRE, à part.

Que je souffre!... N'importe, achevons notre ouvrage.
(Haut.)
Sénateurs, prenez place.

(Il se place sur son trône.)

PHILOCLÈS, aux sénateurs.

Imitez mon courage!

PÉRIANDRE.

Chef encore absolu, du peuple corinthien,
Je viens fixer enfin et son sort et le mien;
Comme ses intérêts, j'ai consulté ma gloire:
Je ne veux point ici vous retracer l'histoire
D'un règne qu'en secret votre sévérité
Nomme un long attentat contre la liberté;
Mais dont la fin du moins m'assurant votre estime,
Pourra couvrir mon front d'un éclat légitime.
Mes malheurs, mes remords, les dieux, dont la rigueur
A frappé les objets les plus chers à mon cœur;

Le flambeau mal éteint de la guerre civile,
Le vœu d'un peuple entier, celui d'Agathophile,
Car il fut de vos droits le défenseur constant,
Tout m'engage à donner un exemple éclatant.
De ce jour, que devait signaler ma vengeance,
Corinthe jouira de son indépendance.

PHILOCLÈS, hors de lui.

O dieux de ma patrie!

AGATHOPHILE.

Eh bien! Diocharis?

DIOCHARIS.

Le remords t'a vengé.

PÉRIANDRE.

Philoclès, à ce prix,
Jurez qu'Agathophile obtiendra....

PHILOCLÈS.

Je le jure.

PÉRIANDRE.

Et vous, Diocharis, s'il vous a fait injure,
En osant à l'amour préférer l'amitié,
Jurez-moi qu'à ce prix son tort est oublié.

DIOCHARIS.

Je l'aimais contre nous combattant pour un maître;
Je l'aimais, lorsqu'en lui je croyais voir un traître;

Jugez des sentimens que lui promet mon cœur,
Quand son ami devient notre libérateur.

AGATHOPHILE.

Jour heureux!

PÉRIANDRE, descendant de son trône, et remettant son diadême à Philoclès.

Au sénat je remets ma puissance;
Le règne de la loi pour Corinthe commence.
(Sa voix s'affaiblit par degrés.)
Mais, pour bien l'assurer, il n'était qu'un moyen;
« Un roi ne peut jamais devenir citoyen. »
Le fût-il en effet, toujours de sa présence
La liberté jalouse ou s'alarme ou s'offense;
Et le trône, à mes yeux aujourd'hui sans attraits,
Peut réveiller un jour d'ambitieux regrets.
Moi-même j'ai voulu m'enchaîner à ma gloire,
Et d'un retour honteux préserver ma mémoire.
Quitte envers l'amitié, quitte envers mon pays,
Il ne me reste plus qu'à rejoindre mon fils.

AGATHOPHILE.

Qu'entends-je? Juste ciel!.... Votre voix affaiblie.....

PÉRIANDRE.

Cher ami... soutiens-moi... ma carrière est remplie...
Le poison....

AGATHOPHILE.

Ciel ! ô ciel !...

PHILOCLÈS.

O vertu !

AGATHOPHILE.

Malheureux !

Eh ! voilà donc pourquoi m'écartant de ces lieux....
Je ne survivrai point...

PÉRIANDRE.

Écoute, ami sublime.
Aurais-tu donc l'orgueil d'être seul magnanime ?
Ma mort était jurée, et ta Diocharis
Ne promettait son cœur et sa main qu'à ce prix.
Ma mort est un bienfait pour moi, pour la patrie,
Dans les siècles futurs elle absoudra ma vie.
Sénateurs... Philoclès... recevez mes adieux...
Cher ami, jure-moi de vivre.. . Je le veux :
Par moi Corinthe est libre, et pour la rendre heureuse,
Je lui lègue en mourant ton âme vertueuse.

(à Diocharis.)

Et vous, constant objet de ses plus tendres vœux,
Tenez votre promesse, et je meurs trop heureux.

(Il expire.)

PHILOCLÈS.

Amis, pour consacrer ce mémorable exemple,
Que nos cœurs, que nos mains lui bâtissent un temple,
Et gravons sur sa tombe, élevée en ce lieu :
« Le crime en fit un roi, sa mort en fit un dieu. »

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
FOLLICULUS, poème.	1
CHANT I.	3
CHANT II.	13
CHANT III.	21
CHANT IV.	37
Clef des initiales.	49
POÉSIES DIVERSES.	51
Épître à Clarisse sur les dangers de la coquetterie.	53
Épître à l'ombre de Caroline.	68
L'Automne. Pastorale traduite de Pope.	75
La Mouche au menton. Conte véritable	83
Le Hameau fortuné. Idylle.	88
Le Jardinier comme il y en a peu. Fable allégorique.	97
Le Louveteau et la jeune Brebis. Fable.	102
Vers à Laure.	107
Portrait ressemblant	109
La Philosophie de la nature.	111
Réponse à une question proposée dans le Mercure, en 1786.	112
Transport poétique.	113
Extrait d'une épître sur les travaux de Cherbourg.	114
Mon rêve sur la convalescence d'une jeune actrice.	116
A Caroline.	123
Sur le portrait de madame Saint-Aubin.	124
Sur mon buste.	125
Vers à madame***.	126
Boutade à un ami.	127
Sur Ovide.	129
A Larive.	130

Pages

A madame ***. 132
A mademoiselle V***. 134
A M. de N***. 136
Vers pour mettre au bas d'un tableau. 138
L'aveu délicat. 139
Mon reçu à Legros 140
Sur Tivoli. 142
Chanson sur l'inconstance 144
Couplets à Antoinette 148
Couplet à la jeune Adèle. 151
Chanson à boire. 152
Ode sur le rob anti-syphilitique de M. Boyveau-Laffecteur. 157
Couplets pour le jour de la Saint-Pierre. 167
Autres sur le même sujet. 170
Autres sur le même sujet 172
Logogriphe 176
Couplet à Clarisse 178
Couplets pour la fête de Clarisse. 179
Couplets à Clarisse. 180
A la même. 181
Pour la même. 182
A la même. 184
Pour la même 185
Couplets. 186

POÈME SUR LE GLOBE. 187

DISCOURS. 205
Discours prononcé à la distribution des prix 207
Éloge de la sévérité dans l'enseignement public. . . 225
Discours prononcé au Prytanée français. 253
Éloge de M. de Noé. 280
Appendice. 337

PÉRIANDRE, tragédie. 345

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

PQ 1999 L68 1826 t.2
Luce de Lancival, Jean Charles Julien
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY